LES ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

PAR

H. A. TAINE

EXTRACTS WITH ENGLISH NOTES

BY

A. H. EDGREN
Professor of Romance Languages,
University of Nebraska



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
F. W. CHRISTERN
BOSTON: CARL SCHOENHOF



H. A TAINE



LES ORIGINES

DE

LA FRANCE CONTEMPORAINE

PAR

H. A. TAINE

EXTRACTS WITH ENGLISH NOTES

BY

A. H. EDGREN
PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES, UNIVERSITY OF NEBRASKA



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
F. W. CHRISTERN
BOSTON: CARL SCHOENHOF

1895

ROBERT DRUMMOND, ELECTROTYPER AND PRINTER, NEW YORK.

PREFACE.

THE following pages contain a few brief samples of the brilliant and thoughtful work by Taine, *Les Origines de la France contemporaine.* In the choice of extracts from the comprehensive original, I have found good suggestions in Hoffmann's selections from the same source for German schools. The notes at the end of this book are confined to brief historical elucidations and explanations of such words as are not readily found in our ordinary school dictionaries.

A. H. E.

LINCOLN, NEB., January, 1895.

SKETCH OF THE AUTHOR.

HIPPOLYTE ADOLPHE TAINE was born at Vouziers, 1828. He pursued his studies with brilliant success in the Collège Bourbon and l'École Normale, Paris. After having brought out several works, of which one (*Tite Live*) was crowned by the French Academy, he was called to the professorship of Esthetics and the History of Arts in l'École de beaux arts, 1864. The superior excellence of his writings, especially of his well-known *Histoire de la littérature anglaise* (1864), and of his yet more important work, *Les Origines de la France contemporaine,* which began to appear 1875, secured for him the coveted prize of being elected one of the 'forty immortals' of the French Academy.

Taine visited several of the European countries as a close-observing traveller, and he was called to lecture at the University of Oxford, England. After his marriage (1868) he usually passed his summers at his country residence in Savoy and his winters in Paris. He died in Paris the 5th of March, 1893.

Taine is distinguished as a writer of brilliancy, breadth of culture, and philosophical earnestness. These qualities are all displayed in his various works

on travel, art, literature, and history. As historian he is one of the most prominent representatives of that modern school which attempts to apply to historical research the inductive method of the natural sciences, seeking everywhere a rational explanation of existing phenomena in their anteceding causes and in present environments. An adherent of the positive philosophy in so far as he believes in a strict classification of phenomena and in an unbiased study of their relations and laws, he yet differs from it by considering the search of their ultimate causes and essences as not all in vain. His empirical method, however just and legitimate in itself, has no doubt led him too far in eliminating such spiritual powers as we are not yet able to demonstrate from observed phenomena.

Taine's philosophical views permeate his last work, *Les Origines de la France contemporaine* (6 volumes, 1875–94), in which he surveys the genesis of France of to-day out of its immediate antecedents. Every page of this important work, overflowing, as it is, with force, eloquence, effective reasoning, and speculative ingenuity, affords matter for reflection and enjoyment. It was received at once with intense interest, and has appeared in repeated editions. The first volume (*L'ancien régime*), in which the author mercilessly exposes the abnormity and hollowness of the old régime with its feudal despotism, aroused great expectations among the liberals and made him their declared favorite. But when, later, in his three volumes on the revolution (*La Révolution*) he laid bare, as unsparingly, the blind passions, brutality, and mad

cruelties of the revolutionaries, and especially of the Jacobins, whom he scourges with abomination, his popularity waned, and he was even called a renegade. Whether we agree or not with Taine's theories, we must recognize the fact that he wrote with an impartial mind, with an absolute determination to dissect and analyze the past without undue reference to different parties or classes. He says himself, in his preface to Vol. I.: "Ancien régime, Révolution, Régime nouveau, je vais tâcher de décrire ces trois états avec exactitude. J'ose déclarer ici que je n'ai point d'autre but: on permettra à un historien d'agir en naturaliste; j'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte;" and to Vol. III.: "J'ai encore le regret de prévoir que cet ouvrage déplaira à beaucoup de mes compatriotes. Mon excuse est que, plus heureux que moi, ils ont presque tous des principes politiques et s'en servent pour juger le passé, je n'en avais pas, et même, si j'ai entrepris mon livre, c'est pour en chercher."

These words indicate the spirit in which the work was undertaken and carried on towards its completion, which, unfortunately was not reached on account of the intervening death of the author.

FROM

THE AUTHOR'S PREFACE.

Qu'est-ce que la France contemporaine? Pour répondre à cette question, il faut savoir comment cette France s'est faite, ou, ce qui vaut mieux encore, assister en spectateur à sa formation. A la fin du siècle dernier, pareille à un insecte qui mue, elle subit une métamorphose. Son ancienne organisation se dissout; elle en déchire elle-même les plus précieux tissus et tombe en des convulsions qui semblent mortelles. Puis, après des tiraillements multipliés et une léthargie pénible, elle se redresse. Mais son organisation n'est plus la même: par un sourd travail intérieur, un nouvel être s'est substitué à l'ancien. En 1808, tous ses grands traits sont arrêtés et définitifs: départements, arrondissements, cantons et communes, rien n'a changé depuis dans les divisions et sutures extérieures; Concordat, Code, tribunaux, Université, Institut, préfets, conseil d'État, impôts, percepteurs, cour de comptes, administration uniforme et centralisée, ses principaux organes sont encore les mêmes; noblesse, bourgeoisie, ouvriers, paysans, chaque classe a dès lors la situation, les intérêts, les sentiments, les traditions que nous lui voyons aujourd'hui. Ainsi le créature nouvelle est à la fois stable et complète;

partant, sa structure, ses instincts et ses facultés marquent d'avance le cercle dans lequel s'agitera sa pensée ou son action. Dans l'organisation que la France s'est faite au commencement du siècle, toutes les lignes générales de son histoire contemporaine étaient tracées, révolutions politiques, utopies sociales, divisions de classes, rôle de l'Église, conduite de la noblesse, de la bourgeoise et du peuple, développement, direction ou déviation de la philosophie, des lettres et des arts. C'est pourquoi, lorsque nous voulons comprendre notre situation présente, nos regards sont toujours ramenés vers la crise terrible et féconde par laquelle l'ancien régime a produit la Révolution, et la Révolution, le régime nouveau.

Ancien régime, Révolution, Régime nouveau, je vais tâcher de décrire ces trois états avec exactitude. J'ose déclarer ici que je n'ai point d'autre but: on permettra à un historien d'agir en naturaliste; j'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte. D'ailleurs l'événement par lui-même est si intéressant qu'il vaut la peine d'être observé pour lui seul, et l'on n'a pas besoin d'efforts pour exclure les arrière-pensées. Dégagé de tout parti pris, la curiosité devient scientifique et se porte toute entière vers les forces intimes qui conduisent l'étonnante opération. Ces forces sont la situation, les passions, les idées, les volontés de chaque groupe, et non pouvons les démêler, presque les mesurer. Elles sont sous nos yeux.

AOÛT, 1875.

I. L'ANCIEN RÉGIME.

LES PRIVILÉGIÉS: LE ROI.

En 1789, trois sortes de personnes, les ecclésiastiques, les nobles et le roi, avaient dans l'État la place éminente avec tous les avantages qu'elle comporte, autorité, biens, honneurs, ou, tout au moins, privilèges, exemptions, grâces, pensions, préférences et le reste. Si depuis longtemps ils avaient cette place, c'est que pendant longtemps ils l'avaient méritée. En effet, par un effort immense et séculaire, ils avaient construit tour à tour les trois assises principales de la société moderne. —

Les privilégiés sont environ 270 000; dans la noblesse 140 000; dans le clergé 130 000. Cela fait de 25 000 à 30 000 familles nobles, 23 000 religieux en 2500 monastères, 37 000 religieuses en 1500 couvents, 60 000 curés et vicaires dans autant d'églises et chapelles. Si on veut se les représenter un peu nettement, on peut imaginer, dans chaque lieue carrée de terrain et pour chaque millier d'habitants, une famille noble et sa maison à girouettes, dans chaque village un curé et son église, toutes les six ou sept lieues une communauté d'hommes ou de femmes. Voilà les

anciens chefs et fondateurs de la France: à ce titre, ils ont encore beaucoup de biens et beaucoup de droits. Après huit cents ans, la vieille racine féodale dure et végète toujours. On s'en aperçoit d'abord à la distribution de la propriété. Un cinquième du sol est à la couronne et aux communes, un cinquième au tiers état, un cinquième à la noblesse, un cinquième au clergé. Ainsi, si l'on défalque les terres publiques, les privilégiés possèdent la moitié du royaume. Et ce gros lot est en même temps le plus riche; car il comprend presque toutes les grandes et belles bâtisses, palais, châteaux, couvents, cathédrales, et presque tout le mobilier précieux, meubles, vaiselle, objets d'art, chefs-d'œuvre accumulés depuis des siècles. Ajoutez-y l'exemption d'impôt totale ou partielle. Les collecteurs s'arrêtent devant les privilégiés parce que le roi sent bien que la propriété féodale a la même origine que la sienne. Le plus absolue, le plus infatué de son droit, Louis XIV a eu des scrupules lorsque l'extrême nécessité l'a contraint à mettre sur tous l'impôt du dixième.

Le plus énorme de tous les privilèges est celui du roi; car, dans son état-major de nobles héréditaires, il est le général héréditaire. A la vérité son office n'est pas une sinécure comme leur rang; mais il comporte des inconvénients aussi graves et des tentations pires. Deux choses sont pernicieuses à l'homme, le manque d'occupation et le manque de frein; ni l'oisiveté, ni la toute-puissance ne sont conformes à sa nature, et le prince absolu qui peut tout faire, comme l'aristocratie désœuvrée qui n'a rien à faire, finit par devenir inutile et malfaisant. — Insensiblement, en

accaparant tous les pouvoirs, le roi s'est chargé de toutes les fonctions; tâche immense et qui surpasse les forces humaines. Car ce n'est point la Révolution, c'est la monarchie qui a implanté en France la centralisation administrative. Sous la direction du conseil du roi, trois fonctionnaires superposés, au centre le contrôleur général, dans chaque généralité l'intendant, dans chaque élection le sub-délégué, mènent toutes les affaires, fixent, répartissent et lèvent l'impôt et la milice, tracent et font exécuter les routes, emploient la maréchaussée, réglementent la culture, imposent aux paroisses leur tutelle, et traitent comme des valets les magistrats municipaux.

Bureaucratie au centre, arbitraire, exceptions et faveurs partout, tel est le résumé du système. Une centralisation grossière, sans contrôle, sans publicité, sans uniformité, installe sur tout le territoire une armée de petits pachas qui décident comme juges les contestations qu'ils ont comme parties, règnent par délégation, et, pour autoriser leurs grappillages ou leurs insolences, ont toujours à la bouche le nom du roi qui est obligé de les laisser faire. — En effet, par sa complication, son irrégularité et sa grandeur, la machine échappe à ses prises. Un Frédéric II levé à quatre heures du matin, un Napoléon qui dicte une partie de la nuit dans son bain et travaille dix-huit heures par jour, y suffiraient à peine. Un tel régime ne va point sans une attention toujours tendue, sans une énergie infatigable, sans un discernement infaillible, sans une sévérité militaire, sans un génie supérieur; à ces conditions seulement on peut changer vingt-cinq millions d'hommes en automates, et sub-

stituer sa volonté partout lucide, partout cohérente, partout présente, à leurs volontés que l'on abolit. Louis XV laisse "la bonne machine" marcher toute seule, et se cantonne dans son apathie. — Louis XVI essaie pendant un temps de supprimer plusieurs rouages, d'en introduire de meilleurs, d'adoucir les frottements du reste; mais les pièces sont trop rouillées, trop pesantes; il ne peut les ajuster, les accorder, les maintenir en place; sa main retombe impuissante et lassée. Il se contente d'être économe pour lui-même, et laisse la voiture publique, aux mains de Calonne, se charger d'abus nouveaux pour rentrer dans l'ancienne ornière d'où elle ne sortira qu'en se disloquant.

Sans doute le mal que font les rois ou qu'on fait en leur nom leur déplaît et les chagrine; mais au fond leur conscience n'est pas inquiète. Ils peuvent avoir compassion du peuple, mais ils ne se sentent pas coupables envers lui; car ils sont ses souverains et non ses mandataires. La France est à eux comme tel domaine est à son seigneur, et un seigneur ne manque pas à l'honneur parce qu'il est prodigue et négligent.

Féodal ou moderne, le domaine est toujours la propriété du roi, dont il peut abuser autant qu'user; or qui use en toute liberté finit par abuser avec toute licence. Pendant cent ans, de 1672 à 1774, toutes les fois que le roi fait une guerre, c'est par pique de vanité, par intérêt de famille, par calcul d'intérêt privé, par condescendance pour une femme. Louis XV conduit les siennes encore plus mal qu'il ne les entreprend, et Louis XVI, dans toute sa politique extérieure, trouve pour entrave le rets conjugal. — A l'intérieur, le roi vit comme les autres seigneurs, mais

plus grandement puisqu'il est le plus grand seigneur de France. Marquons deux ou trois détails. D'après des relevés authentiques, Louis XV a dépensé pour Mme de Pompadour 36 millions, au moins 72 millions d'aujourd'hui. Selon d'Argenson, en 1751, il a dans ses écuries 4000 chevaux, et l'on assure que sa seule maison ou personne "a coûté cette année 68 millions," près du quart du revenu public. Quoi d'étonnant, lorsqu'on considère le souverain à la manière du temps, c'est-à-dire comme un châtelain qui jouit de son bien héréditaire? Il bâtit, il reçoit, il donne des fêtes, il chasse, il dépense selon sa condition. De plus, étant maître de son argent, il donne à qui lui plaît, et tous ses choix sont des grâces. — Necker, entrant aux affaires, trouve 28 millions de pensions sur le Trésor royal, et, sitôt qu'il tombe, c'est une débâcle d'argent déversé par millions sur les gens de cour. Mais c'est sous Calonne que la prodigalité devient folle. On a fait honte au roi de sa parcimonie; pourquoi serait-il ménager de sa bourse? Lancé hors de sa voie, il donne, il achète, il bâtit, il échange, il vient en aide aux gens de son monde, le tout en grand seigneur, c'est-à-dire en jetant l'argent à pleines mains.

LA COUR.

Un état-major en vacances pendant un siècle et davantage, autour du général en chef qui reçoit et tient salon: voilà le principe et le résumé des mœurs

sous l'ancien régime. C'est pourquoi, si l'on veut les comprendre, il faut d'abord considérer leur centre et leur source, je veux dire la cour. Jadis les nobles servaient le roi de leurs mains. Maintenant la parade pompeuse a remplacé l'action efficace; ils ne sont que de beaux ornements, ils ne sont plus des instruments utiles; ils représentent autour du roi qui représente, et, de leurs personnes, ils contribuent à son décor. Les résidences des premières familles forment une couronne de fleurs architecturales d'où s'élancent chaque matin autant de guêpes dorées pour briller et butiner à Versailles, centre de toute abondance et de tout éclat. On en "présente" chaque année une centaine, hommes et femmes, cela fait en tout deux ou trois mille: voilà la société du roi, les dames qui lui font révérence; les seigneurs qui montent dans ses carosses; leurs hôtels sont tout près ou à portée pour remplir à toute heure son antichambre ou son salon.

Un pareil salon comporte des dépendances proportionnées; c'est par centaines qu'il faut compter les hôtels et bâtiments occupés à Versailles pour le service privé du roi et des siens. — Il faut au roi une garde, infanterie, cavalerie, gardes du corps, gardes françaises, gardes, suisses, Cent Suisses, chevaux-légers de la garde, gendarmes de la garde, gardes de la porte, 9050 hommes, coûtant chaque année 7,681,000 livres.

Le roi a une cour, il faut qu'il la tienne. Tant pis si elle absorbe son temps, son esprit, son âme, tout le meilleur de sa force active et de la force de l'État. Ce n'est pas une petite besogne que d'être maître de

maison, surtout quand à l'ordinaire on reçoit cinq cents personnes; on est obligé de passer sa vie en public et en spectacle. A parler exactement, c'est le métier d'un acteur qui toute la journée serait en scène. Pour soutenir ce fardeau et travailler d'ailleurs, il a fallu le tempérament de Louis XIV, la vigueur de son corps, la résistance extraordinaire de ses nerfs, la puissance de son estomac, la régularité de ses habitudes; après lui, sous la même charge, ses successeurs se lassent ou défaillent. Mais ils ne peuvent s'y soustraire; la représentation incessante et journalière est inséparable de leur place et s'impose à eux comme un habit de cérémonie lourd et doré. Le roi est tenu d'occuper toute une aristocratie, par conséquent de se montrer et de payer de sa personne à toute heure, même aux heures les plus intimes, même en sortant du lit, même au lit. Le matin, à l'heure qu'il a marquée d'avance, le premier valet de chambre l'éveille: cinq séries de personnes entrent tour à tour, pour lui rendre leurs devoirs, et "quoique très vastes, il y a des jours où les salons d'attente peuvent à peine contenir la foule des courtisans." — D'abord on introduit "l'entrée familière," enfants des France, princes et princesses du sang, outre cela le premier médecin, le premier chirurgien et autres personnages utiles. Puis on fait passer la "grande entrée;" elle comprend le grand chambellan, le grand maître et le maître de la garde-robe, les premiers gentilshommes de la chambre, les ducs d'Orléans et de Penthièvre, quelques autres seigneurs très favorisés, les dames d'honneur et d'atour de la reine, de Mesdames et des autres princesses, sans compter les barbiers, tailleurs

et valets de plusieurs sortes. Cependant on verse au roi de l'esprit de vin sur les mains dans une assiette de vermeil, puis on lui présente le bénitier; il fait le signe de croix et dit une prière. Alors, devant tout ce monde, il sort de son lit, chausse ses mules. Le grand chambellan et le premier gentilhomme lui présentent sa robe de chambre; il l'endosse et vient s'asseoir sur le fauteuil où il doit s'habiller. — A cet instant, la porte se rouvre; un troisième flot pénètre, c'est "l'entrée des brevets;" et, du même coup, arrive une escouade de gens de service, médecins et chirurgiens ordinaires, intendants des menus-plaisirs, lecteurs et autres. — Au moment où les officiers de la garde-robe s'approchent du roi pour l'habiller, le premier gentilhomme, averti par l'huissier, vient dire au roi les noms des grands qui attendent à la porte: c'est la quatrième entrée, dite "de la chambre," plus grosse que les précédentes; car, sans parler des porte-manteaux, porte-arquebuse, tapissiers et autres valets, elle comprend la plupart des grands officiers, le grand aumônier, les aumôniers de quartier, le maître de chapelle, le maître de l'oratoire, le capitaine et le major des gardes du corps, le colonel général et le major des gardes françaises, le colonel du régiment du roi, le capitaine des Cent Suisses, le grand veneur, le grand louvetier, le grand prévôt, le grand maître et le maître des cérémonies, le premier maître d'hôtel, le grand panetier, les ambassadeurs étrangers, les ministres et secrétaires d'État, les maréchaux de France, la plupart des seigneurs de marque et des prélats. Des huissiers font ranger la foule et au besoin faire silence. Cependant le roi se lave les mains

et commence à se dévêtir. Deux pages lui ôtent ses pantoufles; le grand maître de la garde-robe lui tire sa camisole de nuit par la manche droite, le premier valet de garde-robe par la manche gauche, et tous deux la remettent à un officier de garde-robe, pendant qu'un valet de garde-robe apporte la chemise dans un surtout de taffetas blanc. — C'est ici l'instant solennel, le point culminant de la cérémonie; la cinquième entrée a été introduite, et, dans quelques minutes, quand le roi aura pris la chemise, tout le demeurant des gens connus et des officiers de la maison qui attendent dans la galerie apportera le dernier flot. Il y a tout un règlement pour cette chemise. L'honneur de la présenter est réservé aux fils et aux petits-fils de France, à leur défaut aux princes du sang ou légitimés, au défaut de ceux-ci au grand chambellan ou au premier gentilhomme; notez que ce dernier cas est rare, les princes étant obligés d'assister au lever du roi, comme les princesses à celui de la reine. Enfin voilà la chemise présentée; un valet de garde-robe emporte l'ancienne; le premier valet de garde-robe et le premier valet de chambre tiennent la nouvelle, l'un par la manche gauche, l'autre par la manche droite, et, pendant l'opération, deux autres valets de chambre tendent devant lui sa robe de chambre déployée, en guise de paravent. La chemise est endossée, et la toilette finale va commencer. Un valet de chambre tient devant le roi un miroir, et deux autres, sur les deux côtés, éclairent, si besoin est, avec des flambeaux. Des valets de garde-robe apportent le reste de l'habillement; le grand maître de garde-robe passe au roi la veste et le justaucorps, lui attache le cordon bleu,

lui agrafe l'épée; puis un valet préposé aux cravates en apporte plusieurs dans une corbeille, et le maître de garde-robe met au roi celle que le roi choisit. Ensuite un valet préposé aux mouchoirs en apporte trois dans une soucoupe, et le grand maître de garde-robe offre la soucoupe au roi, qui choisit. Enfin le maître de garde-robe présente au roi son chapeau, ses gants et sa canne. Le roi vient alors à la ruelle de son lit, s'agenouille sur un carreau et fait sa prière, pendant qu'un aumônier à voix basse prononce l'oraison *quaesumus, deus omnipotens*. Cela fait, le roi prescrit l'ordre de la journée, et passe avec les premiers de sa cour dans son cabinet où parfois il donne des audiences. Cependant tout le reste attend dans la galerie, afin de l'accompagner à la messe quand il sortira. — Tel est le lever, une pièce en cinq actes.

Frédéric II, s'étant fait expliquer cette étiquette, disait que, s'il était roi de France, son premier édit serait pour faire un autre roi qui tiendrait la cour à sa place; en effet, à ces désœuvrés qui saluent, il faut un désœuvré qu'ils saluent. Il n'y aurait qu'un moyen de dégager le monarque; ce serait de refondre la noblesse française et de la transformer, d'après le modèle prussien, en un régiment laborieux de fonctionnaires utiles. Mais, tant que la cour reste ce qu'elle est, je veux dire une escorte d'apparat et une parure de salon, le roi est tenu d'être comme elle un décor éclatant qui sert peu ou qui ne sert pas.

LA VIE DE SALON.

Par instinct, le Français aime à se trouver en compagnie, et la raison en est qu'il fait bien et sans peine toutes les actions que comporte la société. Il n'a pas la mauvaise honte qui gêne ses voisins du Nord, ni les passions fortes qui absorbent ses voisins du Midi. Il n'a pas d'effort à faire pour causer, point de timidité naturelle à contraindre, point de préoccupation habituelle à surmonter. Il cause donc, à l'aise et dispos, et il éprouve du plaisir à causer. Car ce qu'il lui faut, c'est un bonheur d'espèce particulière, fin, léger, rapide, incessamment renouvelé et varié, où son amour-propre, toutes ses vives et sympathiques facultés trouvent leur pâture; et cette qualité de bonheur, il n'y a que le monde et la conversation pour la fournir. Sensible comme il est, les égards, les ménagements, les empressements, la délicate flatterie sont l'air natal hors duquel il respire avec peine. Il souffrirait d'être impoli presque autant que de rencontrer l'impolitesse. Pour ses instincts de bienveillance et de vanité, il y a de charmantes douceurs dans l'habitude d'être aimable, d'autant plus qu'elle est contagieuse. Quand nous plaisons, on veut nous plaire, et ce que nous donnons en prévenances, on nous le rend en attentions. En pareille compagnie, on peut causer; car causer c'est amuser autrui en s'amusant soi-même, et il n'y a pas de plus vif plaisir pour un Français. Agile et sinueuse, la conversation est pour lui comme le vol pour un oiseau; d'idées en idées, il voyage, alerte, excité par l'élan des autres, avec des bonds, des circuits, des retours imprévus, au

plus bas, au plus haut, à rase terre ou sur les cimes, sans s'enfoncer dans les trous, ni s'empêtrer dans les broussailles, ni demander aux mille objets qu'il effleure autre chose que la diversité et la gaieté de leurs aspects.

Ainsi doué et disposé, il était fait pour un régime qui, dix heures par jour, mettait les hommes ensemble: le naturel inné s'est trouvé d'accord avec l'ordre social pour rendre les salons parfaits. En tête de tous, le roi donnait l'exemple. Louis XIV avait eu toutes les qualités d'un maître de maison, le goût de la représentation et de l'hospitalité, la condescendance et la dignité, l'art de ménager l'amour-propre des autres et l'art de garder sa place, la galanterie noble, le tact et jusqu'à l'agrément de l'esprit et du langage. "Il parlait parfaitement bien; s'il fallait badiner, s'il faisait des plaisanteries, s'il daignait faire un conte, c'était avec des grâces infinies, un tour noble et fin que je n'ai vu qu'à lui." "Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, et dans ses réponses et dans ses manières ... Ses révérences, plus ou moins marquées, mais toujours légères, avaient une grâce et une majesté incomparables ... Il était admirable à recevoir différemment les saluts à la tête des lignes de l'armée et aux revues. Mais surtout pour les femmes, rien n'était pareil ... Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe sans ôter son chapeau, je dis aux femmes de chambre et qu'il connaissait pour telles ... Jamais il ne lui arriva de dire rien de désobligeant à personne ... Jamais devant le monde rien de déplacé ni de hasardé, mais, jusqu'au

moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux et toutefois très naturel." — Voilà le modèle, et, de près ou de loin jusqu'à la fin de l'ancien régime, il est suivi. S'il change un peu, ce n'est que pour devenir plus sociable. Au dix-huitième siècle, sauf dans les jours de grand apparat, on le voit, degré à degré, descendre de son piédestal. Il ne se fait plus autour de lui de "ces silences à entendre marcher une fourmi." "Sire, disait à Louis XVI un témoin des trois règnes, sous Louis XIV, on n'osait dire mot; sous Louis XV, on parlait tout bas; sous Votre Majesté, on parle tout haut." — Si l'autorité y perd, la société y gagne; l'étiquette, insensiblement relâchée, laisse entrer l'aisance et l'agrément. Désormais les grands, ayant moins souci d'imposer que de plaire, se dépouillent de la morgue comme d'un costume gênant et "ridicule, et recherchent moins les respects que les applaudissements. Il ne suffit même plus d'être affable, il faut à tout prix paraître aimable à ses inférieurs comme à ses égaux." "Les princes français, dit encore une dame contemporaine, meurent de peur de manquer de grâces." Jusques autour du trône, "le ton est libre, enjoué," et, sous le sourire de la jeune reine, la cour sérieuse et disciplinée de Louis XIV se trouve à la fin du siècle le plus engageant et le plus gai des salons. Par cette détente universelle, la vie mondaine est devenue parfaite. "Qui n'a pas vécu avant 1789, disait plus tard M. de Talleyrand, ne connaît pas la douceur de vivre." Elle était trop grande, on n'en goûtait plus d'autre, elle prenait tout

l'homme. Quand le monde a tant d'attraits, on ne vit que pour lui.

En effet, dans aucun pays et dans aucun siècle, un art social si parfait n'a rendu la vie si agréable. Paris est l'école de l'Europe, une école d'urbanité, où, de Russie, d'Allemagne, d'Angleterre, les jeunes gens viennent se dégrossir. Lord Chesterfield dans ses lettres ne se lasse point de le répéter à son fils, et de le pousser dans ces salons qui lui ôteront "sa rouille de Cambridge." Quand on les a connus, on ne les quitte plus, ou, si on est obligé de les quitter, on les regrette toujours. "Rien n'est comparable, dit Voltaire, à la douce vie qu'on y mène au sein des arts et d'une volupté tranquille et délicate; des étrangers, des rois ont préféré ce repos si agréablement occupé et si enchanteur à leur patrie et à leur trône ... Le cœur s'y amollit et s'y dissout, comme les aromates se fondent doucement à un feu modéré et s'exhalent en parfums délicieux." Gustave III, battu par les Russes, dit qu'il ira passer ses vieux jours à Paris dans un hôtel sur les boulevards; et ce n'est pas là une simple politesse; il se fait envoyer des plans et des devis. Pour être d'un souper, d'une soirée, on fait deux cents lieues. Des amis du prince de Ligne "partaient de Bruxelles après leur déjeuner, arrivaient à l'Opéra de Paris tout juste pour voir lever la toile, et, le spectacle fini, retournaient aussitôt à Bruxelles, courant toute la nuit." De ce bonheur tant recherché, nous n'avons plus que des copies informes, et nous en sommes réduits à le reconstruire par raisonnement. Il consiste d'abord dans le plaisir de vivre avec des gens parfaitement polis; nul plaisir plus pénétrant,

plus continu, plus inépuisable. L'amour-propre humain étant infini, des gens d'esprit peuvent toujours inventer quelque raffinement d'égards qui le satisfasse. La sensibilité mondaine étant infinie, il n'y a pas de nuance imperceptible qui la laisse indifférente. Après tout, l'homme est encore la plus grande source de bonheur comme de malheur pour l'homme, et, dans ce temps-là, la source toujours coulante, au lieu d'amertumes, n'apportait que des douceurs. Non seulement il fallait ne pas heurter, mais encore il fallait plaire; on était tenu de s'oublier pour les autres, d'être toujours pour eux empressé et dispos, de garder pour soi ses contrariétés et ses chagrins, de leur épargner les idées tristes, de leur fournir des idées gaies. "Est-ce qu'on était jamais vieux en ce temps-là? C'est la Révolution qui a amené la vieillesse dans le monde. Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux et d'une humeur égale, jusqu'à l'heure de sa mort. On savait vivre et mourir alors; on n'avait pas d'infirmités importunes. Si on avait la goutte, on marchait quand même, et sans faire la grimace; on se cachait de souffrir par bonne éducation. On n'avait pas de ces préoccupations d'affaires qui gâtent l'intérieur et rendent l'esprit épais. On savait se ruiner sans qu'il y parût, comme de beaux joueurs qui perdent sans montrer d'inquiétude et de dépit. On se serait fait porter demi-mort à une partie de chasse. On trouvait qu'il valait mieux mourir au bal ou à la comédie, que dans son lit entre quatre cierges et de vilains hommes noirs. On était philosophe; on ne jouait pas l'austérité, on l'avait parfois sans en faire montre. Quand

on était sage, c'était par goût et sans faire le pédant ou la prude. On jouissait de la vie, et, quand l'heure était venue de la perdre, on ne cherchait pas à degoûter les autres de vivre. Le dernier adieu de mon vieux mari fut de m'engager à lui survivre longtemps et à me faire une vie heureuse."

A la longue, le simple plaisir cesse de plaire, et, si agréable que soit la vie de salon, elle finit par sembler vide. Quelque chose manque, sans qu'on puisse encore dire clairement ce que c'est; l'âme s'inquiète, et peu à peu, avec l'aide des écrivains et des artistes, elle va démêler la cause de son malaise et l'objet de son secret désir. Artificiel et sec, voilà les deux traits du monde, d'autant plus marqués qu'il est plus parfait, et, dans celui-ci, poussés à l'extrême, parce qu'il est arrivé au suprême raffinement. — D'abord le naturel en est exclu; tout y est arrangé, apprêté, le décor, le costume, l'attitude, le son de voix, les paroles, les idées et jusqu'aux sentiments. "La rareté d'une sentiment vrai est si grande que, lorsque je reviens de Versailles, je m'arrête quelquefois dans les rues à regarder un chien ronger un os." L'homme, s'étant livré tout entier au monde, n'avait gardé pour soi aucune portion de sa personne, et les convenances, comme autant de lianes, avaient enlacé toute la substance de son être et tout le détail de son action. "Il y avait alors, dit une personne qui a subi cette éducation, une manière de marcher, de s'asseoir, de saluer, de ramasser son gant, de tenir sa fourchette, de présenter un objet, enfin une mimique complète qu'on devait enseigner aux enfants de très bonne heure, afin qu'elle leur devînt par l'habitude une se-

conde nature, et cette convention était un article de si haute importance dans la vie des hommes et des femmes de l'ancien beau monde que les acteurs ont peine aujourd'hui, malgré toutes leurs études, à nous en donner une idée." — Non seulement le dehors, mais encore le dedans était factice; il y avait une façon obligée de sentir, de penser, de vivre et de mourir. Impossible de parler à un homme sans "se mettre à ses ordres," et à une femme sans "se mettre à ses pieds." Le bon ton avait réglé d'avance toutes les grandes et petites démarches, la manière de se déclarer à une dame et de rompre avec elle, d'engager et de conduire un duel, de traiter un égal, un subordonné, un supérieur. Si l'on manquait en quoi que ce fût à ce code universel de l'usage, on était "une espéce." Tel homme de cœur et de talent, d'Argenson, fut surnommé "la bête," parce que son originalité dépassait le cadre convenu. "Cela n'a pas de nom, cela ne ressemble à rien," tel est le blâme le plus fort. Dans la conduite comme dans la littérature, tout ce qui s'écarte d'un certain modèle est rejeté. Le nombre des actions permises s'est restreint comme le nombre des mots autorisés. Le même goût épuré appauvrit l'initiative en même temps que la langue, et l'on agit comme on écrit, selon des formes apprises, dans un cercle borné. A aucun prix, l'excentrique, l'imprévu, le vif élan spontané ne sont de mise.

Sous ce régime continu de distractions et d'amusements, il n'y a plus de sentiments profonds; on n'en a que d'épiderme; l'amour lui-même se réduit à "l'échange de deux fantaisies." Et comme on tombe toujours du côté où l'on penche, la légèreté devient

une élégance et un parti-pris. L'indifférence du cœur est à la mode; on aurait honte d'être vraiment ému. — Le caractère du siècle reçoit alors son trait final, et "l'homme sensible" apparaît.

Ce n'est pas que le fond des mœurs devienne différent; elles restent aussi mondaines, aussi dissipées jusqu'au bout. Mais la mode autorise une affectation nouvelle, des effusions, des rêveries, des attendrissements qu'on n'avait point encore connus. Il s'agit de revenir à la nature, d'admirer la campagne, d'aimer la simplicité des mœurs rustiques, de s'intéresser aux villageois, d'être humain, d'avoir un cœur, de goûter les douceurs et les tendresses des affections naturelles, d'être époux et père, bien plus d'avoir une âme, des vertus, des émotions religieuses, de croire à la providence et à l'immortalité, d'être capable d'enthousiasme. On veut être ainsi, ou du moins on a la velléité d'être ainsi. En tout cas, si on le veut, c'est à la condition sous-entendue qu'on ne sera pas trop dérangé de son train ordinaire et que les sensations de cette nouvelle vie n'ôteront rien aux jouissances de l'ancienne. Aussi l'exaltation qui commence ne sera guère qu'une ébullition de la cervelle, et l'idylle presque entière se jouera dans les salons. — Voici donc la littérature, le théâtre, la peinture et tous les arts entrent dans la voie sentimentale pour fournir à l'imagination échauffée une pâture factice. Rousseau prêche en périodes travaillées le charme de la vie sauvage, et les petits maîtres, entre deux madrigaux, rêvent au bonheur de coucher nus das la forêt vierge. Dans tous les détails de la vie privée, la sensibilité étale son emphase. On bâtit dans son parc un petit

temple à l'Amitié. On dresse dans son cabinet un petit autel à la Bienfaisance. On porte des robes à la Jean-Jacques Rousseau "analogues aux principes de cet auteur." On choisit pour coiffure "des poufs au sentiment," dans lesquelles on place le portrait de sa fille, de sa mère, de son serin, de son chien, tout cela "garni des cheveux de son père ou d'un ami de cœur." La sensibilité devient une institution. La parade sentimentale est complète, et, jusque dans cette chevalrie restaurée, on retrouve une mascarade de salon.

Néanmoins la mousse de l'enthousiasme et des grands mots laisse au fond des cœurs un résidu de bonté active, de bienveillance confiante, et même de bonheur, à tout le moins d'expansion et de facilité. La simplicité rentre dans les manières. On ne met plus de poudre aux petits garçons, nombre de seigneurs quittent les galons, puis les broderies, les talons rouges et l'épée, sauf lorsqu'ils sont en grand habit. On en rencontre dans les rues "vêtus à la Franklin, en gros drap, avec un bâton noueux et des souliers épais." Le goût n'est plus aux cascades, aux statues, aux décorations raides et pompeuses; on n'aime que les jardins anglais. La reine s'arrange un village à Trianon, où, "vêtue d'une robe de percale blanche et d'un fichu de gaze, coiffée d'un chapeau de paille," elle pêche dans le lac et voit traire ses vaches. L'étiquette tombe par lambeaux, comme un fard qui s'écaille et laisse reparaître la vive couleur des émotions naturelles. Mme Adélaïde prend un violon et remplace le ménétrier absent pour faire danser des paysannes. La duchesse de Bourbon sort

le matin incognito pour faire l'aumône et "chercher des pauvres dans leurs greniers." La Dauphine se jette à bas de son carrosse pour secourir un postillon blessé, un paysan que le cerf a renversé. Le roi et le comte d'Artois aident un charretier embourbé à dégager sa charrette. On ne songe plus à se composer et à se contraindre, à garder sa dignité en toute circonstance, à soumettre les faiblesses de la nature aux exigences du rang. On ne cache plus ses larmes, on tient à honneur d'être homme; on est humain, on se familiarise avec ses inférieurs. Un prince, passant une revue, dit aux soldats en leur présentant la princesse: "Mes enfants, voici ma femme." On voudrait rendre les hommes heureux et jouir délicieusement de leur reconnaissance. Être bon, être aimé, voilà l'objet d'un chef d'État, d'un homme en place. Des applaudissements éclatent au théâtre lorsqu'un vers fait allusion à la vertu des princes, et, un instant après, quand une tirade exalte les mérites du peuple, les princes prennent leur revanche de politesse en applaudissant à leur tour.

— De toutes parts, au moment où ce monde finit, une complaisance mutuelle, une doceur affectueuse vient, comme un souffle tiède et moite d'automne, fondre ce qu'il y avait encore de dureté dans sa sécheresse, et envelopper dans un parfum de roses mourantes les élégances de ses derniers instants.

ROUSSEAU ET LES SPIRITUALISTES.

Retour à la nature, c'est-à-dire abolition de la société: tel est le cri de guerre de tout le bataillon

encyclopédique. Voici que d'un autre côté le même cri s'élève; c'est le bataillon de Rousseau et des socialistes qui, à son tour, vient donner l'assaut au régime établi. La sape que celui-ci pratique au pied des murailles semble plus bornée, mais n'en est que plus efficace, et la machine de destruction qu'il emploie est aussi une idée neuve de la nature humaine. Cette idée, Rousseau l'a tirée tout entière du spectacle de son propre cœur: homme étrange, original et supérieur, mais qui, dès l'enfance, portait en soi un germe de folie et qui à la fin devint fou tout à fait; esprit admirable et mal équilibré, en qui les sensations, les émotions et les images étaient trop fortes; à la fois aveugle et perspicace, véritable poète et poète malade, qui, au lieu des choses, voyait ses rêves, vivait dans un roman et mourut sous le cauchemar qu'il s'était forgé; incapable de se maîtriser et de se conduire, prenant ses résolutions pour des actes, ses velléités pour des résolutions et le rôle qu'il se donnait pour le caractère qu'il croyait avoir; en tout disproportionné au train courant du monde, s'aheurtant, se blessant, se salissant à toutes les bornes du chemin; ayant commis des extravagances, des vilenies et des crimes, et néanmoins gardant jusqu'au bout la sensibilité délicate et profonde, l'humanité, l'attendrissement, le don des larmes, la faculté d'aimer, la passion de la justice, le sentiment religieux, l'enthousiasme, comme autant de racines vivaces où fermente toujours la sève généreuse pendant que la tige et les rameaux avortent, se déforment ou se flétrissent sous l'inclémence de l'air. Comment expliquer un tel contraste? Comment Rousseau l'explique-t-il lui-même? Un

critique, un psychologue ne verrait là qu'un cas singulier, l'effet d'une structure mentale extraordinaire et discordante, analogue à celle d'Hamlet, de Chatterton, de Werther, propre à la poésie, impropre à la vie. Rousseau généralise: préoccupé de soi jusqu'à la manie et ne voyant dans le monde que lui-même, il imagine l'homme d'après lui-même et "le décrit tel qu'il le sent." A cela d'ailleurs l'amour-propre trouve son compte; on est bien aise d'être le type de l'homme; la statue qu'on se dresse en prend plus d'importance; on se relève à ses propres yeux quand, en se confessant, on croit confesser le genre humain. Rousseau convoque les générations par la trompette du jugement dernier et s'y présente hardiment aux yeux des hommes et du souverain juge: "Qu'un seul te dise, s'il l'ose: Je fus meilleur que cet homme-là!" Toutes les souillures qu'il a contractées lui viennent du dehors; c'est aux circonstances qu'il faut attribuer ses bassesses et ses vices: "Si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître, j'aurais été bon chrétien, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toutes choses." Ainsi la société seule a tous les torts. — Pareillement, dans l'homme en général, la nature est bonne. "Ses premiers mouvements sont toujours droits. Le principe fondamental de toute morale, sur lequel j'ai raisonné dans mes écrits, est que *l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre.* L'*Émile* en particulier n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement . . . La nature a fait l'homme

heureux et bon, la société le déprave et le fait misérable." — Dépouillez-le, par la pensée, de ses habitudes factices, de ses besoins surajoutés, de ses préjugés faux; écartez les systèmes, rentrez dans votre propre cœur, écoutez le sentiment intime, laissez-vous guider par la lumière de l'instinct et de la conscience; et vous retrouverez cet Adam primitif, semblable à une statue de marbre incorruptible qui, tombée dans un marais, a disparu depuis longtemps sous une croûte des moisissures et de vase, mais qui, délivrée de sa gaîne fangeuse, peut remonter sur son piédestal avec toute la perfection de sa forme et toute la pureté de sa blancheur.

Rousseau est du peuple et il n'est pas du monde. Dans un salon il se trouve gêné; il ne sait pas causer, être aimable; il n'a de jolis mots qu'après coup, sur l'escalier; il se tait d'un air maussade ou dit des balourdises, et ne se sauve de la maladresse que par des boutades de rustre ou des sentences de cuistre. L'élégance lui déplaît, le luxe l'incommode, la politesse lui semble un mensonge, la conversation un bavardage, le bon ton une grimace, la gaieté une convention, l'esprit une parade, la science une charlatanisme, la philosophie une affectation, les mœurs une pourriture. Tout y est factice, faux et malsain, depuis le fard, la toilette et la beauté des femmes jusqu'à l'air des appartements et aux ragoûts des tables, le sentiment comme le plaisir, la littérature comme la musique, le gouvernement comme la religion. Cette civilisation qui s'applaudit de son éclat n'est qu'un trémoussement de singes surexcités et serviles qui s'imitent les uns les autres et se gâtent les uns les autres pour ar-

river par le raffinement au malaise et à l'ennui. Ainsi, par elle-même, la culture humaine est mauvaise, et les fruits qu'elle fait naître ne sont que des excroissances ou des poisons. — A quoi bon les sciences ? Incertaines, inutiles, elles ne sont qu'une pâture pour les disputeurs et les oisifs. "Qui voudrait passer sa vie en de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avait de temps que pour la patrie, pour les malheureux et pour ses amis."—A quoi bon les beaux-arts ? Ils ne sont qu'une flatterie publique des passions régnantes. "Plus la comédie est agréable et parfaite, plus son effet est funeste," et le théâtre, même chez Molière, est une école de mauvaises mœurs, "puisqu'il excite les âmes perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens." La tragédie, qu'on dit morale, dépense en effusions fausses le peu de vertu qui nous reste encore. "Quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? Ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudrait-on qu'il fît de plus ? qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a pas de rôle à jouer, il n'est pas comédien." — Sciences, beaux-arts, arts de luxe, philosophie, littérature, tout cela n'est bon qu'à efféminer et dissiper l'âme; tout cela n'est fait que pour le petit troupeau d'insectes brillants et bruyants qui bourdonnent au sommet de la société et sucent toute la substance publique. — En fait de sciences, une seule est nécessaire, celle de nos devoirs, et, sans tant de subtilités ou d'études, le sentiment intime suffit pour nous l'enseigner. — En fait

d'arts, il n'y a de tolérables que ceux qui, fournissant à nos premiers besoins, nous donnent du pain pour nous nourrir, un toit pour nous abriter, un vêtement pour nous couvrir, des armes pour nous défendre.—En fait de vie, il n'en est qu'une saine, celle que l'on mène aux champs, sans apprêt, sans éclat, en famille, dans les occupations de la culture, sur les provisions que fournit la terre, parmi des voisins qu'on traite en égaux et des serviteurs qu'on traite en amis.—En fait de classes, il n'y en a qu'une respectable, celle des hommes qui travaillent, surtout celle des hommes qui travaillent de leurs mains, artisans, laboureurs, les seuls qui soient véritablement utiles, les seuls qui, rapprochés par leur condition de l'état naturel, gardent, sous une enveloppe rude, la chaleur, la bonté et la droiture des instincts primitifs. — Appelez donc de leur vrai nom cette élégance, ce luxe, cette urbanité, cette délicatesse littéraire, ce dévergondage philosophique que le préjugé admire comme la fleur de la vie humaine; ils n'en sont que la moisissure. Pareillement estimez à son juste prix l'essaim qui s'en nourrit, je veux dire l'aristocratie désœuvrée, tout le beau monde, les privilégiés qui commandent et représentent, les oisifs de salon qui causent, jouissent, et se croient l'élite de l'humanité; ils n'en sont que les parasites. Parasites et moisissure, l'un attire l'autre, et l'arbre ne se portera bien que lorsque nous l'aurons débarrassé de tous les deux.

LA CLASSE MOYENNE.

Pendant longtemps, la philosophie nouvelle, enfermée dans un cercle choisi, n'avait été qu'un luxe de bonne compagnie. Négociants, fabricants et boutiquiers, avocats, procureurs et médecins, comédiens, professeurs ou curés, fonctionnaires, employés et commis, toute la classe moyenne était à la besogne. La disette des idées et la modestie du cœur confinaient le bourgeois dans son enclos héréditaire. Aussi bien, l'embrasement est tardif dans la classe moyenne, et, pour qu'il s'y propage, il faut qu'au préalable, par une transformation graduelle, les matériaux réfractaires soient devenus combustible.—Un grandc hangement s'opère au dix-huitième siècle dans la condition du tiers état. Le bourgeois a travaillé, fabriqué, commercé, gagné, épargné, et, tous les jours, il s'enrichit d'advantage. On peut dater de Law ce grand essor des entreprises, du négoce, de la spéculation et des fortunes; arrêté par la guerre, il reprend plus vif et plus fort à chaque intervalle de paix, et surtout à partir du règne de Louis XVI. L'exportation française qui en 1720 était de 106 millions, en 1735 de 124, en 1748 de 192, est de 257 millions en 1755, de 309 en 1776, de 354 en 1788. En 1786, Saint-Domingue seul envoie à la métropole pour 131 millions de ses produits et en reçoit pour 44 millions de marchandises. Sur ces échanges, on voit, à Nantes, à Bordeaux, se fonder des maisons colossales. "Je tiens Bordeaux, écrit Arthur Young, pour plus riche et plus commerçante qu'aucune ville d'Angleterre, ex-

cepté Londres. Dans ces derniers temps, les progrès du commerce maritime ont été plus rapides en France qu'en Angleterre même." Selon un administrateur du temps, si les taxes de consommation rapportent tous les jours davantage, c'est que depuis 1774 les divers genres d'industrie se développent tous les jours davantage. Et ce progrès est régulier, soutenu. "On peut compter, dit Necker en 1781, que le produit de tous les droits de consommation augmente de deux millions par an." — Dans ce grand effort d'invention, de labeur et de génie, Paris, qui grossit sans cesse, est l'atelier central. Bien plus encore qu'aujourd'hui, il a le monopole de tout ce qui est œuvre d'intelligence et de goût, livres, tableaux, estampes, statues, bijoux, parures, toilettes, voitures, ameublements, articles de curiosité et de mode, agréments et décors de la vie élégante et mondaine; c'est lui qui fournit l'Europe. En 1774, son commerce de librairie était évalué à 45 millions, et celui de Londres au quart seulement. Sur les bénéfices s'élèvent beaucoup de grandes fortunes, encore plus de fortunes moyennes, et les capitaux ainsi formés cherchent un emploi. — Justement, voici que les plus nobles mains du royaume s'étendent pour les recevoir, nobles, princes du sang, états provinciaux, assemblées du clergé, au premier rang le roi qui, étant le plus besoigneux de tous, emprunte à dix pour cent et est toujours en quête de nouveaux prêteurs. Déjà, sous Fleury, la dette s'est accrue de 18 millions de rente, et, pendant la guerre de Sept ans, de 34 autres millions de rente. Sous Louis XVI, M. Necker emprunte en capital 530 millions, M. Joly de Fleury 300 millions, M. de Calonne 800 millions, en

tout 1630 millions en dix ans. L'intérêt de la dette qui n'était que de 45 millions en 1755, s'élève à 106 millions en 1777, et monté à 206 millions en 1789. Que de créanciers indiqués par ce peu de chiffres! Et remarquez que, le tiers état étant le seul corps qui gagne et épargne, presque tous ces créanciers sont du tiers état. Ajoutez-en des milliers d'autres: en premier lieu, les financiers qui font au gouvernement des avances de fonds, avances indispensables, puisque, de temps immémorial, il mange son blé en herbe, et que toujours l'année courante ronge d'avance le produit des années suivantes. En second lieu, tant de fournisseurs, grands et petits, qui, sur tous les points du territoire, sont en compte avec l'État pour leurs travaux et fournitures, véritable armée qui s'accroît tous les jours, depuis que le gouvernement, entraîné par la centralisation, se charge seul de toutes les entreprises, et que, sollicité par l'opinion, il multiplie les entreprises utiles au public: sous Louis XV, l'État fait six mille lieues de route, et, sous Louis XVI, en 1788, afin de parer à la famine, il achète pour quarante millions de grains.

Par cet accroissement de son action et par cet emprunt de capitaux, il devient le débiteur universel; dès lors les affaires publiques ne sont plus seulement les affaires du roi. Ses créanciers s'inquiètent de ses dépenses; car c'est leur argent qu'il gaspille; s'il gère mal, ils seront ruinés. Ils voudraient bien connaître son budget, vérifier ses livres; un prêteur a toujours le droit de surveiller son gage. Voilà donc le bourgeois qui relève la tête et qui commence à considérer de près la grande machine dont le jeu, dérobé à tous

les regards vulgaires, était jusqu'ici un secret d'État. Il devient politique et, du même coup, il devient mécontent. Car, on ne peut le nier, ces affaires où il est si fort intéressé sont mal conduites. Un fils de famille qui mènerait les siennes de la même façon mériterait d'être interdit. Toujours, dans l'administration de l'État, la dépense a dépassé la recette. D'après les aveux officiels, le déficit annuel était de soixante-dix millions en 1770, de quatre-vingts en 1783: quand on a tenté de le réduire, ç'a été par des banqueroutes, l'une de deux milliards à la fin de Louis XIV, l'autre presque égale au temps de Law, une autre du tiers et de moitié sur toutes les rentes au temps de Terray, sans compter les suppressions de détail, les réductions, les retards indéfinis de payement, et tous les procédés violents ou frauduleux qu'un débiteur puissant emploie impunément contre un créancier faible. "On compte cinquante-six violations de la foi publique depuis Henri IV jusqu'au ministère de M. de Loménie inclusivement, et l'on aperçoit à l'horizon une dernière banqueroute plus effroyable que toutes les autres." On ne paye que si l'on peut et quand on peut, même les gens de la maison, les fournisseurs de la table, les serviteurs de la personne. En 1753, les domestiques de Louis XV n'avaient rien reçu depuis trois années. On a vu que ses palefreniers allaient mendier pendant la nuit dans les rues de Versailles, que ses pourvoyeurs se cachaient, que, sous Louis XVI, en 1778, il était dû 792 620 francs au marchand de vin, et 3 467 980 francs au fournisseur de poisson et de viande. En 1788, la détresse est telle que le ministre de Loménie prend et dépense les fonds d'une souscription faite par des par-

ticuliers pour les hospices; au moment où il se retire, le Trésor est vide, sauf quatre cent mille francs dont il met la moitié dans sa poche. Quelle administration! — Devant ce débiteur qui manifestement devient insolvable, tous les gens qui, de près ou de loin, sont engagés dans ses affaires, se consultent avec alarme, et ils sont innombrables, banquiers, négociants, fabricants, employés, prêteurs de toute espèce et de tout degré, au premier rang les rentiers qui ont mis chez lui tout leur avoir en viager et qui seront à l'aumône s'il ne leur paye pas chaque année les 44 millions qu'il leur doit, les industriels et marchands qui lui ont confié leur honneur commercial et auraient horreur de faillir par contre-coup; derrière ceux-ci, leurs créanciers, leurs commis, leurs ouvriers, leurs proches, bref, la plus grande partie de la classe laborieuse et paisible qui, jusqu'ici, obéissait sans murmure et ne songeait point à contrôler le régime établi. Désormais elle va le contrôler avec attention, avec défiance, avec colère; et malheur à ceux qu'elle prendra en faute; car elle sait qu'ils la ruinent en ruinant l'État.

En même temps elle a monté dans l'échelle sociale, et, par son élite, elle rejoint les plus haut placés. D'une part, les nobles se sont rapprochés du tiers état; d'autre part le tiers état s'est rapproché des nobles, et l'égalité de fait a précédé l'égalité de droit. — Aux approches de 1789, on aurait peine à les distinguer dans la rue. A la ville, les gentilshommes ne portent plus l'épée; ils ont quitté les broderies, les galons, et se promènent en frac uni, ou courent dans un cabriolet qu'ils conduisent eux-

mêmes. La simplicité des coutumes anglaises et les usages du tiers leur ont paru plus commodes pour la vie privée. Leur éclat les gênait, ils étaient las d'être toujours en représentation. Désormais ils acceptent la familiarité pour avoir le sans-gêne, et sont contents de se mêler sans faste et sans entraves à tous leurs concitoyens. — Certes, l'indice est grave, et les vieilles âmes féodales avaient raison de gronder. Le marquis de Mirabeau, apprenant que son fils veut être son propre avocat, ne se console qu'en voyant d'autres, et de plus grands, faire pis encore. "Quoique ayant de la peine à avaler l'idée que le petit-fils de notre grand-père, tel que nous l'avons vu passer sur le Cours, toute la foule, petits et grands, ôtant de loin le chapeau, va maintenant figurer à la barre de l'avant-cour, disputant la pratique aux aboyeurs de chicane, je me suis dit ensuite que Louis XIV serait un peu plus étonné, s'il voyait la femme de son arrière-successeur, en habit de paysanne et en tablier, sans suite, sans pages ni personne, courant le palais et les terrasses, demander au premier polisson en frac de lui donner la main que celui-ci lui prête seulement jusqu'au bas de l'escalier." — En effet, le nivellement des façons et des dehors ne fait que manifester le nivellement des esprits et des âmes. Si l'ancien décor se défait, c'est que les sentiments qu'il annonçait se défont. Il annonçait le sérieux, la dignité, l'habitude de se contraindre et d'être en public, l'autorité, le commandement. C'était la parade fastueuse et rigide d'un état-major social. A présent, la parade tombe parce que l'état-major s'est dissous. Si les nobles s'habillent en bourgeois, c'est qu'ils sont eux-mêmes

devenus des bourgeois, je veux dire des oisifs qui, retirés des affaires, causent et s'amusent. Sans doute ils s'amusent en gens de goût et causent en gens de bonne compagnie. Mais la difficulté ne sera pas grande de les égaler en cela. Depuis que le tiers s'est enrichi, beaucoup de roturiers sont devenus gens du monde.

Avec de l'argent et de l'esprit, un parvenu se dégourdit vite, et son fils, sinon lui, sera initié : quelques années d'exercices à l'académie, un maître de danse, une des quatre mille charges qui confèrent la noblesse lui donneront les dehors qui lui manquent. Or, en ce temps-là, dès qu'on sait observer les bien-séances, saluer et causer, on a son brevet d'entrée partout. Un Anglais remarque que l'un des premiers mots que l'on emploie pour louer un homme est de dire "qu'il se présente parfaitement bien." La maréchale de Luxembourg, si fière, choisit toujours Laharpe pour cavalier; en effet, "il donne si bien le bras!" — Non seulement le plébéien entre au salon s'il a de l'usage, mais il y trône s'il a du talent. Après ce mélange des classes et ce déplacement des rôles, quelle supériorité reste à la noblesse ? Par quel mérite spécial, par quelle capacité reconnue se fera-t-elle respecter du tiers ? Hors une fleur de suprême bon ton et quelques raffinements dans le savoir-vivre, en quoi diffère-t-elle de lui ? Quelle éducation supérieure, quelle habitude des affaires, quelle expérience du gouvernement, quelle instruction politique, quel ascendant local, quelle autorité morale peut-elle alléguer pour autoriser ses prétentions à la première place ? — En fait de pratique, c'est déjà le tiers qui

fait la besogne et fournit les hommes spéciaux, intendants, premiers commis des ministères, administrateurs laïques et ecclésiastiques, travailleurs effectifs de toute espèce et de tout degré. Un marquis, ancien capitaine aux gardes françaises, homme de cœur et loyal, avoua aux élections de 1789 que les connaissances essentielles à un député se recontreront plus généralement dans le tiers état dont l'esprit est exercé aux affaires. — Quant à la théorie, le roturier en sait autant que les nobles, et il croit en savoir davantage; car, ayant lu les mêmes livres et pénétré des mêmes principes, il ne s'arrête pas comme eux à mi-chemin sur la pente des conséquences, mais plonge en avant, tête baissée, jusqu'au fond de la doctrine, persuadé que sa logique est de la clairvoyance et qu'il a d'autant plus de lumières qu'il a moins de préjugés. — Considérez les jeunes gens qui ont vingt ans aux environs de 1780, nés dans une maison laborieuse, accoutumés à l'effort, capables de travailler douze heures par jour, race énergique qui sent sa force, qui juge ses rivaux, qui sait leur faiblesse, qui compare son application et son instruction à leur légèreté et à leur insuffisance, et qui, au moment où gronde en elle l'ambition de la jeunesse, se voit d'avance exclue de toutes les hautes places, reléguée à perpétuité dans les emplois subalternes, primée en toute carrière par des supérieurs en qui elle reconnaît à peine des égaux. Aux examens d'artillerie, où Chérin, généalogiste, refuse les roturiers et où l'abbé Bossu, mathématicien, refuse les ignorants, on découvre que la capacité manque aux élèves nobles, et la noblesse aux élèves capables; gentilhomme et instruit, ces deux qualités semblent

s'exclure; sur cent élèves, quatre ou cinq réunissent les deux conditions. Or, à présent que la société est mêlée, de pareilles épreuves sont fréquentes et faciles. Avocat, médecin, littérateur, l'homme du tiers avec lequel un duc s'entretient familièrement, qui voyage en diligence côte à côte avec un comte colonel de hussards, peut apprécier son interlocuteur ou son voisin, compter ses idées, vérifier son mérite, l'estimer à sa valeur; et je suis sûr qu'il ne le surfera pas. — Depuis que la noblesse, ayant perdu la capacité spéciale, et que le tiers, ayant acquis la capacité générale, se trouvent de niveau par l'éducation et par les aptitudes, l'inégalité qui les sépare est devenue blessante en devenant inutile. Instituée par la coutume, elle n'est plus consacrée par la conscience, et le tiers s'irrite à bon droit contre des privilèges que rien ne justifie, ni la capacité du noble, ni l'incapacité du bourgeois.

Au commencement du règne de Louis XVI, un voyageur qui rentrait après quelques années d'absence, et à qui l'on demandait quel changement il remarquait dans la nation, répondit: "*Rien autre chose, sinon que ce qui se disait dans les salons se répète dans les rues.*" — Et ce qu'on répète dans les rues, c'est la doctrine de Rousseau, le *Discours sur l'inégalité*, le *Contrat social* amplifié, vulgarisé et répété par les disciples sur tous les tons et sous toutes les formes. Quoi de plus séduisant pour le tiers? — Non seulement cette théorie a la vogue, et c'est elle qu'il rencontre au moment décisif où ses regards, pour la première fois, se lèvent vers les idées générales; mais de plus, contre l'inégalité sociale et contre l'arbitraire

politique, elle lui fournit des armes, et des armes plus tranchantes qu'il n'en a besoin. Pour des gens qui veulent contrôler le pouvoir et abolir les privilèges, quel maître plus sympathique que l'écrivain de génie, le logicien puissant, l'orateur passionné qui établit le droit naturel, qui nie le droit historique, qui proclame l'égalité des hommes, qui revendique la souveraineté du peuple, qui dénonce à chaque page l'usurpation, les vices, l'inutilité, la malfaisance des grands et des rois! — Et j'omets les traits par lesquels il agrée aux fils d'une bourgeoisie, laborieuse et sévère, aux hommes nouveaux qui travaillent et s'élèvent, son sérieux continu, son ton âpre et amer, son éloge des mœurs simples, des vertus domestiques, du mérite personnel, de l'énergie virile; c'est un plébéien qui parle à des plébéiens. — Rien d'étonnant s'ils le prennent pour guide, et s'ils acceptent ses doctrines avec cette faveur de croyance qui est l'enthousiasme et qui toujours accompagne la premiére idèe comme le premier amour.

Un juge compétent, témoin oculaire, Mallet Dupan, écrit en 1799: "Dans les classes mitoyennes et inférieures, Rousseau a eu cent fois plus de lecteurs que Voltaire. C'est lui seul qui a inoculé chez les Français la doctrine de la souveraineté du peuple et de ses conséquences les plus extrêmes. J'aurais peine à citer un seul révolutionnaire qui ne fût transporté de ces théorêmes anarchiques et qui ne brûlât du désir de les réaliser. Ce *Contrat social*, qui dissout les sociétés, fut le Coran des discoureurs apprêtés de 1789, des jacobins de 1790, des républicains de 1791 et des forcenés les plus atroces. J'ai entendu Marat en 1788

lire et commenter le *Contrat social* dans les promenades publiques aux applaudissements d'un auditoire enthousiaste."—On voit par cent détails que ce livre est dans toutes les mains comme un catéchisme. En 1784, des fils de magistrats allant prendre leur première leçon de droit chez un agrégé, M. Sareste, c'est le *Contrat social* que leur maître leur donne en guise de manuel.

A présent que le Tiers se juge privé de la place qui lui appartient, il se trouve mal à la place qu'il occupe, et ils souffre de mille petits chocs que jadis il n'aurait sentis. Quand on se sent citoyen, on s'irrite d'être traité en sujet, et nul n'accepte d'être inférieur de celui dont il se croit l'égal.

L'ambition politique du Tiers est aussi grande que son ambition sociale, et il aspire à l'autorité aussi bien qu'à l'égalité. Si les privilèges sont mauvais, celui du prince est le pire, car il est le plus énorme, et la dignité humaine, blessée par les prérogatives du noble, périt sous l'arbitraire du roi. Peu importe qu'il en use à peine, et que son gouvernement, docile à l'opinion publique, soit celui d'un père indécis et indulgent. Affranchi du despotisme réel, le tiers s'indigne contre le despotisme possible, et il croirait être esclave, s'il consentait à rester sujet. L'orgueil souffrant s'est redressé, s'est raidi, et, pour mieux assurer son droit, va revendiquer tous les droits. Il est si doux, si enivrant, pour l'homme qui, de toute antiquité, a subi des maîtres, de se mettre à leur place, de les mettre à sa place, de se dire qu'ils sont ses mandataires, de se croire membre du souverain, roi de France pour sa quote-part, seul auteur légitime de

tout droit et de tout pouvoir! — Conformément aux doctrines de Rousseau, les cahiers du tiers déclarent à l'unanimité qu'il faut donner une constitution à la France; elle n'en a pas, ou, du moins, celle qu'elle a n'est pas valable. Jusqu'ici "les conditions du pacte social étaient ignorées;" à présent qu'on les a découvertes, il faut les écrire. Il n'est pas vrai de dire, comme les nobles d'après Montesquieu, que la constitution existe, que ses grands traits ne doivent point être altérés, qu'il s'agit seulement de réformer les abus, que les États généraux n'ont qu'un pouvoir limité, qu'ils sont incompétents pour substituer à la monarchie un autre régime. Tacitement ou expressément, le tiers refuse de restreindre son mandat, et n'admet pas qu'on lui oppose des barrières. Par suite, à l'unanimité, il exige que les députés votent, non par ordre, mais par tête et conjointement. "Dans le cas où les députés du clergé et de la noblesse refuseraient d'opiner en commun et par tête, les députés du tiers, qui représentent 24 millions d'hommes, pouvant et devant toujours se dire l'Assemblée nationale malgré la scission des représentants de 400 000 individus, offriront au roi, de concert avec ceux du clergé et de la noblesse qui voudront se joindre à eux, leur secours à l'effet de subvenir aux besoins de l'État, et les impôts ainsi consentis seront répartis entre tous les sujets du roi indistinctement." "Le tiers, disent d'autres cahiers, étant les 99 pour 100 de la nation, n'est pas un ordre. Désormais, avec ou sans les privilégiés, il sera, sous la même dénomination, appelé le peuple ou la nation." — N'objectez pas qu'un peuple ainsi mutilé devient une foule, que

des chefs ne s'improvisent pas, qu'on se passe difficilement de ses conducteurs naturels, qu'à tout prendre ce clergé et cette noblesse sont encore une élite, que les deux cinquièmes du sol sont dans leurs mains, que la moitié des hommes intelligents et instruits sont dans leurs rangs, que leur bonne volonté est grande, et que ces vieux corps historiques ont toujours fourni aux constitutions libres leurs meilleurs sontiens. Selon le principe de Rousseau, il ne faut pas évaluer les hommes, mais les compter; en politique, le nombre seul est respectable; ni la naissance, ni la propriété, ni la fonction, ni la capacité ne sont des titres: grand ou petit, ignorant ou savant, général, soldat ou goujat, dans l'armée sociale, chaque individu n'est qu'une unité munie d'un vote; où vous voyez la majorité, là est le droit. C'est pourquoi le tiers pose son droit comme incontestable, et, à son tour, dit comme Louis XIV: "L'État, c'est moi."

Dans des têtes si excitables et tellement surexcitées, la magie souveraine des mots va créer des fantômes, les uns hideux, l'aristocrate et le tyran, les autres adorables, l'ami du peuple et le patriote incorruptible, figures démesurées et forgées par le rêve, mais qui prendront la place des figures réelles et que l'halluciné va combler de ses hommages ou poursuivre de ses fureurs. Ainsi descend et se propage la philosophie du dix-huitième siècle. Au premier étage de la maison, dans les beaux appartements dorés, les idées n'ont été que des illuminations de soirée, des pétards de salon, des feux de Bengale amusants; on a joué avec elles, on les a lancées en riant par les fenêtres. Recueillies à l'entresol et au rez-de-

chaussée, portées dans les boutiques, dans les magasins et dans les cabinets d'affaires, elles y ont trouvé des matériaux combustibles, des tas de bois accumulés depuis longtemps, et voici que de grands feux s'allument. Il semble même qu'il y ait un commencement d'incendie; car les cheminées ronflent rudement, et une clarté rouge jaillit à travers les vitres. — " Non, disent les gens d'en haut, ils n'auraient garde de mettre le feu à la maison, ils y habitent comme nous. Ce sont là des feux de paille, tout au plus des feux de cheminée: mais, avec un seau d'eau froide, on les éteint; et d'ailleurs ces petits accidents nettoient les cheminées, font tomber la vieille suie."

Prenez garde: dans les caves de la maison, sous les vastes et profondes voûtes qui la portent, il y a un magasin de poudre.

LE PEUPLE: LA MISÈRE.

La Bruyère écrivait juste un siècle avant 1789: " L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méri-

tent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé." — Ils en manquent pendant les vingt-cinq années suivantes, et meurent par troupeaux; j'estime qu'en 1715 il en avait péri près d'un tiers, six millions, de misère et de faim. Ainsi, pour le premier quart du siècle qui précède la Révolution, la peinture, bien loin d'être trop forte, est trop faible, et l'on va voir que pendant un demi-siècle et davantage, jusqu'à la mort de Louis XV, elle demeure exacte; peut-être même, au lieu de l'atténuer, faudrait-il la charger.

Parcourez les correspondances administratives des trente dernières années qui précèdent la Révolution: cent indices vous révéleront une souffrance excessive, même lorsqu'elle ne se tourne pas en fureur. Visiblement, pour l'homme du peuple, paysan, artisan, ouvrier, qui subsiste par le travail de ses bras, la vie est précaire; il a juste le peu qu'il faut pour ne pas mourir de faim, et plus d'une fois ce peu lui manque. Ici, dans quatre élections, "les habitants ne vivent presque que de sarrasin," et depuis cinq ans, les pommes ayant manqué, ils n'ont que de l'eau pour boisson. Là, en pays de vignobles, chaque année "les vignerons sont en grande partie réduits à mendier leur pain dans la saison morte." Ailleurs, les ouvriers, journaliers et manœuvres ayant été obligés de vendre leurs effets et leurs meubles, plusieurs sont morts de froid; la nourriture insuffisante et malsaine a répandu des maladies, et dans deux élections on en compte trente-cinq mille à l'aumône. Dans un canton reculé les paysans coupent les blés encore verts et le font sécher au four parce que leur faim ne peut attendre. L'intendant de Poitiers écrit que, "dès que les ateliers

de charité sont ouverts, il s'y précipite un nombre prodigieux de pauvres, quelque soin qu'on ait pris pour réduire les prix et n'admettre à ce travail que les plus nécessiteux." L'intendant de Bourges marque qu'un grand nombre de métayers ont vendu leurs meubles, que des familles entières ont passé deux jours sans manger, que, dans plusieurs paroisses, les affamés restent au lit la plus grande partie du jour pour souffrir moins. L'intendant d'Orléans annonce qu'en Sologne de pauvres veuves ont brûlé leurs bois de lit, d'autres leurs arbres fruitiers, pour se préserver du froid, et il ajoute: "Rien n'est exagéré dans ce tableau, le cri du besoin ne peut se rendre, il faut voir de près la misère des campagnes pour s'en faire une idée." Il est clair que le peuple vit au jour le jour; le pain lui manque sitôt que la récolte est mauvaise. Vienne une gelée, une grêle, une inondation, toute une province ne sait plus comment faire pour subsister jusqu'à l'année suivante; en beaucoup d'endroits il suffit de l'hiver, même ordinaire, pour amener la détresse. De toutes parts, on voit des bras tendus vers le roi qui est l'aumônier universel. Le peuple ressemble à un homme qui marcherait dans un étang, ayant de l'eau jusqu'à la bouche; à la moindre dépression du sol, au moindre flot, il perd pied, enfonce et suffoque. En vain la charité ancienne et l'humanité nouvelle s'ingénient pour lui venir en aide; l'eau est trop haute. Il faudrait que son niveau baissât, et que l'étang pût se dégorger par quelque large issue. Jusque là le malheureux ne pourra respirer que par intervalles, et, à chaque moment, il courra risque de se noyer.

“Fasse le ciel, dit un village de Normandie, que le monarque prenne entre ses mains la défense du misérable citoyen lapidé et tyrannisé par les commis, les seigneurs, la justice et le clergé.” — “Sire, écrit un village de Champagne, tout ce qu'on nous envoyait de votre part c'était toujours pour avoir de l'argent. On nous faisait bien espérer que cela finirait, mais tous les ans cela devenait plus fort. Nous ne nous en prenions pas à vous, tant nous vous aimions, mais à ceux que vous employez et qui savent mieux faire leurs affaires que les vôtres. Nous croyions qu'ils vous trompaient, et nous nous disions dans notre chagrin: Si notre bon roi le savait!... Nous sommes accablés d'impôts de toute sorte; nous vous avons donné jusqu'à présent une partie de notre pain, et il va bientôt nous manquer si cela continue. Si vous voyiez les pauvres chaumières que nous habitons, la pauvre nourriture que nous prenons, vous en seriez touché; cela vous dirait mieux que nos paroles que nous n'en pouvons plus et qu'il faut nous diminuer. Ce qui nous fait bien de la peine, c'est que ceux qui ont le plus de bien payent le moins. Nous payons les tailles, et les ecclésiastiques et nobles, qui ont les plus beaux biens, ne payent rien de tout cela. Pourquoi donc est-ce que ce sont les riches qui payent le moins et les pauvres qui payent le plus? Est-ce que chacun ne doit pas payer selon son pouvoir? Sire, nous vous demandons que cela soit ainsi, parce que cela est juste. Si nous osions, nous entreprendrions de planter quelques vignes sur les coteaux; mais nous sommes si tourmentés par les commis que nous penserions plutôt à arracher celles qui sont plantées; tout

le vin que nous ferions serait pour eux, et il ne nous resterait que la peine. C'est un grand fléau que toute cette maltôte-là, et, pour s'en sauver, on aime mieux laisser les terres en friche. Débarrassez-nous d'abord des maltôtiers et des gabeloux; nous souffrons beaucoup de toutes ces inventions-là; voici le moment de les changer; tant que nous les aurons, nous ne serons jamais heureux. Nous vous le demandons, sire, avec tous vos autres sujets qui sont aussi las que nous. Nous vous demanderions encore bien d'autres choses, mais vous ne pouvez pas tout faire à la fois." — Les impôts et les privilèges, voilà, dans les cahiers vraiment populaires, les deux ennemis contre lesquels les plaintes ne tarissent pas.

Pourquoi le tiers paye-t-il seul pour les routes sur lesquelles la noblesse et le clergé roulent en carrosse? Pourquoi les pauvres gens sont-ils seuls astreints à la milice? Pourquoi suffit-il d'être le domestique d'un privilégié pour échapper au service? "Ce n'est point à nous à payer le déficit actuel, c'est aux évêques, aux bénéficiers; retranchez aux princes de l'Église les deux tiers de leurs revenus. Que la féodalité soit abolie. L'homme, le paysan surtout, est tyranniquement asservi sur la terre malheureuse où il languit desséché... Il n'y a point de liberté, de prospérité, de bonheur, là où les terres sont serves. Qu'il suffise à la féodalité de son sceptre de fer, sans qu'elle y joigne encore le poignard du traitant." — Ici, et déjà depuis quelque temps, ce n'est plus le villageois qui parle; c'est le procureur, l'avocat qui lui prête ses métaphores et ses théories. Mais l'avocat n'a fait que

traduire en langage littéraire les sentiments du villageois.

En d'autres termes, les passions, pour s'autoriser, ont recours à la théorie, et la théorie, pour s'appliquer, a recours aux passions. Par exemple, près de Liancourt, le duc de Larochefoucauld avait un terrain inculte; dès le commencement de la Révolution, les pauvres de la ville déclarent que, puisqu'ils font partie de la nation, les terrains incultes, propriété de la nation, leur appartiennent, et tout de suite, sans autre formalité, ils entrent en possession, se partagent le sol, plantent des haies et défrichent. "Ceci, dit Arthur Young, montre l'esprit général... Poussées un peu loin, les conséquences ne seraient pas petites pour la propriété dans ce royaume." Déjà, auprès de Rouen, les maraudeurs, qui abattaient et vendaient les forêts, disaient que "le peuple a le droit de prendre tout ce qui est nécessaire à ses besoins." On leur a prêché qu'ils sont souverains et ils agissent en souverains. Étant donné leur état d'esprit, rien de plus naturel que leur conduite. Plusieurs millions de sauvages sont ainsi lancés par quelques milliers de parleurs, et la politique de café a pour interprète et ministre l'attroupement de la rue. D'une part la force brutale se met au service du dogme radical. D'autre part le dogme radical se met au service de la force brutale. Et voilà, dans la France dissoute, les deux seuls pouvoirs debout sur les débris du reste.

Ils sont les successeurs et les exécuteurs de l'ancien régime, et quand on regarde la façon dont celui-ci les a engendrés, couvé, nourris, intronisés, provoqués, on ne peut s'empêcher de considérer son histoire comme

un long suicide: de même un homme qui, monté au sommet d'une immense échelle, couperait sous ses pieds l'échelle qui le soutient. — En pareil cas, les bonnes intentions ne suffisent pas. Au contraire, par leur qualités comme par leur défauts, par leurs vertus comme par leur vices, les privilégiés ont travaillé à leur chute, et leur mérites ont contribué à leur ruine aussi bien que leur torts.

II. LA RÉVOLUTION.

L'ANARCHIE SPONTANÉE.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet 1789, le duc de Larochefoucauld-Liancourt fit réveiller Louis XVI pour lui annoncer la prise de la Bastille. "C'est donc une révolte," dit le roi." — "Sire, répondit le duc, c'est une révolution." — L'événement était bien plus grave encore. Non seulement le pouvoir avait glissé des mains du roi, mais il n'était point tombé dans celles de l'Assemblée; il était par terre, aux mains du peuple lâché, de la foule violente et surexcitée, des attroupements qui le ramassaient comme une arme abandonnée dans la rue. En fait, il n'y avait plus de gouvernement; l'édifice artificiel de la société humaine s'effondrait tout entier; on rentrait dans l'état de nature. Ce n'était pas une révolution, mais une *dissolution.*

Deux causes excitent et entretiennent l'émeute universelle. La première est la disette, qui, permanente, prolongée pendant dix ans, et aggravée par les violences mêmes qu'elle provoque, va exagérer jusqu'à la

folie toutes les passions populaires et changer en faux pas convulsifs toute la marche de la Révolution. Quand un fleuve coule à pleins bords, il suffit d'une petite crue pour qu'il déborde. Telle est la misère au dix-huitième siècle. L'homme du peuple, qui vit avec peine quand le pain est à bon marché, se sent mourir quand il est cher. Sous cette angoisse, l'instinct animal se révolte, et l'obéissance générale, qui fait la paix publique, dépend d'un degré ajouté ou ôté au sec ou à l'humide, au froid ou au chaud. En 1788, année très sèche, la récolte avait été mauvaise; par surcroît, à la veille de la moisson, une grêle effroyable s'abattit autour de Paris, depuis la Normandie jusqu'à la Champagne, dévasta soixante lieues du pays le plus fertile et fit un dégât de 100 millions. L'hiver vint et fut le plus dur qu'on eût vu depuis 1709. Dès le printemps de 1789, la famine était partout, et, de mois en mois, elle croissait comme une eau qui monte. — En vain, le gouvernement commandait aux fermiers, propriétaires et marchands de garnir les marchés, doublait la prime d'importation, s'ingéniait, s'obérait, dépensait 40 millions pour fournir du blé à la France. En vain, les particuliers, princes, grands seigneurs, évêques, chapitres, communautés, multipliaient leurs aumônes, l'archevêque de Paris s'endettant de 400 000 livres, tel riche distribuant 40 000 francs le lendemain de la grêle, tel couvent de Bernardins nourissant douze cents pauvres pendant six semaines.

"Plus on approchait du 14 juillet, dit un témoin oculaire, plus la disette augmentait. Chaque boutique de boulanger était environnée d'une foule à qui l'on

distribuait le pain avec la plus grande parcimonie. Il faut faire queue pendant des heures. Ce pain était en général noirâtre, terreux, amer, donnait des inflammation à la gorge et causait des douleurs d'entrailles." Pour avoir du pain de chien, le peuple doit fairc queue pendant des heures. On se bat à la queue; "on s'arrache l'aliment." Plus de travail, les ateliers sont déserts. Parfois, après une journée d'attente, l'artisan rentre au logis les mains vides, et, s'il rapporte une miche de quatre livres, elle lui coûte 3 francs 12 sous, dont 12 sous pour le pain et 3 francs pour la journée perdue. Dans la longue file désœuvrée, agitée, qui oscille aux portes de la boutique, les idées noires fermentent: si cette nuit la farine manque aux boulangers pour cuire, nous ne mangerons pas demain! Terrible idée et contre laquelle un gouvernement n'a pas trop de toute sa force; car il n'y a que la force, et la force armée, présente, visible, menaçante, pour maintenir l'ordre au milieu de la faim. — Sous Louis XIV et Louis XV, on avait jeûné et pâti davantage; mais les émeutes, rudement et promptement réprimées, n'étaient que des troubles partiels et passagers. Des mutins étaient pendus, d'autres envoyés aux galères, et tout de suite, convaincu de son impuissance, le paysan, l'ouvrier retournait à son échoppe ou à sa charrue. Quand un mur est trop haut, on ne songe pas même à l'escalader. — Mais voici que le mur se crevasse, et que tous ses gardiens, clergé, noblesse, tiers état, lettrés, politiques, et jusqu'au gouvernement lui-même, y pratiquent une large brèche. Pour la première fois, les misérables aperçoivent une issue; ils s'élancent, d'abord par pelotons, puis en masse, et

la révolte maintenant est universelle, comme autrefois la résignation.

C'est que, par cette ouverture, l'espérance entre comme une lumière, et descend peu à peu jusque dans les bas-fonds. Depuis un demi-siècle, elle monte, et ses rayons, qui ont d'abord éclairé la haute classe dans ses beaux appartements du premier étage, puis la bourgeoisie dans son entresol et son rez-de-chaussée, pénètrent depuis deux ans dans les caves où le peuple travaille, et jusque dans la profonde sentine, dans les recoins obscurs où les gens sans aveu, les vagabonds, les malfaiteurs, toute une tourbe immonde et pullulante se dérobe aux poursuites de la loi.

Il faut qu'il y ait du blé sur le marché; il faut que les fermiers et les propriétaires en apportent; il ne faut pas que les gros acheteurs, gouvernement ou particuliers, le transportent ailleurs; il faut qu'il soit à bas prix, qu'on le taxe, que le boulanger le donne à deux sous la livre; il faut que les grains, la farine, le vin, le sel, les denrées, ne payent plus de droits; il faut qu'il n'y ait plus de droits, ni redevances seigneuriales, ni dîmes ecclésiastiques, ni impôts royaux ou municipaux. Et, sur cette idée, de toutes parts, en mars, avril et mai, l'émeute éclate. Les contemporains "ne savent que penser d'un tel fléau; ils ne comprennent rien à cette innombrable quantité de malfaiteurs qui, sans chefs apparents, semblent être d'intelligence pour se livrer partout aux mêmes excès, et précisément à l'instant où les États généraux vont entrer en séance." C'est que, sous le régime ancien, l'incendie couvait portes closes; subitement la grande porte s'ouvre, l'air pénètre, et aussitôt la flamme jaillit.

Ce ne sont d'abord que des feux intermittents, isolés, que l'on éteint ou qui s'éteignent d'eux-mêmes; mais, un instant après, au même endroit ou tout près de là, les pétillements recommencent, et leur multiplicité, comme leur répétition, montre l'énormité, la profondeur, l'échauffement de la matière combustible qui va faire explosion. Dans les quatre mois qui précèdent la prise de la Bastille, on peut compter plus de trois cents émeutes en France.

D'ordinaire, et comme il est naturel, les femmes sont en tête. Chaque semaine, le jour du marché, en apprenant que la miche de pain est augmentée de trois sous, de quatre sous, de sept sous, elles crient et s'indignent; à ce taux, avec le mince salaire de leurs hommes et quand l'ouvrage manque, comment nourrir une famille? On s'attroupe autour des sacs et aux portes des boulangers; au milieu des vociférations et des injures, il se fait une poussée dans la foule; le propriétaire ou marchand est bousculé, renversé, la boutique est envahie, la denrée est aux mains des acheteurs et des affamés; chacun tire à soi, paye ou ne paye pas, et se sauve en emportant son butin.

Contrebandiers, faux-sauniers, braconniers, vagabonds, mendiants, repris de justice, on a vu combien ils sont nombreux et ce qu'une seule année de disette ajoute à leur nombre. Ce sont là autant de recrues pour les attroupements, et, dans l'émeute, à côté de l'émeute, chacun d'eux emplit son sac.

Dans toutes les grosses insurrections il y a des malfaiteurs semblables, gens sans aveu, ennemis de la loi, rôdeurs sauvages et désespérés, qui, comme des loups, accourent partout où ils flairent une proie. Ce

sont eux qui servent de guides et d'exécuteurs aux rancunes privées ou publiques. Près d'Uzès, vingt-cinq hommes masqués, avec des fusils et des bâtons, entrent chez un notaire, lui tirent un coup de pistolet, l'assomment de coups, dévastent sa maison, brûlent ses registres, avec les titres et papiers qu'il garde en dépôt; sept sont arrêtés, mais le peuple est pour eux, se jette sur la maréchaussée et les délivre. — On les reconnaît à leurs actes, au besoin de détruire pour détruire, à leur accent étranger, à leurs figures sauvages, à leurs guenilles. Il en vient de Paris à Rouen, et, pendant quatre jours, la ville est à leur discrétion; les magasins sont forcés, les voitures de grains déchargées, le blé gaspillé, les couvents et séminaires rançonnés; ils envahissent la maison du procureur général qui a requis contre eux et ils veulent le mettre en pièces; ils brisent ses glaces, ses meubles, sortent chargés de butin, vont dans la ville et la banlieue piller les manufactures, casser ou brûler toutes les machines. — Ce sont là désormais les nouveaux chefs: car, en tout attroupement, c'est le plus audacieux, le moins embarrassé de scrupules, qui marche en tête et donne l'exemple du dégât. L'exemple est contagieux: on était parti pour avoir du pain, on finit par des meurtres et des incendies, et la sauvagerie qui se déchaîne ajoute ses violences illimitées à la révolte limitée du besoin. La douceur du roi, des chefs militaires est admirable: on admet que le peuple est un enfant, qu'il ne pèche jamais que par erreur, qu'il faut croire à son repentir, et, sitôt qu'il rentre dans l'ordre, le recevoir avec des effusions paternelles. — La vérité est que l'enfant est un colosse aveugle,

exaspéré par la souffrance: c'est pourquoi il brise tout ce qu'il touche, non seulement en province les rouages locaux qui, après un dérangement temporaire, peuvent être réparés, mais encore au centre le ressort principal qui imprime le mouvement au reste et dont la destruction va détraquer toute la machine.

Il ne faut pas se faire illusion, ce n'est pas la bourgeoisie seulement qui prend parti contre les autorités légales et contre le régime établi, c'est le peuple entier, gens de métier, de boutique et de service, manœuvres de toute espèce et de tout degré, au-dessous du peuple la populace, vagabonds, traîneurs de rue, indigents, toute la multitude qui, courbée sous le souci du pain quotidien, n'avait jamais levé les yeux pour regarder le grand ordre social dont elle est la plus basse assise et dont elle porte le poids. Déjà les agitateurs sont en permanence. Le Palais-Royal est un club en plein air, où, toute la journée et jusque bien avant dans la nuit, ils s'exaltent les uns les autres et poussent la foule aux coups de main. Dans cette enceinte protégée par les privilèges de la maison d'Orléans, la police n'ose entrer, la parole est libre, et le public qui en use semble choisi exprès pour en abuser — C'est le public qui convient à un pareil lieu. Centre du jeu, de l'oisiveté et des brochures, le Palais-Royal attire à lui toute cette population sans racines qui flotte dans une grande ville, et qui, n'ayant ni métier, ni ménage, ne vit que pour la curiosité ou pour le plaisir, habitués des cafés, aventuriers et déclassés, enfants perdus ou surnuméraires de la littérature, de l'art et du barreau, clercs de procureur, étudiants des écoles, badauds, flâneurs, étrangers et

habitants d'hôtels garnis; on dit que ceux-ci sont quarante mille à Paris. Il n'y a point de place ici pour les abeilles industrieuses et rangées; c'est le rendez-vous des frelons politiques et littéraires. Ils s'y abattent des quatre coins de Paris, et leur essaim tumultueux, bourdonnant, couvre le sol comme une ruche répandue. "Toute la journée, écrit Arthur Young, il y a eu dix mille personnes au Palais-Royal," et la presse est telle qu'une pomme jetée d'un balcon sur le pavé mouvant des têtes ne tomberait pas à terre. — On devine l'état de tous ces cerveaux; ce sont les plus vides de lest qu'il y ait en France, les plus gonflés d'idées spéculatives, les plus excitables et les plus excités. Dans ce pêle-mêle de politiques improvisés, nul ne connaît celui qui parle; nul ne se sent responsable de ce qu'il a dit. Chacun est là comme au théâtre, inconnu parmi des inconnus, avec le besoin d'être ému et transporté, en proie à la contagion des passions environnantes, entraîné dans le tourbillon des grands mots, des nouvelles controuvées, des bruits grossissants, des exagérations par lesquelles les énergumènes vont enchérissant les uns sur les autres.

Par liberté on entend l'abolition des privilèges, la souveraineté du nombre, l'application du *Contrat social*, "la République," bien mieux, le nivellement universel, l'anarchie permanente, et même la Jacquerie. Camille Desmoulins, l'un des orateurs ordinaires, l'annonce et la provoque en termes précis: "Puisque la bête est dans le piège, qu'on l'assomme. Jamais plus riche proie n'aura été offerte aux vainqueurs. *Quarante mille palais, hôtels, châteaux, les*

deux cinquièmes des biens de la France, seront le prix de la valeur. Ceux qui se prétendent conquérants seront conquis à leur tour. La nation sera *purgée.*" Voilà d'avance le programme de la Terreur.

Or tout cela est non seulement lu, mais déclamé, amplifié, converti en motions pratiques. Devant les cafés, "ceux qui ont la voix de Stentor se relayent tous les soirs." "Ils montent sur une chaise ou sur une table, et lisent l'écrit du jour le plus fort sur les affaires du temps. On ne se figure pas aisément l'avidité avec laquelle ils sont écoutées, et le tonnerre d'applaudissements qu'ils reçoivent pour toute expression hardie ou plus violente que d'ordinaire contre le gouvernement."

— Le 12 juillet, vers midi à la nouvelle du renvoi de Necker, un cri de fureur s'élève au Palais-Royal; Camille Desmoulins monte sur une table, annonce que la cour médite "une Saint-Barthélemy de patriotes." On l'embrasse, on prend la cocarde verte qu'il a proposée, on oblige les salles de danse et les théâtres à fermer en signe de deuil. — De toutes parts, le tocsin sonne, les boutiques d'armuriers sont pillés, l'hôtel de ville est envahi; quinze ou seize électeurs de bonne volonté qui s'y rencontrent décident que les districts seront convoqués et armés.

La guerre est déclarée aux uniformes suspects. "Dès que paraît un hussard, écrit Desmoulins, on crie: Voilà Polichinelle, et les tailleurs de pierre le lapident. Hier au soir, deux officiers de hussards, MM. de Sombreuil et de Polignac sont venus au Palais-Royal, on leur a jeté des chaises, et ils auraient

été assommés, s'ils n'avaient pris la fuite. Avant-hier on a saisi un espion de police, on l'a baigné dans le bassin, on l'a forcé comme on force un cerf, on l'a harassé, on lui jetait des pierres, on lui donnait des coups de canne, on lui a mis un œil hors de l'orbite, enfin, malgré ses prières et qu'il criait merci, on l'a jeté une seconde fois dans le bassin. Son supplice a duré depuis midi jusqu' à cinq heures et demie, et il y avait bien dix mille bourreaux." — Considérez l'effet d'un pareil foyer en un pareil moment. A côté des pouvoirs légaux s'est élevé un pouvoir nouveau, une législature de carrefour et de place publique, anonyme, irresponsable, sans frein, précipitée en avant par des théories de café, par des fougues de cervelle, par des excitations de tréteaux; et les bras nus qui viennent de tout briser au faubourg Saint-Antoine sont ses gardes du corps et ses ministres.

JOURNÉES DES 13 ET 14 JUILLET 1789.— PARIS AUX MAINS DU PEUPLE.

Le moment fatal est arrivé: ce n'est pas un gouvernement qui tombe pour faire place à un autre, c'est tout gouvernement qui cesse pour faire place au despotisme intermittent des pelotons que l'enthousiasme, la crédulité, la misère et la crainte lanceront à l'aveugle et en avant. Comme un éléphant domestique qui tout d'un coup redeviendrait sauvage, le peuple, d'un geste, jette à bas son cornac ordinaire, et les

nouveaux guides qu'il tolère juchés sur son cou ne sont là que pour la montre; dorénavant, il marche à sa guise, affranchi de leur raison, livré a ses sensations, à ses instincts et à ses appétits. — Visiblement, on n'a voulu que prevénir ses écarts: le roi a interdit toute violence, les commandants défendent aux troupes de tirer; mais l'animal surexcité, farouche, prend toutes les précautions pour des attentats; à l'avenir, il entend se conduire lui-même, et, pour commencer, il écrase ses gardiens. — Le nouveau souverain s'est montré; c'est le peuple en armes et dans la rue.

Aussitôt la lie de la société monte à la surface. Dans la nuit du 12 au 13 juillet "toutes les barrières depuis le faubourg Saint-Antoine jusqu'au faubourg Saint-Honoré, outre celles des faubourgs Saint-Marcel et Saint-Jacques, sont forcées et incendiées." Il n'y a plus d'octroi, la ville demeure sans revenu, juste au moment où elle est obligée à des dépenses plus fortes; mais peu importe à la populace, qui, avant tout, veut le vin à bon marché. "Des brigands, armés de piques et de bâtons, se portent partout en plusieurs divisions, pour livrer au pillage les maisons dont les maîtres sont regardés comme les ennemis du bien public." "Ils vont de porte en porte, criant: des armes et du pain! — Durant cette nuit effrayante, la bourgeoisie se tenait enfermée, chacun tremblant chez soi, pour soi et pour les siens." — Le lendemain 13, la capitale semble livrée à la dernière plèbe et aux bandits. Une bande enfonce à coups de hache la porte des Lazaristes, brise la bibliothèque, les armoires, les tableaux, les fenêtres, le cabinet de physique, se précipite dans les caves, défonce les tonneaux et se soûle; vingt-

quatre heures après, on y trouva une trentaine de morts et de mourants, noyés dans le vin, hommes et femmes. Devant la maison, la rue est pleine de débris et de brigands qui tiennent à la main, les uns "des comestibles, les autres un broc, forcent les passants à boire, et versent à tout venant. Le vin coule en talus dans le ruisseau, l'odorat en est frappé;" c'est une kermesse. Cependant on enlève le grain et les farines que les religieux étaient tenus par édit d'avoir toujours en magasin, et on en conduit cinquante-deux voitures à la Halle. Une autre troupe vient à la Force délivrer les prisonniers pour dettes; une troisième pénètre dans le Garde-Meuble, y enlève des armes et des armures de prix. Pendant la nuit du 13 au 14, on pille des boutiques de boulangers et de marchands de vin; "des hommes de la plus vile populace, armés de fusils, de broches et de piques, se font ouvrir les portes des maisons, donner à boire, à manger, de l'argent et des armes." Vagabonds, déguenillés, plusieurs "presque nus, la plupart armés comme des sauvages, d'une physionomie effrayante," ils sont "de ceux qu'on ne se souvient pas d'avoir rencontrés au grand jour;" beaucoup sont des étrangers, venus on ne sait d'où. On dit qu'il y en a 50 000, et ils se sont emparés des principaux postes.

Pendant ces deux jours et ces deux nuits, Paris courut risque d'être pillé, et ne fut sauvé des bandits que par la garde nationale. Déjà, en pleine rue, "des créatures arrachaient aux citoyennes leurs boucles d'oreilles et de souliers," et les voleurs commençaient à se donner carrière. — Heureusement la milice s'organise; les premiers habitants, des gentilshommes s'y

font inscrire; 48 000 hommes se forment en bataillons et en compagnies; les bourgeois achètent aux vagabonds leur fusil pour 3 livres, leur épée, sabre ou pistolet pour 12 sous. Enfin l'on pend sur place quelques malfaiteurs, on en désarme beaucoup d'autres, et l'insurrection redevient politique. — Mais, quel que soit son objet, elle reste toujours folle, parce qu'elle est populaire. Son panégyriste Dussaulx avoue qu'il "a cru assister à la décomposition totale de la société." Point de chef, nulle direction. Les électeurs qui se sont improvisés représentants de Paris semblent commander à la foule, et c'est la foule qui leur commande. Pour sauver l'Hôtel de ville, l'un d'eux, Legrand, n'a d'autre ressource que de faire apporter six barils de poudre, et de déclarer aux envahisseurs qu'il va faire tout sauter. Le commandant qu'ils ont choisi, M. de Salles, a, pendant un quart d'heure, vingt baïonnettes sur la poitrine, et plus d'une fois, tout le comité est près d'être massacré. Figurez-vous, dans l'enceinte où ils parlementent et supplient, "une affluence de quinze cents hommes pressés par cent mille autres qui s'efforcent d'entrer," les boiseries qui craquent, les banquettes qui se renversent les unes sur les autres, l'enceinte du bureau qui est repoussée jusque sur le siège du président, un tumulte à faire croire que c'est "le jour du jugement dernier," des cris de mort, des chansons, des hurlements, "des gens hors d'eux-mêmes, et, pour la plupart, ne sachant où ils sont ni ce qu'ils veulent." À la Bastille, de dix heures du matin à cinq heures du soir, ils fusillent des murs hauts de quarante pieds, épais de trente, et c'est par hasard qu'un de leurs coups atteint sur les tours un

invalide. On les ménage comme des enfants à qui l'on tâche de faire le moins de mal possible; à la première demande, le gouverneur fait retirer ses canons des embrasures; il fait jurer à la garnison de ne point tirer, si elle n'est attaquée; il invite à déjeuner la première députation; il permet à l'envoyé de l'Hôtel de ville de visiter toute la forteresse, il subit plusieurs décharges sans riposter, et laisse emporter le premier pont sans brûler une amorce. S'il tire enfin, c'est à la dernière extrémité, pour défendre le second pont, et après avoir prévenu les assaillants qu'on va faire feu. Bref, sa longanimité, sa patience, sont excessives, conformes à l'humanité du temps. — Pour eux, ils sont affolés par la sensation nouvelle de l'attaque et de la résistance, par l'odeur de la poudre, par l'entraînement du combat; ils ne savent que se ruer contre le massif de pierres, et leurs expédients sont au niveau de leur tactique. Un brasseur imagine d'incendier ce bloc de maçonnerie, en lançant dessus avec des pompes de l'huile injectée de phosphore. Une jeune charpentier, qui a des notions d'archéologie, propose de construire une catapulte. Quelques-uns croient avoir saisi la fille du gouverneur, et veulent la brûler, pour obliger le père à se rendre. D'autres mettent le feu à un avant-corps de bâtiment rempli de paille, et se bouchent ainsi le passage. "La Bastille n'a pas été prise de vive force, disait un des combattants; elle s'est rendue, avant même d'être attaquée," par capitulation, sur la promesse qu'il ne serait fait de mal à personne. La garnison, trop bien garantie, n'avait plus le cœur de tirer sans péril sur des corps vivants, et, d'autre part, elle était troublée par la vue de la

foule immense. Huit ou neuf cents hommes seulement attaquaient, la plupart ouvriers ou boutiquiers du faubourg, tailleurs, charrons, merciers, marchands de vin, mêlés à des gardes françaises. Mais la place de la Bastille et toutes les rues environnantes étaient combles de curieux qui venaient voir le spectacle; parmi eux, dit un témoin, nombre de femmes élégantes et de fort bon air, qui avaient laissé leurs voitures à quelque distance. Du haut de leurs parapets, il semblait aux cent vingt hommes de la garnison que Paris tout entier débordait contre eux. Aussi bien ce sont eux qui baissent le pont-levis, qui introduisent l'ennemi; tout le monde a perdu la tête, les assiégées comme les assiégeants, ceux-ci encore davantage, parce qu'ils sont enivrés par la victoire. A peine entrés, ils commencent par tout briser, et les derniers venus fusillent les premiers, au hasard: "chacun tire sans faire attention ni où ni sur qui les coups portent." La toute-puissance subite et la licence de tuer sont un vin trop fort pour la nature humaine; le vertige vient, l'homme *voit rouge*, et son délire s'achève par la férocité.

Car le propre d'une insurrection populaire, c'est que, personne n'y obéissant à personne, les passions méchantes y sont libres autant que les passions généreuses, et que les héros n'y peuvent contenir les assassins. Les braves qui sont en avant, les gardes françaises qui savent les lois de la guerre, tâchent de tenir leur parole; mais la foule qui pousse par derrière ne sait qui frapper, et frappe à l'aventure. Elle épargne les Suisses qui ont tiré sur elle et qui, dans leur sarrau bleu, lui semblent des prisonniers. En re-

vanche, elle s'acharne sur les invalides qui lui ont ouvert la porte; celui qui a empêché le gouverneur de faire sauter la forteresse a le poignet abattu d'un coup de sabre, est percé de deux coups d'épée, pendu, et sa main, qui a sauvé un quartier de Paris, est promenée dans les rues en triomphe. On entraîne les officiers, on en tue cinq, avec trois soldats, en route ou sur place. Pendant les longues heures de la fusillade, l'instinct meurtrier s'est éveillé, et la volonté de tuer, changée en idée fixe, s'est répandue au loin dans la foule qui n'a pas agi. Sa seule clameur suffit à la persuader; à présent, c'est assez pour elle qu'un cri de haro; dès que l'un frappe, tous veulent frapper. "Ceux qui n'avaient point d'armes, dit un officier, lançaient des pierres contre moi; les femmes grinçaient des dents, et me menaçaient de leurs poings. Déjà deux de mes soldats avaient été assassinés derrière moi. J'arrivai enfin, sous un cri général d'être pendu, jusqu'à quelques centaines de pas de l'Hôtel de ville, lorsqu'on apporta devant moi une tête perchée sur une pique, laquelle on me présenta pour la considérer, en me disant que c'était celle de M. de Launay," le gouverneur. — Celui-ci, en sortant, avait reçu un coup d'épée dans l'épaule droite; arrivé dans la rue Saint-Antoine, tout le monde lui arrachait les cheveux et lui donnait des coups. Autour de lui, les uns disaient: "il faut lui couper le cou," les autres: "il faut le pendre," les autres: "il faut l'attacher à la queue d'un cheval." Alors, désespéré et voulant abréger son supplice, il crie: "qu'on me donne la mort," et, en se débattant, lance un coup de pied dans le bas-ventre d'un des hommes qui le tenaient. A l'instant il est

percé de baïonnettes, on le traîne dans le ruisseau, on frappe sur son cadavre, en criant: "c'est un galeux et un monstre qui nous a trahis; *la nation* demande sa tête pour la montrer au public," et l'on invite l'homme qui a reçu le coup de pied à la couper lui-même. — Celui-ci, cuisinier sans place, demi-badaud qui est allé à la Bastille pour voir ce qui s'y passait, juge que, puisque tel est l'avis général, l'action est *patriotique*, et croit même "mériter une médaille en détruisant un monstre." Avec un sabre qu'on lui prête, il frappe sur le col nu; mais, le sabre mal affilé ne coupant point, il tire de sa poche un petit couteau à manche noir, et "comme en sa qualité de cuisinier il sait travailler les viandes," il achève heureusement l'opération. Puis, mettant la tête au bout d'une fourche à trois branches, et accompagné de plus de deux cents personnes armées, sans compter la populace, il se met en marche, et, rue Saint-Honoré, il fait attacher à la tête deux inscriptions pour bien indiquer à qui elle était. La gaieté vient: après avoir défilé dans le Palais-Royal, le cortège arrive sur le pont Neuf; devant la statue de Henri IV, on incline trois fois la tête, en lui distant: "Salue ton maître" — C'est la plaisanterie finale: il y en a dans tout triomphe, et, sous le boucher, on voit apparaître le gamin.

Cependant, au Palais-Royal, d'autres gamins, qui, avec une légèreté de bavards, manient les vies aussi librement que les paroles, ont dressé dans la nuit du 13 au 14 une liste de proscription dont ils colportent les exemplaires; ils prennent soin d'en adresser un à chacune des personnes désignées, le comte d'Artois, le maréchal de Broglie, le prince de Lambesc, le baron

de Bezenval, d'autres encore; une récompense est promise à qui portera leurs têtes au café du Caveau. Voilà des noms pour la foule lâchée; il suffira maintenant qu'une bande rencontre l'homme dénoncé; il ira jusqu'à la lanterne du coin, mais non au delà. Toute la journée du 14, le tribunal improvisé siège en permanence et achève ses arrêtés par ses actes. — M. de Flesselles, prévôt des marchands et président des électeurs à l'Hôtel de ville, s'étant montré tiède, le Palais-Royal le déclare traître, et l'envoie prendre; dans le trajet, un jeune homme l'abat d'un coup de pistolet, les autres s'acharnent sur son corps, et sa tête, portée sur une pique, va rejoindre celle de M. de Launay. — Des accusations aussi meurtrières et aussi proches de l'exécution flottent dans l'air et de toutes parts. "Sous le moindre prétexte, dit un électeur, on nous dénonçait ceux que l'on croyait contraires à la Révolution, ce qui signifiait déjà ennemis de l'État. Sans autre examen, on ne parlait de rien moins que de saisir leurs personnes, d'abîmer leurs maisons, de raser leurs hôtels." Les cerveaux sont si effarouchés et les esprits si défiants qu'à chaque pas dans la rue "il faut décliner son nom, déclarer sa profession, sa demeure et son vœu. On ne peut plus entrer dans Paris ou en sortir, sans être suspect de trahison." Toute vie est suspendue à un fil, et, les jours suivants, quand le roi a éloigné ses troupes, renvoyé ses ministres, rappelé Necker, tout accordé, le danger reste aussi grand. Livrée aux révolutionnaires et à elle-même, la multitude a toujours les mêmes soubresauts meurtriers, et les chefs municipaux qu'elle s'est donnés, Bailly, maire de Paris,

Lafayette, commandant de la garde nationale, sont forcés de ruser avec elle, de l'implorer, de se jeter entre elle et les malheureux sur lesquels elle s'abat.

Le 15 juillet, dans la nuit, une femme, déguisée en homme, est arrêtée dans la cour de l'Hôtel de ville, et si maltraitée qu'elle s'évanouit; Bailly, pour la sauver, est obligé de feindre contre elle une grande colère et de l'envoyer sur-le-champ en prison. Du 14 au 22 juillet, Lafayette, au péril de sa vie, sauve, de sa main, dix-sept personnes en divers quartiers. — Le 22 juillet, sur les dénonciations qui se propagent autour de Paris comme des traînées de poudre, deux administrateurs du premier rang, M. Foulon, conseiller d'État, et M. Berthier, son gendre, son tarrêtés, l'un près de Fontainebleau, et l'autre près de Compiègne. M. Foulon, maître sévère, mais intelligent et utile, a dépensé soixante mille francs, l'hiver précédent, dans sa terre, pour donner de l'ouvrage aux pauvres. M. Berthier, homme appliqué et capable, a cadastré l'Ile de France pour égaliser la taille, ce qui a réduit d'un huitième, puis d'un quart, les cotes surchargées. Mais tous deux sont proscrits publiquement, depuis huit jours, par le Palais-Royal, et, dans un peuple effaré par le désordre, exaspéré par la faim, affolé par le soupçon, un accusé est un coupable. — Pour Foulon, une légende s'est faite: "Il a dit que nous ne valions pas mieux que ses chevaux et que, si nous n'avions pas de pain, nous n'avions qu'à manger de l'herbe." — Le vieillard de soixante-quatorze ans est conduit à Paris, une botte de foin sur la tête, un collier de chardons au cou, et la bouche pleine de foin. En vain le bureau des électeurs commande, pour le sauver,

qu'il soit mis en prison; la foule crie: "jugé et pendu," et, d'autorité, elle nomme des juges. En vain Lafayette supplie et insiste par trois fois pour que le jugement soit régulier et que l'accusé aille à l'Abbaye; un nouveau flot de peuple arrive, et un homme bien vêtu s'écrie: "Qu'est-il besoin de jugement pour un homme jugé depuis trente ans?" — Foulon est enlevé, traîné sur la place, accroché à la lanterne; la corde casse deux fois, et deux fois il tombe sur le pavé; rependu avec une corde neuve, puis décroché, sa tête est coupée et mise au bout d'une pique. — Pendant ce temps, Berthier, expédié de Compiègne par la municipalité qui n'osait le garder dans sa prison toujours menacée, arrivait en cabriolet sous escorte. Autour de lui, on portait des écriteaux chargés d'épithètes infamantes; aux relais, on jetait du pain noir et dur dans sa voiture en lui disant: "Tiens, malheureux, voilà le pain que tu nous faisais manger!" Arrivé devant l'église de Saint-Merry, une tempête effroyable d'outrages éclate contre lui. Quoiqu'il n'ait jamais acheté ni vendu un seul grain de blé, on l'appelle accapareur; aux yeux de la multitude qui a besoin d'expliquer le mal par un méchant, il est l'auteur de la famine. Conduit à l'Abbaye, son escorte est dispersée; on le pousse vers la lanterne. Alors, se voyant perdu, il arrache un fusil aux meurtriers et se défend en brave. Mais un soldat lui fend le ventre d'un coup de sabre; un autre lui arrache le cœur. Par hasard, le cuisinier qui a coupé la tête de M. de Launay se trouvant là, on lui donne le cœur à porter, le soldat prend la tête, et tous deux vont à l'Hôtel de ville pour montrer ces trophées à M. de Lafayette. De retour au

Palais-Royal et attablés dans un cabaret, le peuple leur demande ces deux débris; ils les jettent par la fenêtre, et achèvent leur souper, tandis qu'au-dessous d'eux on promène le cœur dans un bouquet d'œillets blanc. — Voilà les spectacles que présente ce jardin où, l'année précédente, la bonne compagnie en grande parure venait causer au sortir de l'Opéra, et parfois, jusqu'à deux heures du matin, sous la molle clarté de la lune, écoutait tantôt le violon de Saint-Georges, tantôt la voix délicieuse de Garat.

Désormais il est clair qu'il n'y a de sécurité pour personne: ni la nouvelle milice, ni les nouvelles autorités ne suffisent à faire respecter la loi. — En vain, après les deux derniers meurtres, Bailly et Lafayette, indignés, menacent de se retirer; on les oblige à demeurer; leur protection, telle quelle, est la seule qui reste, et, si la garde nationale n'empêche pas tous les meurtres, du moins elle empêche quelques-uns. — Le 17 juillet, avant de partir pour Paris, le roi commune et fait ses dispositions en prévision d'un assassinat. — Du 16 au 18, vingt personnages du premier rang, entre autres la plupart de ceux dont le Palais-Royal a mis la tête à prix, quittent la France. — La veille des deux meurtres, sur une menace d'insurrection, les notaires de Paris ont dû avancer 45 000 francs promis aux ouvriers du faubourg Saint-Antoine, et le trésor public, presque vide, se saigne de 30 000 livres par jour pour diminuer le prix du pain. Personnes et biens, grands et petits, particuliers et fonctionnaires, le gouvernement lui-même, tout est sous la main de la multitude. On glorifie l'insurrection; pas un assassin n'est recherché; c'est contre la conspi-

ration des ministres que l'Assemblée institue une enquête. On decerne des récompenses aux vainqueurs de la Bastille; on déclare qu'ils ont sauvé la France. On célèbre le peuple, son grand sens, sa magnanimité, sa justice. On adore le nouveau souverain.

FORMATION DU NOUVEL ORGANE POLITIQUE. LES JACOBINS.

Dans cette société dissoute où les passions populaires sont la seule force effective, l'empire est au parti qui saura les flatter pour s'en servir. Par suite, à côté du gouvernement légal qui ne peut ni les réprimer ni les satisfaire, il se forme un gouvernement illégal qui les autorise, les excite et les conduit. A mesure que le premier se décompose et s'affaise, le second s'affermit et s'organise, jusqu'à ce qu'enfin, devenu légal à son tour, il prenne la place du premier.

Ce ne sont pas seulement les idées que le nouveau régime a dérangées, ce sont aussi les sentiments qu'il dérègle. Brusquement tout le personnel de l'ancien gouvernement a été écarté; brusquement l'élection universelle a installé un autre, et les places n'ont point été données à la capacité, à l'expérience, mais à la suffisance, à l'intrigue et à l'exagération. Non seulement les droits légaux ont été nivelés, mais les rangs naturels ont été transposés. Le décrotteur n'a que se pousser et á jouer des coudes pour

prendre son billet "dans cette immense loterie de fortunes populaires." Tous les charlatans politiques y sont accourus, au premier rang ceux qui, étant sincères, croient à la vertu de leur drogue, et ont besoin du pouvoir pour imposer leur recette au public. Puisqu'ils sont des sauveurs, toutes les places leur sont dues, et notamment les plus hautes. Par conscience et philanthropie, ils les assiègent: au besoin, ils les prendront d'assaut, ils les garderont de force, et, de gré ou de force, ils administreront leur panacée au genre humain.

Ce sont là nos Jacobins: ils naissent dans la décomposition sociale, ainsi que des champignons dans un terreau qui fermente.

Lorsqu'une doctrine séduit les hommes, c'est moins par le sophisme qu'elle leur présente que par les promesses qu'elle leur fait; elle a plus de prise sur leur sensibilité que sur leur intelligence; car, si le cœur est parfois la dupe de l'esprit, l'esprit bien plus souvent est la dupe du cœur. Un système ne nous agrée point parce que nous le jugeons vrai, mais nous le jugeons vrai parce qu'il nous agrée, et le fanatisme politique ou religieux, quel que soit le canal théologique ou philosophique dans lequel il coule, a toujours pour source principale un besoin avide, une passion secrète, une accumulation de désirs profonds et puissants auxquels la théorie ouvre un débouché. Dans le Jacobin, comme dans le puritain, il y a une source de cette espèce. — Ce qui la nourrit chez le puritain, ce sont les anxiétées de la conscience alarmée qui, se figurant la justice parfaite, devient rigoriste et multiplie les commandements qu'elle croit donnés par

Dieu; si on la contraint d'y manquer, elle se révolte, et, pour les imposer à autrui, elle est impérieuse jusqu'au despotisme. Mais sa première œuvre, toute intérieure, est la répression de soi par soi-même, et, avant d'être politique, elle est morale. — Au contraire, chez le Jacobin, la première injonction n'est pas morale, mais politique; ce ne sont pas ses devoirs, mais ses droits qu'il exagère, et sa doctrine, au lieu d'être un aiguillon pour la conscience, est une flatterie pour l'orgueil. Si énorme et si insatiable que soit l'amour-propre humain, cette fois il est assouvi; car jamais on ne lui a offert une si prodigieuse pâture. — Ne cherchez pas dans le programme de la secte les prérogatives limitées qu'un homme fier revendique au nom du juste respect qu'il se doit à lui-même, c'est-à-dire les droits civils complets avec le cortège des libertés politiques qui leur servent de sentinelles et de gardiennes, la sûreté des biens et de la vie, la fixité de la loi, l'indépendance des tribunaux, l'égalité des citoyens devant la justice et sous l'impôt, l'abolition des privilèges et de l'arbitraire, l'élection des députés et la disposition de la bourse publique, bref les précieuses garanties qui font de chaque citoyen un souverain inviolable dans son domaine restreint, qui défendent sa personne et sa propriété contre toute oppression ou exaction publique ou privée, qui le maintiennent tranquille et debout en face de ses concurrents et de ses adversaries, debout et respectueux en face de ses magistrats et de l'État lui-même. Des partisans de la constitution anglaise et de la monarchie parlementaire peuvent se contenter d'un si mince cadeau; mais la théorie jacobine en fait bon marché,

et au besoin marchera dessus comme sur une poussière vile. Ce n'est pas l'indépendance et la sécurité de la vie privée qu'elle promet, ce n'est pas le droit de voter tous les deux ans, une simple influence, un contrôle indirect, borné, intermittent de la chose publique; c'est la domination politique, à savoir *la propriété pleine et entière de la France et des Français.* — Nul doute sur ce point: selon les propres termes de Rousseau, le contrat social exige "l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à la communauté, chacun se donnant tout entier, tel qu'il se trouve actuellement, lui et toutes ses forces, dont les biens qu'il possède font partie," tellement que l'État, maître reconnu, non seulement de toutes les fortunes, mais aussi de tous les corps et de toutes les âmes, peut légitimement imposer de force à ses membres l'education, le culte, la foi, les opinions, les sympathies qui lui conviennent. — Or chaque homme, par cela seul qu'il est homme, est de droit membre de ce souverain despotique. Ainsi, quelles que soient ma condition, mon incompétence, mon ignorance et la nullité du rôle dans lequel j'ai toujours langui, j'ai plein pouvoir sur les biens, les vies, les consciences de vingt-six millions de Français, et, pour ma quote-part, je suis czar et pape. — Mais je le suis bien plus que pour ma quote-part, si j'adhère à la doctrine. Car cette royauté, qu'elle me décerne, elle ne la confère qu'à ceux qui, comme moi, signent le contrat social tout entier; tous les autres, par cela seul qu'ils en ont rejeté quelque clause, encourent la déchéance; on n'est pas admis aux bénéfices d'un pacte lorsqu'on en répudie les conditions. — Bien mieux, comme celui-ci,

institué par le droit naturel, est obligatoire, quiconque le rejette ou s'en retire est, par cela même, un scélérat, un malfaiteur public, un ennemi du peuple. Jadis, il y avait des crimes de lèse-majesté royale; maintenant il y a des crimes de lèse-majesté populaire, et on les commet lorsque, par action, parole ou pensée, on dénie ou l'on conteste au peuple une parcelle quelconque de l'autorité plus que royale qui lui appartient. Ainsi le dogme qui proclame la souveraineté du peuple, aboutit en fait à la dictature de quelques-uns et à la proscription des autres. On est hors de la loi quand on est hors de la secte. C'est nous, les cinq ou six mille Jacobins de Paris, qui sommes le monarque légitime, le pontife infaillible, et malheur aux récalcitrants ou aux tièdes, gouvernement, particuliers, clergé, noblesse, riches, négociants, indifférents, qui, par la persistance de leur opposition ou par l'incertitude de leur obéissance, oseront révoquer en doute notre indubitable droit!

Une à une, ces conséquences vont se produire à la lumière, et, visiblement, jamais, à moins d'un orgueil démesuré, un particulier ordinaire ne peut les adopter jusqu'au bout. Il lui faut une bien haute opinion de soi pour se croire souverain autrement que par son vote, pour manier les affaires publiques sans plus de scrupule que ses affaires privées, pour y intervenir directement et de force, pour s'ériger, lui et sa coterie, en guide, en censeur, en gouverneur de son gouvernement, pour se persuader qu'avec la médiocrité de son éducation et de son esprit, avec ses quatre bribes de latin et ses lectures de cabinet littéraire, avec ses informations de café et de gazette, avec son expérience

de conseil municipal et de club, il est capable de trancher net des questions immenses et compliquées que les hommes supérieurs et spéciaux abordent en hésitant. Au commencement, cette outrecuidance n'était en lui qu'un germe, et, en temps ordinaire, faute de nourriture, elle serait restée à l'état de moisissure rampante ou d'avorton desséché. Mais le cœur ne sait pas les étranges semences qu'il porte en lui-même: telle de ces graines, faible et inoffensive d'aspect, n'a qu'à rencontrer l'air et l'aliment pour devenir une excroissance vénéneuse et une végétation colossale. — Avocat, procureur, chirurgien, journaliste, curé, artiste ou lettré de troisième et quatrième ordre, le Jacobin ressemble à un pâtre qui, tout d'un coup, dans un recoin de sa chaumière, découvrirait des parchemins qui l'appellent à la couronne. Quel contraste entre la mesquinerie de son état et l'importance dont l'investit la théorie! Comme il embrasse avec amour un dogme qui le relève si haut à ses propres yeux! Il lit et relit assidûment la Déclaration des droits, la constitution, tous les papiers officiels qui lui confèrent ses glorieuses prérogatives; il s'en remplit l'imagination, et tout de suite il prend le ton qui convient à sa nouvelle dignité. — Rien de plus hautain, de plus arrogant que ce ton. Dès l'origine, il éclate dans les harangues des clubs et dans les pétitions à l'Assemblée constituante. Loustalot, Fréron, Danton, Marat, Robespierre, Saint-Just ne quittent jamais le style autoritaire: c'est celui de la secte, et il finit par devenir un jargon à l'usage de ses derniers valets. Politesse ou tolérance, tout ce qui ressemble à des égards ou à du respect pour autrui est exclu de leurs paroles

comme de leurs actes: l'orgueil usurpateur et tyrannique s'est fait une langue à son image, et l'on voit non seulement les premiers acteurs, mais encore les simples comparses trôner sur leur estrade de grands mots. Chacun d'eux, à ses propres yeux, est un Romain, un sauveur, un héros, un grand homme. A l'ouverture du club de Troyes, un maître d'école recommande aux femmes "d'apprendre à leurs enfants dès qu'ils commenceront à bégayer, qu'ils sont nés libres, égaux en droits aux premiers potentats de l'univers." — Des Girondins aux Montagnards, l'infatuations va croissant. "Je crois avoir épuisé, dit Marat, toutes les combinaisons de l'esprit humain sur la morale, la philosophie et la politique." D'un bout à l'autre de la Révolution, Robespierre sera toujours, aux yeux de Robespierre, l'unique, le seul pur, l'infaillible, l'impeccable; jamais homme n'a tenu si droit et si constamment sous son nez l'encensoir qu'il bourrait de ses propres louanges. — A ce degré, l'orgueil peut boire la théorie jusqu'au fond, si répugnante qu'en soit la lie, si mortels qu'en soient les effets sur ceux-là mêmes qui en bravent la nausée pour en avaler le poison. Car, puisqu'il est la vertu, on ne peut lui résister sans crime. Interprétée par lui, la théorie divise les Français en deux groupes: d'un côté, les aristocrates, les fanatiques, les égoïstes, les hommes corrompus, bref, les mauvais citoyens; de l'autre côté les patriotes, les philosophes, les hommes vertueux, c'est-à-dire les gens de la secte. Grâce à cette réduction, le vaste monde moral et social qu'elle manipule se trouve défini, exprimé, représenté par une antithèse toute faite. Rien de plus clair à présent

que l'objet du gouvernement: il s'agit de soumettre les méchants aux bons, ou, ce qui est plus court, de supprimer les méchants; à cet effet, employons largement la confiscation, l'emprisonnement, la déportation, la noyade et la guillotine. Contre des traîtres, tout est permis et méritoire; le Jacobin a canonisé ses meurtres, et maintenant c'est par philanthropie qu'il tue.

Ainsi s'achève ce caractère, pareil à celui d'un théologien qui deviendrait inquisiteur. Des contrastes extraordinaires s'assemblent pour le former: le Jacobin, c'est un fou qui a de la logique, et un monstre qui se croit de la conscience. Sour l'obsession de son dogme et de son orgueil, il a contracté deux difformités, l'une de l'esprit, l'autre du cœur: il a perdu le sens commun, et il a perverti en lui le sens moral. A force de contempler ses formules abstraites, il a fini par ne plus voir les hommes réels; à force de s'admirer lui-même, il a fini par ne plus apercevoir dans ses adversaires et même dans ses rivaux que des scélérats dignes du supplice. Sur cette pente, rien ne peut l'arrêter; car, en qualifiant les choses à l'inverse de ce qu'elles sont, il a faussé en lui-même les précieuses notions qui nous ramènent à la vérité et à la justice. Aucune lumière n'arrive plus aux yeux qui prennent leur aveuglement pour la clairvoyance; aucun remords n'atteint plus l'âme qui érige sa barbarie en patriotisme et se fait des devoirs de ses attentats. — Ainsi s'opère la conquête jacobine; déjà au mois d'avril 1792 elle s'étale sur plus de vingt départements. Partout la composition des partis est la même. D'un côté sont les déclassés de tout état, " les dissipateurs qui,

ayant consumé leur patrimoine, ne peuvent souffrir ceux qui en ont un, les hommes de néant à qui le désordre ouvre la porte de la richesse et des emplois publics, les envieux, les ingrats qu'un jour de révolution acquitte envers leurs bienfaiteurs, les têtes ardentes, les novateurs enthousiastes qui prêchent la raison le poignard à la main, les indigents, la plèbe brute et misérable, qui, avec une idée principale d'anarchie, est excitée à tout oser." De l'autre côté sont les gens paisibles, sédentaires, occupés de leurs affaires privées, bourgeois ou demi-bourgeois d'esprit et de cœur, "affaiblis par l'habitude de la sécurité ou des jouissances, étonnés d'un bouleversement imprévu et cherchant à se reconnaître, divisés par la diversité de leurs intérêts, n'opposant que le tact et la prudence à une audace continue et au mépris des moyens légitimes, ne sachant ni se décider ni rester inactifs, calculant péniblement leurs sacrifices à l'instant où l'ennemi va leur arracher la possibilité d'en faire désormais, en un mot, combattant avec la mollesse et l'égoïsme contre les passions dans leur état d'indépendance, contre la pauvreté féroce et l'immoralité hardie." — Partout l'issue du conflit est la même. Dans chaque ville ou canton, le peloton aggressif des fanatiques sans scrupule, des aventuriers résolus et des vagabonds avides, impose sa domination à la majorité moutonnière, qui, accoutumée à la régularité d'une civilisation ancienne, n'ose troubler l'ordre pour mettre fin au désordre, ni s'insurger contre l'insurrection. — Partout le principe des Jacobins est le même. "Votre système, leur dit un directoire dedépartement, est d'agir imperturbablement dans

toutes les occasions, même après une constitution acceptée, après que les limites des pouvoirs ont été posées, comme si l'empire était toujours en insurrection, comme si vous étiez revêtus d'une dictature nécessaire au salut de la cité, comme si vous étiez, au nom du salut public, revêtus de tous les pouvoirs." — Partout la tactique des Jacobins est la même. Dès l'abord ils se sont attribué le monopole du patriotisme, et, par la destruction brutale des autres sociétés, ils sont devenus le seul organe apparent de l'opinion publique. Aussitôt la voix de leur coterie a semblé la voix du peuple; leur ascendant s'est établi sur les autorités légales; ils ont marché en avant par des empiètements continus et irrésistibles, et l'impunité a consacré leur usurpation.—Deux obstacles sont encore sur leur chemin. D'une part, si conciliant ou si timide que soit le directoire du district ou du département, il contient ordinairement un assez grand nombre d'hommes instruits, aisés, intéressés au maintien de l'ordre, et il est moins enclin que la municipalité à tolérer les grosses violations de la loi. En conséquence, ils le dénoncent à l'Assemblée nationale comme un centre incivique et contre-révolutionnaire "d'aristocratie bourgeoise." D'autre part, la gendarmerie et la troupe, instituées contre l'émeute, sont toujours incommodes aux fabricants d'émeutes. En conséquence, ils expulsent, débauchent et surtout épurent la gendarmerie et la troupe.

Telle est la fondation de l'État jacobin, une confédération de douze cents oligarchies qui manœuvrent leur clientèle de prolétaires sur le mot d'ordre expédié de Paris: c'est un État complet, organisé, actif, avec

son gouvernement central, sa force armée, son journal officiel, sa correspondance régulière, sa politique déclarée, son autorité établie, ses représentants et agents locaux. — Vainement les derniers ministres, bons commis et honnêtes gens, essayent de remplir leur office: leurs injonctions, et remontrances ne sont que du papier noirci. Désespérés, il se démettent en déclarant que, "dans ce renversement de tout ordre, dans cet état d'impuissance de la force publique et d'avilissement des autorités constituées, il leur est impossible d'entretenir la vie et le mouvement du vaste corps dont tous les membres sont paralysés." — Quand un arbre est déchaussé, il est aisé de l'abattre: à présent que les Jacobins ont tranché toutes ses racines, il leur suffira d'une poussée au centre pour faire tomber le tronc.

PARIS EN 1792.

Paris a toujours sa population interlope et flottante, cent mille indigents, parmi eux un tiers de nomades arrivés des départments, "mendiants de race," ceux que déjà, le 13 juillet 1789, Rétif de la Bretonne voyait passer devant sa porte, rue de Bièvre, pour aller rejoindre leurs pareils du faubourg Saint-Antoine, avec eux "les horribles tireurs de bois flotté," débardeurs et conducteurs de trains, nourris dans les forêts de la Nièvre et de l'Yonne, vrais sauvages habitués à manier le croc et la hache, à qui l'occasion

suggère des propos de cannibales et qu'on retrouvera aux premiers rangs dans les journées de septembre; à côté d'eux, leurs femmes, "les femmes de bateaux, qui, aigries par la peine, ne voient, comme l'animal, que le lieu et l'instant présent," et, trois mois auparavant ont pillé les boutiques des épiciers. Cela fait "une tourbe redoutable qui semble dire, lorsqu'elle s'ébranle: c'est aujourd'hui le dernier jour des riches et des aisés; demain sera notre tour, demain nous coucherons sur l'édredon." — Plus inquiétante est encore l'attitude des vrais ouvriers, surtout dans les faubourgs. Les industries de luxe chôment depuis trois ans, et l'artisan sans ouvrage a mangé ses petites épargnes. Depuis la ruine de Saint-Domingue et le pillage des épiceries, les denrées coloniales sont hors de prix: le menuisier, le maçon, le serrurier, le fort de la Halle, n'ont plus leur café au lait le matin, et, chaque matin, ils grondent en songeant que la récompense de leur patriotisme est un surcroît de privations.

Mais surtout ils sont devenus Jacobins et, dans leur cervelle oisive, après trente-deux mois de prédications, le dogme de la souveraineté du peuple a poussé de profondes racines. "L'opinion des groupes, écrit un commissaire de police, est que la constitution est inutile, et que le peuple seul fait la loi. Les citoyens de Paris se croient sur la place publique le peuple, *populus*, ce que nous appelons universalité des citoyens." — Ne leur dites pas qu'à côté de Paris il y a la France: Danton leur a montré que la capitale "se compose de citoyens qui appartiennent en quelque sorte aux 83 départements, qu'elle est plus à portée

qu'aucune autre d'apprécier la conduite des ministres, qu'elle est la première sentinelle de la nation;" et les voilà sûrs de leur droit. — Ne leur dites pas qu'il y a des autorités compétentes et mieux informées qu'eux: Robespierre leur assure "qu'en matière de génie et de civisme le peuple est infaillible, tandis que tout autre que lui est sujet à de grandes erreurs;" et les voilà sûrs de leur capacité. — A leurs propres yeux, ils sont les représentants légitimes et compétents de la France, et, depuis trois ans, le thème unique que leur répètent à l'envi leurs courtisans de la presse, du club et de la tribune est le mot du duc de Villeroi à Louis XV enfant: "Voyez, mon maître, voyez ce grand royaume. Eh bien, tout cela est à vous, tout cela vous appartient; vous êtes le maître." — Sans doute, pour avaler et digérer une contre-vérité si grossière, il faut des demi-fous ou des demi-brutes: mais ce sont justement ceux-là que leur capacité d'illusion détache du troupeau raisonnable ou inerte, et assemble en une bande dont l'ascendant est irrésistible. Seuls convaincus que l'attroupement dans la rue est souverain au même titre que la nation dans ses comices, ils sont les seuls qui s'attroupent dans la rue, et ils se trouvent rois, parce que, à force de déraison et d'outrecuidance, ils ont pu croire à leur royauté.

Telle troupe, tels chefs; à un taureau il faut des bouviers pour conducteurs, supérieurs à lui d'un degré, mais d'un degré seulement, ayant le costume, la voix et les façons de l'emploi, exempts de répugnances et de scrupules, naturellement durs ou volontairement endurcis, fertiles en ruses de maquignon et en expédients d'abattoir, eux-mêmes du peuple ou

feignant d'en être: Santerre, un brasseur du faubourg Saint-Antoine, commandant du bataillon des Enfants-Trouvés, grand et gros homme de parade, à voix de Stentor, qui, dans la rue, donne des poignées de main à tout venant, et, chez lui, avec l'argent du duc d'Orleans, paye à boire à tout le monde; Legendre, un boucher colérique, qui jusque dans la Convention gardera ses gestes d'assommeur; deux ou trois étrangers et aventuriers, bons pour les besognes meurtrières et qui se servent du sabre ou de la baïonnette, sans crier gare. — Le premier est un Italien, maître d'anglais, Rotondo, émeutier de profession, qui, convaincu de meurtre et de vol, finira en Piémont par la potence. — Le second est un Polonais, Lazowski, ancien élégant, joli fat, qui, avec une facilité slave, est devenu le plus débraillé des sans-culottes: jadis pourvu d'une sinécure, puis jeté brusquement sur le pavé, il a crié dans les clubs contre ses protecteurs qu'il voyait à bas; on l'a élu capitaine des canonniers du bataillon Saint-Marcel, et il sera l'un des égorgeurs de septembre; mais son tempérament de salon n'est pas assez fort pour son rôle de carrefour, et il mourra au bout d'un an, brûlé de fièvre et d'eau-de-vie. — Le troisième est un autre tueur en chef de septembre, Fournier, dit l'Américain, ancien planteur, qui, de Saint-Domingue, a rapporté le mépris de la vie humaine: "avec sa face livide et sinistre, ses moustaches, sa triple ceinture de pistolets, son langage grossier, ses jurons, il a tout l'air d'un pirate." A côté d'eux on rencontre un petit avocat bossu, Cuirette-Verrières, parleur intarissable, qui, le 6 octobre 1789, paradait sur un grand cheval blanc, et, depuis,

a plaidé pour Marat. — Le conciliabule comprend des affidés plus subalternes encore: "Brière, marchand de vin, Nicolas, sapeur au bataillon des Enfants-Trouvés, Gonor, se disant vainqueur de la Bastille," Rossignol, ancien soldat, puis compagnon orfèvre, qui, après avoir présidé aux massacres de la Force, général improvisé, promènera dans la Vendée son incapacité, sa crapule et son brigandage; Huguenin, ex-avocat ruiné, ensuite carabinier, puis déserteur, puis commis aux barrières, maintenant porte-parole du faubourg Saint-Antoine, et finalement président de la Commune de septembre; le grand aboyeur du Palais-Royal, Saint-Huruge, surnommé le *Père-Adam*, un marquis tombé dans le ruisseau, qui boit avec les crocheteurs, s'habille en portefaix, et, maniant un énorme gourdin, traîne la racaille à ses talons. — Voilà tous les meneurs; les Jacobins de la municipalité et de l'Assemblée ne prêtent à l'entreprise que leurs encouragements et leur connivence; il vaut mieux que l'émeute semble spontanée; par prudence ou pudeur, les Girondins, Pétion, Manuel, Danton lui-même, restent dans l'ombre; ils n'ont pas besoin d'en sortir. — Si voisins du peuple et si mêlés à la foule, les autres sont plus capables de forger pour leur troupe le roman qui lui convient: c'est un roman adapté aux limites, à la forme et à l'ébranlement de son intelligence, un roman noir et simple comme il en faut pour les enfants, ou plutôt un mélodrame de théâtre forain, avec les bons d'un coté, les méchants de l'autre, au centre un ogre, un tyran, quelque traître infame qui ne peut manquer à la fin d'être démasqué et puni suivant ses mérites, le tout en tirades ron-

flantes, et, pour finale, un refrain chanté en chœur. Dans un cerveau brut d'ouvrier surexcité, la politique ne peut entrer qu'à l'état d'images rudement découpées et coloriées, comme en fournissent la *Marseillaise*, la *Carmagnole* et le *Ça ira*. On fabrique à son usage la légende requise; sous ce verre grossissant et déformé, la plus débonnaire figure lui apparaît avec un aspect diabolique. On lui représente Louis XVI "comme un monstre qui emploie son pouvoir et ses trésors à s'opposer à la régénération des Français. Nouveau Charles IX, il veut porter à la France la désolation et la mort. Va, cruel, tes forfaits auront un terme! Damiens fut moins coupable que toi. Il fut puni des plus horribles tortures pour avoir voulu délivrer la France d'un monstre. Et toi, dont l'attentat est vingt-cinq millions de fois plus grand, on te laisse l'impunité!... Foulons aux pieds ce simulacre de royauté! Tremblez, tyrans, il est encore parmi nous des Scévola!" — Tout cela est débité, déclamé ou plutôt crié, publiquement, en plein jour, devant les fenêtres du roi, par des harangueurs montés sur des chaises, et du comité installé chez Santerre partent, chaque jour, des provocations semblables, tantôt des placards qu'on affiche dans les faubourgs, tantot des pétitions qu'on colporte dans les sections et dans les clubs, tantôt des motions que l'on agite dans les groupes des Tuileries, du Palais-Royal, de la place de Grève et surtout de la place de la Bastille. Dès le 2 juin, les meneurs ont établi dans l'église des Enfants-Trouvés un nouveau club, pour avoir leur officine spéciale et travailler sur place. Comme les démagogues de Platon, ils savent leur

métier, ils ont découvert à quels cris tressaille l'animal populaire, par quels ombrages on l'effarouche, par quel appât on l'attire, dans quel chemin il faut l'engager: une fois attiré et engagé, il marchera en aveugle, emporté par son élan involontaire, et il écrasera de sa masse tout ce qu'il rencontrera sous ses pieds.

GOUVERNEMENT DES BANDES.

Ce qu'il y a de pire dans l'anarchie, ce n'est pas tant l'absence du gouvernement détruit que la naissance des gouvernements nouveaux et d'espèce inférieure. En tout État qui s'est dissous, il se forme des bandes conquérantes et souveraines. Aventuriers, malfaiteurs, gens tarés ou déclassés, hommes perdus de dettes et d'honneur, vagabonds, déserteurs et soudards, tous les ennemis-nés du travail, de la subordination et de la loi se liguent pour franchir ensemble les barrières vermoulues qui retiennent encore la foule moutonnière, et, comme ils n'ont pas de scrupules, ils tuent à tout propos. Sur ce fondement e'établit leur autorité: à leur tour, ils règnent, chacun dans son canton, et leur gouvernement, aussi brut que leur nature, se compose de vols et de meurtres; on ne peut attendre autre chose de barbares et de brigands.

Mais jamais ils ne sont si dangereux que dans un grand État récemment dissous, où une révolution brusque leur a mis en main le pouvoir central: car

alors ils se croient les héritiers légitimes du gouvernement déchu, et, à ce titre, ils entreprennent de conduire la chose publique. Or, en temps d'anarchie, la volonté ne vient pas d'en haut, mais d'en bas, et les chefs, pour rester chefs, sont tenus de suivre l'aveugle impulsion de leur troupe. C'est pourquoi le personnage important et dominant, celui dont la pensée prévaut, le vrai successeur de Richelieu et de Louis XIV, est ici le Jacobin subalterne, le pilier de club, le faiseur de motions, l'émeutier de la rue, ou, plus bas encore, le premier venu de leurs hommes. — Pour toute information il a des rumeurs de carrefour qui lui montrent un traître dans chaque maison, et pour tout acquis, des phrases de club qui l'appellent à mener la grande machine. Une machine si vaste et si compliquée, un tel ensemble de services enchevêtrés les uns dans les autres et ramifiés en offices innombrables, tant d'appareils si spéciaux, si délicats et qu'il faut incessamment adapter aux circonstances changeantes, diplomatie, finances, justice, armée, administration, tout cela déborde au delà de sa compréhension si courte: on ne fait pas tenir un muid dans une bouteille. Dans sa cervelle étroite, faussée et bouleversée par l'entassement des notions disproportionnées qu'on y verse, il ne se dépose qu'une idée simple, appropriée à la grossièreté de ses aptitudes et de ses instincts, je veux dire l'envie de tuer ses ennemis, qui sont aussi les ennemis de l'État, quels qu'ils soient, déclarés, dissimulés, présents, futurs, probables ou même possibles. Il porte sa brutalité et son effarement dans la politique, et voilà pourquoi son usurpation est si malfaisante. Simple brigand, il n'eût tué que pour

voler, ce qui eût limité ses meurtres. Représentant de l'État, il entreprend le massacre en grand, et il a des moyens de l'accomplir. Car il n'a pas encore eu le temps de détraquer le vieil outillage administratif; du moins les rouages subalternes, gendarmes, geôliers, employés, scribes et comptables, sont toujours à leur place et sous la main. De la part des gens qu'on arrêtera, point de résistance; accoutumés à la protection des lois et à la douceur des mœurs, ils n'ont jamais compté sur leurs bras pour se défendre, et n'imaginent pas qu'on veuille tuer si sommairement. Quant à la foule, dépouillée de toute initiative par la centralisation ancienne, elle est inerte, passive, et laissera faire. — C'est pourquoi, pendant plusieurs longues journées successives, sans hâte ni encombre, avec des écritures correctes et des comptes en règle, on pourra procéder au massacre comme à une opération de voirie, aussi impunément et aussi méthodiquement qu'à l'enlèvement des boues ou à l'abatage des chiens errants. —

Le 11 août, dans une proclamation, la nouvelle Commune annonçait que tous les coupables allaient périr sur l'échafaud, et c'est elle qui, par ses députations menaçantes, a imposé à l'Assemblée nationale l'institution immédiate d'un tribunal de sang. Portée au pouvoir par la force brutale, elle périt si elle ne s'y maintient, et elle ne peut s'y maintenir que par la terreur. Depuis le 23 août, leur résolution est prise, le plan du massacre, s'est dessiné dans leur esprit, et peu à peu, spontanément, chacun, selon ses aptitudes, y prend son rôle qu'il choisit ou qu'il subit.

Avant tous, Marat a proposé et prêché l'opération,

et, de sa part, rien de plus naturel. Elle est l'abrégé de sa politique: un dictateur ou tribun, avec pleins pouvoirs pour tuer et n'ayant de pouvoirs que pour cela, un bon coupe-tête en chef, responsable, "enchaîné et le boulet aux pieds," tel est, depuis le 14 juillet 1789, son programme de gouvernement, et il n'en rougit pas: "tant pis pour ceux qui ne sont pas à la hauteur de l'entendre. Le parti le plus sûr et le plus sage est de se porter en armes à l'Abbaye, d'en arracher les traîtres, particulièrement les officiers suisses et leurs complices, et de les passer au fil de l'épée. Quelle folie que de vouloir leur faire leur procès! Il est tout fait. Vous avez massacré les soldats; pourquoi épargneriez-vous les officiers, infiniment plus coupables?" Là-dessus la Commune l'adopte comme son journaliste officiel, lui donne une tribune dans la salle de ses séances, lui confie le compte rendu de ses actes, et tout à l'heure va le faire entrer dans son comité de surveillance ou d'exécution.

Mais un pareil énergumène n'est bon que pour être un instigateur et un trompette; tout au plus au dernier moment, il pourra figurer parmi les ordonnateurs subalternes. — L'entrepreneur en chef est d'une autre espèce et d'une autre taille, Danton, un vrai conducteur d'hommes: par son passé et sa place, par son cynisme populacier, ses façons et son langage, par ses facultés d'initiative et de commandement, par la force intempérante de sa structure corporelle et mentale, par l'ascendant physique de sa volonté débordante et absorbante, il est approprié d'avance à son terrible office. Non qu'il soit vindicatif ou sanguinaire par

nature; tout au rebours: avec un tempérament de boucher, il a un cœur d'homme, et tout à l'heure, au risque de se compromettre, contre la volonté de Marat et de Robespierre, il sauvera ses adversaires politiques, Duport, Brissot, les Girondins, l'ancien côté droit. Non qu'il soit aveuglé par la peur, la haine ou la théorie: avec les emportements d'une clubiste, il a la lucidité d'un politique, il n'est pas dupe des phrases ronflantes qu'il débite, il sait ce que valent les coquins qu'il emploie; il n'a d'illusion ni sur les hommes, ni sur les choses, ni sur autrui, ni sur lui-même; s'il tue, c'est avec une pleine conscience de son œuvre, de son parti, de la situation, de la révolution, et les mots crus que, de sa voix de taureau, il lance au passage ne sont que la forme vive de la vérité exacte: "Nous sommes de la canaille, nous sortons du ruisseau;" avec les principes d'humanité ordinaire, "nous y serions bientôt replongés; nous ne pouvons gouverner qu'en faisant peur. Il faut mettre une rivière de sang entre les Parisiens et les émigrés. Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, que faut-il ? De l'audace et encore de l'audace, et toujours de l'audace. J'ai fait venir ma mère, qui a 70 ans; j'ai fait venir mes deux enfants, ils sont arrivés hier au soir. Avant que les Prussiens entrent dans Paris, je veux que ma famille périsse avec moi; je veux que vingt mille flambeaux en un instant fassent de Paris un tas de cendres. C'est dans Paris qu'il faut se maintenir par tous les moyens. Les républicains sont une minorité infime, et, pour combattre, nous ne pouvons compter que sur

eux; le reste de la France est attaché à la royauté. Il faut faire peur aux royalistes!" Non seulement la machine à faucher a été construite sous ses yeux et avec son assentiment, mais encore, au moment où elle entre en branle, il en garde en main la poignée pour en bien diriger la faux.

Le 30 août, la Commune a décidé que les sections jugeraient les détenus, et, le 2 septembre, cinq sections affidées lui répondent en arrêtant que les détenus seront égorgés. Le même jour et les jours suivants, à la Force, trois membres de la Commune président tour à tour le tribunal des assassins. Le même jour, un commissaire du comité de surveillance vient à la section des Sans-Culottes requérir douze hommes pour aider au massacre des prêtres de Saint-Firmin. Le même jour, un commissaire de la Commune visite les diverses prisons pendant qu'on y égorge, et trouve que "tout s'y passe également bien." Le même jour, à 5 heures du soir, le substitut de la Commune, Billaud-Varennes, "avec le petit habit puce et la perruque noire qu'on lui connait," marchant sur les cadavres, dit aux massacreurs de l'Abbaye: "Peuple, tu immoles tes ennemis, tu fais ton devoir;" dans la nuit, il revient, les comble d'éloges, et leur confirme la promesse du salaire "convenu;" le lendemain à midi, il revient encore, les félicite de plus belle, leur alloue à chacun un louis et les exhorte à continuer. Par surcroît de précautions, on a ôté aux prisonniers leurs couteaux de table et même les fourchettes. Un à un, sur l'appel de leurs noms, ils défileront comme des bœufs dans un abattoir, et une vingtaine de

bouchers par prison, en tout deux ou trois cents, suffiront à la besogne.

Au commencement, nul ne songe à remplir ses poches. A l'Abbaye, ils apportent fidèlement sur la table du comité civil les portefeuilles et les bijoux des morts. S'ils s'approprient quelque chose, ce sont des souliers pour leurs pieds nus, et encore après en avoir demandé la permission. Quant au salaire, toute peine en mérite un, et d'ailleurs, entre eux et leurs embaucheurs, c'est chose convenue. N'ayant pour vivre que leurs bras, ils ne peuvent pas donner leur temps gratis, et, comme la besogne est rude, la journée doit leur être comptée double. Il leur faut 6 francs par jour, outre la nourriture et du vin à discrétion; un seul traiteur en fournira 346 pintes aux hommes de l'Abbaye: dans un travail qui ne s'interrompt ni de jour ni de nuit et qui ressemble à celui des égoutiers ou des équarrisseurs, il n'y a que cela pour mettre du cœur au ventre. Ainsi, pour eux, les deux brûlantes liqueurs se mêlent en un seul breuvage. A l'ivresse morale ajoutez l'ivresse physique, le vin à profusion, les rasaoes à chaque pause, l'orgie sur les cadavres; et tout de suite, de la créature dénaturée, vous verrez sortir le démon de Dante, à la fois bestial et raffiné, non seulement destructeur, mais encore bourreau, inventeur et calculateur de souffrances, tout glorieux et joyeux du mal qu'il fait.

Ils sont gais; autour de chaque nouveau cadavre, ils dansent, ils chantent la carmagnole; ils font lever les curieux du quartier pour les "amuser," pour leur donner part "à la bonne fête." Des bancs sont disposés pour "les messieurs," et d'autres pour "les

dames:" celles-ci, plus curieuses, veulent en outre contempler à leur aise "les aristocrates" déjà tués: en conséquence on requiert des lampions et on en pose un sur chaque cadavre. — Cependant la boucherie continue et se perfectionne. A l'Abbaye, "un tueur se plaint de ce que les aristocrates meurent trop vite et de ce que les premiers ont seuls le plaisir de les frapper;" désormais on ne les frappera plus qu'avec le dos des sabres, et on les fera courir entre deux haies d'égorgeurs, comme jadis le soldat qui passait par les baguettes. S'il s'agit d'un homme connu, on s'entend encore plus soigneusement pour prolonger son supplice. Un ancien soldat, nommé Damiens, enfonce son sabre dans le flanc de l'adjudant général de Laleu, plonge sa main dans l'ouverture, arrache le cœur, "et le porte à sa bouche comme pour le dévorer." Le sang, dit un témoin oculaire, dégouttait de sa bouche et lui faisait une sorte de moustache." A la Force on dépèce Mme de Lamballe, amie de la reine; ce qu'a fait le perruquier Charlot qui portait sa tête, je ne puis l'écrire; je dirai seulement qu'un autre, rue Saint-Antoine, portait son cœur et "le mordait."

Ils tuent et ils boivent; puis ils tuent encore et ils boivent encore. La lassitude vient et l'hébétement commence. Un d'eux, garçon charron, en a expédié dix-sept pour sa part; un autre "a tant travaillé la marchandise que la lame de son sabre y est restée;" "depuis deux heures, dit un autre, que j'abats des membres de droite et de gauche, je suis plus fatigué qu'un maçon qui bat du plâtre depuis deux jours." Leur première colère s'est usée, maintenant ils

frappent en automates. Quelques-uns dorment étendus sur des bancs. D'autres, en tas, cuvent leur vin à l'écart. La vapeur du carnage est si forte, que le président du comité civil s'évanouit sur sa chaise, et les exhalaisons du cabaret montent avec celles du charnier. Une torpeur pesante et morne envahit par degrés les cerveaux offusqués, et les dernières lueurs de raison s'y éteignent une à une, comme les lampions fumeux brûlent alentour sur les poitrines déjà froides des morts. A travers la physionomie qui s'abêtit, on voit, au-dessous du bourreau et du cannibale, apparaître l'idiot. C'est l'idiot révolutionnaire, en qui toutes les idées ont sombré, sauf deux, rudimentaires, machinales et fixes, l'une qui est l'idée du meurtre, l'autre qui est l'idée du salut public. Solitaires dans sa tête vide, elles se rejoignent par une attraction irrésistible, et l'on devine l'effet qui va jaillir de leur rencontre.

Puisqu'il s'agit de nettoyer les prisons, autant vaut les nettoyer toutes et tout de suite. Après les Suisses, après les prêtres, après les aristocrates et les "messieurs de la peau fine," il reste les condamnés et les reclus de la justice ordinaire, les voleurs, assassins et galériens de la Conciergerie, du Châtelet et de la tour Saint-Bernard, les vagabonds, les vieux mendiants et les jeunes détenus de Bicêtre et de la Salpêtrière. Tout cela n'est bon à rien, coûte à nourrir, et probablement a de mauvais projets. Par exemple, à la Salpêtrière, la femme de l'empoisonneur Desrues est certainement, comme lui, "intrigante, méchante et capable de tout;" elle doit être furieuse d'être en prison; si elle pouvait, elle mettrait le feu à Paris;

elle doit l'avoir dit; elle l'a dit: encore un coup de balai. Et le balai, pour cette besogne plus sale, entre en mouvement sous de plus sales mains; il y a des habitués de geôle parmi ceux qui empoignent le manche. Déjà à l'Abbaye, surtout vers la fin, les tueurs volaient; ici, au Châtelet et à la Conciergerie, ils emportent "tout ce qui leur paraît propre à emporter," jusqu'aux habits des morts, jusqu'aux draps et couvertures de la prison; jusqu'aux petites épargnes des geôliers; et, de plus, ils racolent des confrères. "Sur 36 prisonniers mis en liberté, il y avait beaucoup d'assassins et de voleurs; la bande des tueurs se les associa. Il y avait aussi 75 femmes, en partie détenues pour vol; elles promirent de bien servir leurs libérateurs;" effectivement, plus tard, aux Jacobins et aux Cordeliers, elles seront les tricoteuses des tribunes. — Jusqu'ici du moins le meurtre a eu pour assaisonnement le vol et la débauche; mais à Bicêtre il est tout cru; il n'y a que l'instinct carnassier qui se gorge. Entre autres détenus, 43 enfants du bas peuple, âgés de douze à dix-sept ans, étaient là, placés en correction par leurs parents ou par leurs patrons; il n'y avait que les regarder pour reconnaître en eux les vrais voyous parisiens, les apprentis de la misère et du vice, les futures recrues de la bande régnante, et la bande tombe sur eux à coups de massue. Rien de plus difficile à tuer: à cet âge, la vie est tenace, il faut redoubler pour en venir à bout. "Là-bas, dans un coin, disait un geôlier, on avait fait de leurs corps une montagne. Le lendemain, quand il a fallu les enterrer, c'était un spectacle à fendre l'âme. Il y en avait un qui avait l'air de dormir,

comme un ange du bon Dieu; mais les autres étaient horriblement mutilés." — Cette fois, on est descendu au-dessous de l'homme, dans les basses couches du règne animal, au-dessous du loup: les loups n'étranglent pas les louvetaux.

Six jours et cinq nuits de tuerie non interrompue, 171 meurtres à l'Abbaye, 169 à la Force, 223 au Châtelet, 328 à la Conciergerie, 73 à la tour Saint-Bernard, 120 aux Carmes, 79 à Saint-Firmin, 170 à Bicêtre, 35 à la Salpêtrière, parmi les morts 250 prêtres, 3 évêques ou archevêques, des officiers généraux, des magistrats, un ancien ministre, une princesse du sang, les plus beaux noms de la France, et d'autre part un nègre, des femmes du peuple, des gamins, des forçats, de vieux pauvres: à présent, quel est l'homme, grand ou petit, qui ne se sente pas sous le couteau? Est-il un homme qui ne se voie en imagination, lui aussi, au comité de section devant la table verte, puis dans la prison sous les sabres, puis sur la charrette dans le monceau sanglant?

Sous une pareille vision, les courages s'affaissent; tours les journaux approuvent, pallient ou se taisent; personne n'ose résister à rien. Les biens comme les vies appartiennent à qui veut les prendre. Aux barrières, aux Halles, sur le boulevard du Temple, des filous parés du ruban tricolore, arrêtent les passants, saisissent les marchandes, et, sous prétexte que les bijoux doivent être déposés sur l'autel de la Patrie, prennent les bourses, les montres, les bagues et le reste, si rudement, que des femmes ont les oreilles arrachées faute d'avoir décroché leurs boucles assez vite. D'autres, installés dans les caves des Tuileries,

y vendent à leur profit le vin et l'huile de la nation. Quelques-uns, élargis huit jours auparavant par le peuple, flairent un plus grand coup, s'introduisent dans le Garde-Meuble et y volent pour 30 millions de diamants. — Comme un homme frappé d'un coup de masse à la tête, Paris, assommé, se laisse faire, et les auteurs du massacre ont atteint leur objet: la faction s'est ancrée au pouvoir, on ne l'en arrachera plus. Elle a prouvé par un exemple éclatant qu'elle est capable de tout, et elle s'en vante; tout ce qui n'est pas elle ne vit que sous son bon plaisir, au jour le jour et par grâce. En onze jours, quatre à cinq cents nouveaux prisonniers, arrêtés par l'ordre de la municipalité, des sections, d'un Jacobin quelconque, sont entassés dans les cellules encore tachées du sang répandu, et le bruit court que, le 20 septembre, les prisons seront vidées par un second massacre. Par la terreur improvisée, les Jacobins ont maintenu leur autorité illégale; par la terreur prolongée, ils vont établir leur autorité légale.

MARAT, DANTON, ROBESPIERRE.

Parmi les Jacobins, trois hommes, Marat, Danton, Robespierre, ont mérité la prééminence et possédé l'autorité: c'est que, par la difformité ou la déformation de leur esprit et de leur cœur, ils ont rempli les conditions requises. Des trois, Marat est le plus monstrueux; il confine à l'aliéné, et il en offre les

principaux traits, l'exaltation furieuse, la surexcitation continue, l'activité fébrile, le flux intarissable d'écriture, l'automatisme de la pensée et le tétanos de la volonté, sous la contrainte et la direction de l'idée fixe; outre cela, les symptômes physiques ordinaires, l'insomnie, le teint plombé, le sang brûlé, la saleté des habits et de la personne, à la fin, et pendant les cinq derniers mois, des dartres et des démangeaisons par tout le corps.

Dès la première enfance, son père, médecin, l'a destiné à être un savant; sa mère, idéaliste, la préparé pour être un philanthrope, et, de lui-même, il a toujours marché vers cette double cime. "A cinq ans, dit-il, j'aurais voulu être maître d'école, à quinze ans professeur, auteur à dix-huit, génie créateur à vingt," ensuite et jusqu'au bout, apôtre et martyr de l'humanité. Pendant trente ans, il a roulé en Europe ou végété à Paris, en nomade ou en subalterne, écrivain sifflé, savant contesté, philosophe ignoré, publiciste de troisième ordre, aspirant à toutes les célébrités et à toutes les grandeurs, candidat perpétuel et perpétuellement repoussé: entre son ambition et ses facultés, la disproportion était trop forte. Dépourvu de talent, incapable de critique, médiocre d'esprit, il n'était fait que pour enseigner une science ou exercer un art, pour être un professeur ou un médecin plus ou moins hasardeux et heureux, pour suivre, avec des écarts, une voie tracée d'avance. Mais, dit-il, "j'ai constamment rejeté tout sujet sur lequel je ne pouvais me promettre d'arriver à de grands résultats et d'être original; car je ne puis me décider à remanier un sujet bien traité, ni a ressasser les ouvrages des

autres." En politique, il ramasse la sottise en vogue, le contrat social fondé sur le droit naturel, et il la rend plus sotte encore, en fondant le droit sur le besoin physique. "Des seuls besoins de l'homme dérivent tous ses droits. Quand l'un d'eux manque de tout, il a droit d'arracher à un autre le superflu dont il se gorge. Que dis-je? Il a le droit de lui arracher le nécessaire, et plutôt que de périr de faim, il a droit de l'égorger et de dévorer ses chairs palpitantes." Non seulement il a trouvé la théorie vraie de l'État, mais il est homme d'Etat, praticien expert, capable de prévoir l'avenir et de le faire. "Si j'étais tribun du peuple et soutenu par quelques milliers d'hommes déterminés, je réponds que, sous six semaines, la Constitution serait parfaite, que la machine politique marcherait au mieux, que la nation serait libre et heureuse, qu'en moins d'une année elle serait florissante et redoutable, et qu'elle le serait tant que je vivrais."

A de pareils signes, le médecin reconnaîtrait à l'instant un de ces fous lucides que l'on n'enferme pas, mais qui n'en sont que plus dangereux; même il dirait le nom technique de la maladie; c'est le *délire ambitieux,* bien connu dans les asiles. Deux prédispositions, la perversion habituelle du jugement et l'excès colossal de l'amour-propre, en sont les sources, et nulle part ces sources n'ont coulé plus abondamment que dans Marat. Jamais homme, après tant d'avortements dans la spéculation et tant de méfaits dans la pratique, n'a conçu et gardé une si haute idée de lui-même. En lui, chacune des deux sources vient grossir l'autre: ayant la faculté de ne pas voir

les choses telles qu'elles sont, il peut s'attribuer de la vertu et du génie; persuadé qu'il a du génie et de la vertu, il prend ses attentats pour des mérites, et ses lubies pour des vérités . . . Quand un aliéné voit partout autour de lui, sur le plancher, sur les murs, au plafond, des scorpions, des araignées, un grouillement de vermine infecte et venimeuse, il ne songe plus qu'à l'écraser, et la maladie mentale entre dans sa dernière période: à la suite du délire ambitieux, de la manie des persécutions et du cauchemar fixe, la *monomanie homicide* s'est déclarée. —

Il n'y a rien du fou chez Danton; au contraire, non seulement il a l'esprit le plus sain, mais il possède l'aptitude politique, et à un degré éminent, à un degré tel, que, de ce côté, nul de ses collaborateurs ou de ses adversaires n'approche de lui, et que, parmi les hommes de la Révolution, Mirabeau seul l'a égalé ou surpassé. — C'est un génie original, spontané, et non, comme la plupart de ses contemporains, un théoricien raisonneur et scribe, c'est-à-dire un fanatique pédant, une créature factice et fabriquée par les livres, un cheval de meule qui marche avec des œillères et tourne sans issue dans un cercle fermé. Son libre jugement n'est point entravé par les préjugés abstraits: il n'apporte point un contrat social, comme Rousseau, ni un art social, comme Sieyès, des principes ou des combinaisons de cabinet; il s'en est écarté par instinct, peut-être aussi par mépris: il n'en avait pas besoin, il n'aurait su qu'en faire. Les systèmes sont des béquilles à l'usage des impotents, et il est valide; les formules sont des lunettes à l'usage des myopes, et il a de bons yeux. "Il avait lu, peu mé-

dité, dit un témoin lettré et philosophe, il ne savait presque rien, et il n'avait l'orgueil de rien deviner; mais il *regardait et voyait.*" Se représenter exactement les volontés divergentes ou concordantes, superficielles ou profondes, actuelles ou possibles des différents partis et de vingt-six millions d'âmes, évaluer juste la grandeur des résistances probables et la grandeur des puissances disponibles, apercevoir et saisir le moment décisif qui est unique, combiner les moyens d'exécution, trouver les hommes d'action, mesurer l'effet produit, prévoir les contre-coups prochains et lointains, ne pas se repentir et ne pas s'entêter, accepter les crimes à proportion de leur efficacité politique, louvoyer devant les obstacles trop forts, s'arrêter ou biaiser, même au mépris des maximes qu'on étale, ne considérer les choses et les hommes qu'à la façon d'un mécanicien, constructeur d'engins et calculateur de forces, voilà les facultés dont il a fait preuve pendant la dictature effective qu'il s'est arrogée.

Par tempérament et par caractère, il est un *barbare*, et un barbare né pour commander à ses pareils. Un colosse à tête de "Tartare" couturée de petite vérole, d'une laideur tragique et terrible, un masque convulsé de "bouledogue" grondant, de petits yeux enfoncés sous les énormes plis d'un front menaçant qui remue, une voix tonnante, des gestes de combattant, une surabondance et un bouillement de sang, de colère et d'énergie, les débordements d'une force qui semble illimitée comme celles de la nature, une déclamation effrénée, pareille aux mugissements d'un taureau, et dont les éclats portent à travers les fenê-

tres fermées jusqu'à cinquante pas dans la rue, des images démesurées, une emphase sincère, des tressaillements et des cris d'indignation, de vengeance, de patriotisme, capables de réveiller les instincts féroces dans l'âme la plus pacifique et les instincts généreux dans l'âme la plus abrutie, des jurons et des gros mots, un cynisme, non pas monotone et voulu comme celui d'Hébert, mais jaillissant, spontané et de source vive, des crudités énormes et dignes de Rabelais, un fond de sensualité joviale et de bonhomie gouailleuse, des façons cordiales et familières, un ton de franchise et de camaraderie, bref le dedans et les dehors les plus propres à capter la confiance et les sympathies d'une plèbe gauloise et parisienne, tout concourt à composer "sa popularite infuse et pratique" et à faire de lui "un grand seigneur de la sans-culotterie." Avec de telles dispositions pour jouer un rôle, on est bien tenté de le jouer, sitôt que le théâtre s'ouvre, quel que soit le théâtre, interlope et fangeux, quels que soient les acteurs, polissons et chenapans, quel que soit le rôle, ignoble, meurtrier et finalement mortel pour celui qui le prendra.

Même avec la résolution ferme de rester le coupe-tête en chef, il ne serait pas le représentant parfait de la Révolution. Elle est un brigandage, mais philosophique; le vol et l'assassinat sont inclus dans ses dogmes, mais comme un couteau dans son étui; c'est l'étui brillant et poli qu'il faut étaler en public, non le couteau tranchant et sanglant. Danton, comme Marat, montre trop ouvertement le couteau. Rien qu'à voir Marat, crasseux et débraillé, avec son visage de crapaud livide, avec ses yeux ronds, luisants et

fixes, avec son aplomb d'illuminé et la fureur monotone de son paroxysme continu, le sens commun se révolte; on ne prend pas pour guide un maniaque homicide. Rien qu'à voir ou écouter Danton, avec ses gros mots de portefaix et sa voix qui semble un tocsin d'émeute, avec sa face de cyclope et ses gestes d'exterminateur, l'humanité s'effarouche; on ne se confie pas sans répugnance à un boucher politique. La Révolution a besoin d'un autre interprète, paré comme elle de dehors spécieux, et tel est Robespierre, avec sa tenue irréprochable, ses cheveux bien poudrés, son habit bien brossé, avec ses mœurs correctes, son ton dogmatique, son style étudié et terne. Aucun esprit, par sa médiocrité et son insuffisance, ne s'est trouvé si conforme à l'esprit du temps; à l'inverse de l'homme d'État, il plane dans l'espace vide, parmi les abstractions, toujours à cheval sur les principes, incapable d'en descendre, et de mettre le pied dans la pratique. Sur la France contemporaine et vivante, toute idée juste et précise lui manque: à la place des hommes, il aperçoit vingt-six millions d'automates simples, qu'il suffit de bien encadrer, pour qu'ils fonctionnent d'accord et sans heurts. Si l'on veut le comprendre, il faut le regarder en place et parmi ses alentours. Au dernier stade d'une végétation intellectuelle qui finit, sur le rameau terminal du dix-huitième siècle, il est le suprême avorton et le fruit sec de l'esprit classique. De la philosophie épuisée, il n'a gardé que le résidu mort, des formules apprises, le formules de Rousseau, de Mably, de Raynal, sur "le peuple, la nature, la raison, la liberté, les tyrans, les factieux, la vertu, la morale," un vocabulaire tout

fait, des expressions trop larges, dont le sens, déjà mal fixé chez les maîtres, s'évapore aux mains du disciple.

Sa première passion est la vanité littéraire. Jamais chef de parti, de secte ou de gouvernement n'a été, même au moment décisif, si incurablement rhéteur et mauvais rhéteur, compassé, emphatique et plat. La veille du 9 thermidor, quand il s'agit de vaincre ou de périr, il apporte à la tribune un discours d'apparat, écrit et récrit, poli et repoli, plaqué d'ornements voulus et de morceaux à effet, revêtu, à force de temps et de peine, de tout le vernis académique, avec le décor obligé des antithèses symétriques, des périodes filées, des exclamations, prétéritions, apostrophes, et autres figures du métier. Pas un accent vrai dans son éloquence industrieuse; rien que des recettes, et les recettes d'un art usé, des lieux communs grecs et latins, Socrate et sa ciguë, Brutus et son poignard, des métaphores classiques, "les flambeaux de la discorde et le vaisseau de l'État," des alliances de mots et des réussites de style, comme en cherche un rhétoricien sur les bancs de son collège, parfois un grand air de bravoure, comme il en faut dans une parade publique. Le contraste est trop fort entre son rôle et son talent. Avec ce talent piètre et faux comme son intelligence, aucun emploi ne lui convenait moins que celui de gouverner les hommes ; d'ailleurs, il en avait un autre, marqué d'avance, et auquel, dans une société tranquille, il se fût tenu. Supprimez la Révolution, et probablement Marat eût fini dans un asile ; il y avait des chances pour que Danton devînt un flibustier du barreau, malandrin ou bravo dans quelque affaire in-

terlope, finalement gorgé et peut-être pendu. Au contraire, Robespierre aurait continué comme il avait commencé, avocat appliqué, occupé et considéré, membre de l'Académie d'Arras, lauréat de concours, auteur d'éloges littéraires, d'essais moraux, de brochures philanthropiques; sa petite lampe, allumée, comme cent autres de calibre égal, au foyer de la philosophie nouvelle, eût brillé modérément, sans brûler personne, et répandu sur un cercle de province sa lumière banale, blafarde, proportionnée au peu d'huile que contenait son vase étroit.

Orphelin, pauvre, protégé de son évêque, boursier par faveur au collège Louis-le-Grand, puis clerc avec Brissot dans la basoche révolutionnaire, il a pris pour maître de philosophie, de politique et de style Rousseau qu'il a vu une fois et qu'il étudie sans cesse. Probablement, comme tant de jeunes gens de sa condition et de son âge, il s'est figuré pour lui même un rôle analogue, et il a publié des plaidoyers à effet, concouru pour des prix d'académie, lu des mémoires devant ses collègues d'Arras. Succès médiocre: une de ses harangues a obtenu une mention dans l'Almanach d'Artois; l'Académie de Metz ne lui a décerné que le second prix; l'Académie d'Amiens ne lui a rien décerné du tout; le critique du *Mercure* lui a laissé entrevoir que son style sentait la province. — A l'Assemblée nationale, éclipsé par des talents grands et spontanés, il est resté longtemps dans l'ombre, et, plus d'une fois, par insistance ou manque de tact, il s'est trouvé ridicule. Sa figure d'avoué, anguleuse et sèche, sa voix sourde, monotone et rauque, son élocution fatigante, " son accent artésien," son air contraint,

son parti pris de se mettre toujours en avant et de développer des lieux communs, sa volonté visible d'imposer à des gens cultivés et à des auditeurs encore intelligents, l'intolérable ennui qu'il leur inflige, il n'y avait pas là de quoi rendre l'Assemblée indulgente aux fautes de sens et de goût qu'il commettait. Un jour, à propos des arrêts du Conseil: "Il faut, dit-il, une forme noble et simple qui annonce le droit national et porte dans le cœur des peuples le respect de la loi;" en conséquence, dans les décrets promulgués, après ces mots: "Louis par la grâce de Dieu, etc." on devra mettre: "Peuples, voici la loi qui vous est imposée: que cette loi soit inviolable et sainte pour tous!" — Sur quoi, un député gascon se lève, et, avec son accent méridional: "Messieurs, dit-il, cette formule ne vaut rien; *il ne nous faut pas de cantique.*" Rire universel; Robespierre se tait et saigne intérieurement: deux ou trois mésaventures pareilles écorchent un homme comme lui de la tête aux pieds.

"Irréprochable," voilà le mot que, depuis sa première jeunesse, une voix intérieure lui répète tout bas pour le consoler de son obscurité et de son attente; il l'a été, il l'est, et il le sera; il se le dit, il le dit aux autres, et tout d'une pièce, sur ce fondement, son caractère se construit. Ce n'est pas lui qu'on séduira, comme Desmoulins par des dîners, comme Barnave par des caresses, comme Mirabeau et Danton par de l'argent, comme les Girondins par l'attrait insinuant de la politesse ancienne et de la société choisie, comme les Dantonistes par l'appât de la vie large et de la licence complète: il est l'incorruptible. "Seul, ou presque seul, je ne me laisse pas corrompre; seul, ou

presque seul, je ne transige pas avec la justice; et ces deux mérites supérieurs, je les possède tous les deux ensemble au suprême degré. Quelques autres ont peut-être des mœurs; mais ils combattent ou trahissent les principes; quelques autres professent de bouche les principes, mais ils n'ont pas de mœurs. Nul, avec des mœurs aussi pures, n'est aussi fidèle aux principes; nul ne joint un culte si rigide de la vérité à une pratique si exacte de la vertu; je suis l'unique." — Quoi de plus doux que ce monologue silencieux? Dès le premier jour, on l'entend en sourdine, dans les adresses de Robespierre au tiers état d'Arras; au dernier jour, on l'entend à pleine voix dans son grand discours à la Convention; pendant tout l'intervalle, dans chacun de ses écrits, harangues ou rapports, on l'entend qui affleure et perce en exordes, en parenthèses, en péroraisons, et roule à travers les phrases comme une basse continue. — A force de s'en délecter il ne peut plus écouter autre chose, et voici justement que les échos du dehors viennent soutenir de leur accompagnement la cantate intérieure qu'il se chante lui-même. "Unique émule du Romain Fabricius," lui écrit la succursale de Marseille; "immortel défenseur des droits du peuple," lui écrit la jacobinière de Bourges. La ville d'Arras illumine pour son arrivée. A la clôture de la Constituante, le peuple l'acclame dans la rue; on a posé sur sa tête une couronne de chêne, on a voulu traîner son fiacre, on l'a reconduit en triomphe rue Saint-Honoré, chez Duplay, le menuisier qui le loge. — Là, dans une de ces familles où la demi-bourgeoisie confine au peuple, parmi les âmes neuves sur lesquelles les idées générales et les tirades

oratoires ont toute leur prise, il a trouvé des adorateurs; on boit ses paroles; on a pris de lui l'opinion qu'il a de lui-même; pour tous les gens de la maison, mari, femme et filles, il est le grand patriote, le sage infaillible; soir et matin, il rend des oracles, il respire un nuage d'encens, il est un dieu en chambre. Pour arriver jusqu'à lui, les croyants font queue dans la cour; admis un à un dans le salon, ils se recueillent devant ses portraits au crayon, à l'estompe, au bistre, à l'aquarelle, devants ses petits bustes en terre rouge ou grise; puis, sur un signe de sa main saisi à travers la porte vitrée, ils pénètrent dans le sanctuaire où il trône, dans le cabinet réservé où son principal buste, accompagné de vers et de devises, le remplace quand il est absent. — Ses fidèles sont à genoux devant lui, et les femmes encore plus que les hommes; et avec quel transport elles l'applaudissent! Aux Jacobins, quand il débite "son amphigouri," il y a des sanglots d'attendrissement, "des cris, des trépignements à faire crouler la salle." A mesure que les foudres de la Révolution tombent plus pressées sur les autres têtes, Robespierre monte plus haut dans la gloire de son apothéose. On lui écrit qu'il est "le fondateur de la République, le génie incorruptible qui voit tout, prévoit tout, déjoue tout, qu'on ne peut ni tromper ni séduire, qu'il a l'énergie d'un Spartiate et l'éloquence d'un Athénien, qu'il couvre la République de l'égide de son éloquence, qu'il éclaire l'univers par ses écrits, qu'il remplit le monde de sa renommée, qu'il régénère ici-bas le genre humain, que son nom est et sera en vénération dans tous les siècles présents et futurs, qu'il est le Messie que l'Être éternel a promis pour

réformer toute chose." Au bout de trois ans, un chœur qu'il a formé et qu'il dirige, mille voix à l'unisson lui répètent infatigablement sa litanie, son credo intime, l'hymne en trois versets qu'il a composé en son propre honneur et que chaque jour il se récite à voix basse, parfois à voix haute: "Robespierre seul a touvé la forme idéale du citoyen. Robespierre seul la remplit exactement, sans excès ni lacune. Robespierre seul est digne et capable de conduire la Révolution." — A ce degré, l'infatuation froide équivaut à la fièvre chaude, et Robespierre arrive aux idées, presque aux visions de Marat.

D'abord, à ses propres yeux, il est, comme Marat, un homme persécuté, et, comme Marat, il se pose en "martyr," mais avec un étalage plus savant et plus contenu, avec l'air résigné, attendri d'une victime pure qui s'offre et monte au ciel en léguant aux hommes le souvenir impérissable de ses vertus. "Je suis certain de payer de ma tête les vérités que je viens de dire, j'ai fait le sacrifice de ma vie, je recevrai la mort presque comme un bienfait. — Le ciel m'appelle peut-être à tracer de mon sang la route qui doit conduire mon pays au bonheur et à la liberté; j'accepte avec transport cette douce et glorieuse destinée. — Ce n'est point pour vivre qu'on déclare la guerre à tous les tyrans, et, ce qui est plus dangereux encore, à tous les fripons ... Plus ils se dépêchent de terminer ma carrière ici-bas, plus je veux me hâter de la remplir d'actions utiles au bonheur de mes semblables ... Pour moi, dont l'existence paraît aux ennemis de mon pays un obstacle à leurs projets odieux, je consens à leur en faire le sacrifice, si leur

affreux empire doit durer encore ... Qu'ils courent à l'échafaud par la route du crime, et nous par celle de la vertu ... Qu'ils me préparent la ciguë; je l'attendrai sur ces sièges sacrés; je léguerai au moins à ma patrie l'exemple d'un constant amour pour elle, et aux ennemis de l'humanité l'opprobre de ma mort."

Naturellement, et toujours comme Marat, il ne voit autour de lui que "des pervers, des intrigants, des traîtres." Naturellement, il se forge, comme Marat, des romans noirs, mais moins improvisés, d'une absurdité moins grossière, plus lentement élaborés et plus industrieusement concertés dans son cerveau de aisonneur et de policier. — La liste des conspirateurs est chez Robespierre bien plus longue que chez Marat. Politique et sociale dans l'esprit de Marat, elle ne comprend que les aristocrates et les riches; théologique et morale dans l'esprit de Robespierre, elle comprend par surcroît les athées et les malhonnêtes gens. Dans ce cerveau rétréci, livré à l'abstraction et accoutumé à parquer les hommes en deux catégories sous des étiquettes contraires, quiconque n'est pas avec lui dans le bon compartiment est contre lui dans le mauvais. "Tout aristocrate est corrompu, et tout homme corrompu est aristocrate; car "le gouvernement républicain et la morale publique, c'est la même chose." L'immoralité est un attentat politique; on complote contre l'État, par cela seul qu'on affiche le matérialisme ou qu'on prêche l'indulgence, quand on est scandaleux dans sa conduite ou débraillé dans ses mœurs, quand on agiote, quand on dîne trop bien, quand on est vicieux, intrigant, exagéré ou trembleur, quand on agite le peuple, quand on pervertit le

peuple, quand on trompe le peuple, quand on blâme le peuple, quand on se défie du peuple, bref quand on ne marche pas droit, au pas prescrit, dans la voie étroite que Robespierre a tracée d'après les principes. Quiconque y chope ou s'en écarte est un scélérat, un traître. Et toutes ces têtes, Robespierre, selon ses maximes, doit les abattre. Du premier élan, la chimère de Marat, à tire-d'aile, avait emporté son cavalier frénétique jusqu'au charnier final; celle de Robespierre, voletant, clopinant, y arrive à son tour; à son tour, elle demande à paître, et l'arrangeur de périodes, le professeur de dogmes commence à mesurer la voracité de la bête monstrueuse sur laquelle il est monté. Plus lente que l'autre et moins carnassière en apparence, elle est plus dévorante encore; car, avec des griffes et des dents pareilles, elle a de plus vastes appétits. Au bout de trois ans, Robespierre a rejoint Marat dans le poste extrême où Marat s'est établi dès les premiers jours, et le docteur s'approprie la politique, le but, les moyens, l'œuvre et presque le vocabulaire du fou; dictature armée de la canaille urbaine, affolement systématique de la populace soudoyée, guerre aux bourgeois, extermination des riches, proscription des écrivains, des administrateurs et des députés opposants. Même pâture des deux monstres; seulement Robespierre ajoute, à la ration du sien, "les hommes vicieux," en guise de gibier spécial et préféré. Dès lors, il a beau s'abstraire de l'action, s'enfermer dans les phrases, boucher ses chastes oreilles, lever au ciel ses yeux de prédicateur, il ne peut s'empêcher d'entendre ou de voir autour de lui, sous ses pieds immaculés, les os qui craquent, le sang qui ruisselle,

la gueule insatiablement béante du monstre qu'il a formé et qu'il chevauche. A cette gueule toujours plus affamée, il faut chaque jour un plus ample festin de chair humaine, et il est tenu, non seulement de la laisser manger, mais encore de lui fournir la nourriture, souvent de ses propres mains, sauf à les laver ensuite, et à dire, ou même à croire, que jamais une éclaboussure de sang n'a taché ses vertueuses mains. A l'ordinaire, il se contente de flatter et caresser la bête, de l'excuser, de l'approuver, de la laisser faire. Déjà pourtant et plus d'une fois, tenté par l'occasion, il l'a lancée en lui désignant un proie. Maintenant, il va lui-même chercher la proie vivante, il l'enveloppe dans le filet de sa rhétorique, il l'apporte toute liée dans la gueule ouverte; autour du cou des malheureux qui se débattent, il met subitement un lacet, et, de peur qu'ils ne s'échappent, il les étrangle au préalable. Vers la fin, rien de tout cela ne suffit plus; il faut à la bête de grandes curées, partant une meute, des rabatteurs, et, bon gré mal gré, c'est Robespierre qui équipe, dispose et pousse les pourvoyeurs, à Orange, à Paris, pour vider les prisons, avec l'ordre d'être expéditifs dans leur besogne. A ce métier de boucher, les instincts destructeurs, longtemps comprimés par la civilisation, se redressent. Sa physionomie de chat, qui a d'abord été celle "d'un chat domestique, inquiète, mais assez douce, est devenue la mine farouche d'un chat sauvage, puis la mine féroce d'un chat-tigre... A la Constituante, il ne parle qu'en gémissant; à la Convention, il ne parle qu'en écumant." Cette voix monotone de régent gourmé prend un accent personnel de passion furieuse;

on l'entend qui siffle et qui grince; quelquefois, par un changement à vue, elle affecte de pleurer; mais ses plus âpres éclats sont moins effroyables que son attendrissement de commande. Ainsi rongée intérieurement par le venin qu'elle distille, sa machine physique se détraque, comme celle de Marat, mais avec d'autres symptômes. Quand il parle à la tribune, " il crispe les mains par une sorte de contraction nerveuse, des secousses brusques courent dans ses épaules et dans son cou qu'il agite convulsivement à droite et à gauche. Son teint est bilieux, livide;" ses yeux clignotent sous ses lunettes; et quel regard! — " Ah, disait un Montagnard, vous auriez voté comme nous, le 9 thermidor, si vous aviez vu ses yeux verts!" — Au physique, comme au moral, il devient un second Marat, plus bourrelé, parce que sa surexcitation n'est pas encore en équilibre, et parce que, sa politique étant une morale, il est obligé d'être plus largement exterminateur.

LA DISETTE ET LA MISÈRE A PARIS DANS L'HIVER DE 1794 A 1795.

Sous l'ancien régime, Paris, quoique trop gros, demeurait un organe utile; s'il absorbait beaucoup, il élaborait davantage; sa production compensait, et au delà, sa consommation; chaque année, au lieu de puiser dans le Trésor public, il y versait 77 millions. Le nouveau régime a fait de lui un parasite dévorant

qui, par ses six cent mille suçoirs, dessèche ses alentours sur quarante lieues de rayon, mange en un mois le revenu annuel de l'État, et reste maigre, malgré les sacrifices du Trésor qu'il épuise, malgré l'épuisement des provinces dont il se nourrit.

Toujours le même régime alimentaire, la queue dès l'aube et avant l'aube dans tous les quartiers de Paris, l'attente nocturne, prolongée, souvent frustrée, parmi les brutalités de la force et les scandales de la licence. Le 9 thermidor, il y a déjà dix-sept mois que le piétinement quotidien de la multitude à la poursuite des vivres dure sans interruption, et, après le 9 thermidor, le même piétinement va durer encore sans interruption pendant vingt-deux mois, avec des désordres pires, parce que la terreur et la soumission sont moindres, avec un acharnement plus âpre, parce que les denrées du commerce libre sont plus chères, avec des privations plus grandes, parce que la ration distribuée est plus courte, avec un désespoir plus sombre, parce que chaque ménage, ayant mangé ses ressources privées, n'a plus rien pour s'aider lui-même et suppléer à l'insuffisance de l'aumône publique. Pour comble, il fait si froid, pendant l'hiver de 1794 à 1795, que la Seine gèle; on la traverse à pied; les trains flottants n'arrivent plus; il faut, pour avoir des bûches et des fagots, "couper les bois de Boulogne, de Vincennes, de Verrières, de Saint-Cloud, de Meudon et les autres de la banlieue... 400 francs la corde de bois, 50 sous un boisseau de charbon. On voit des nécessiteux scier dans les rues leur bois de lit pour faire cuire leurs aliments et s'empêcher de mourir de froid." Quand l'arrivage par eau recom-

mence au milieu des glaçons, "le bois flotté se vend à mesure que les débardeurs le tirent de la rivière, et on est obligé de passer trois nuits au port, pour en obtenir à son tour, par numéro." Il y a 2000 personnes au moins, le 3 pluviôse, au port Louviers, chacune avec une carte qui lui promet 4 bûches, moyennant 15 sous; par suite, presse, tumulte, bousculades, irruption; "les marchands prennent la fuite de peur; les inspecteurs manquent d'être assassinés, ils se sauvent avec le commissaire de police, et le public se sert lui-même." Le lendemain aussi, pillage abominable; des gendarmes et des canonniers, placés là pour maintenir le bon ordre, "se précipitent sur le bois et en emportent, comme la foule." Notez que ce jour-là le froid est de 16 degrés, que cent, deux cents autres queues le subissent en même temps à la porte des boulangers et des bouchers, qu'elles l'ont subi ou vont le subir pendant un mois et davantage: la parole ne suffit pas pour rendre ce qu'ont dû souffrir ces longues lignes de corps immobiles, la nuit, au petit jour, cinq ou six heures durant, sous la bise qui traverse leurs guenilles et gèle leurs pieds endoloris. — Ventôse commence, et la ration de pain est réduite à une livre et demie. Ventôse finit, et la ration de pain, maintenue à une livre et demie pour les 324 000 travailleurs, est abaissée pour les autres à une livre; en fait, plusieurs ne reçoivent rien, beaucoup une demi-livre, un quart de livre. Germinal s'ouvre, et le Comité de salut public, qui voit ses magasins se vider, limite toutes les rations à un quart de livre. Là-dessus, le 12 germinal, grande émeute des ouvriers et des femmes; la Convention, envahie, est délivrée par la

force armée, Paris est déclaré en état de siège, et le gouvernement, remis en selle, serre la bride. La classe qui souffre et qui souffre au delà de toute patience, c'est, avec les employés et les petits rentiers, la foule des ouvriers, la plèbe urbaine, le bas peuple parisien, qui vit au jour le jour, qui est jacobin de cœur, qui a fait la Révolution pour être mieux, qui se trouve plus mal, qui s'insurge encore une fois le 1er prairial, qui entre de force aux Tuileries en criant: *Du pain et la Constitution de* 93, qui s'installe en souverain dans la Convention, qui décrète le retour à la terreur, mais qui, réprimé par la garde nationale, désarmé, rabattu dans l'obéissance définitive, n'a plus qu'à subir la conséquence des attentats qu'il a commis, du socialisme qu'il a institué et du régime économique qu'il a fait.

Parce que les ouvriers de Paris ont été des usurpateurs et des tyrans, ils sont devenus des mendiants. Parce qu'ils ont ruiné les propriétaires et les capitalistes, les particuliers ne peuvent plus leur donner de travail. Parce qu'ils ont ruiné le Trésor, l'État ne peut plus leur faire qu'un simulacre d'aumône. C'est pourquoi tous jeûnent, beaucoup meurent, et plusieurs se tuent. —

"Combien de fois, écrit un voyageur suisse qui habite à Paris pendant les derniers mois de 1795, combien de fois ne m'est-il pas arrivé de rencontrer des hommes tombant d'inanition, se soutenant à peine contre une borne, ou bien tombés à terre et n'ayant pas la force de se relever!" — Un journaliste dit avoir vu, dans l'intervalle de dix minutes, à la longueur d'une rue, sept malheureux tomber de faim, un

enfant à la mamelle mourir sur le sein de sa mère dont le lait avait tari, et une femme se battre avec un chien près d'un égout pour lui enlever un os. — Encore en juin 1796, les inspecteurs annoncent que "le désespoir et le chagrin sont à leur comble, qu'il n'y a qu'un seul cri : la misère ... La pâleur et la peine sont peintes sur tous les visages. Un silence morne; la haine la plus caractérisée pour le gouvernement en général, développée dans toutes les conversations; le mépris pour tout ce qui compose l'autorité actuelle; les intrigants de tous les partis se renversant les uns les autres pour obtenir des places; le militaire ivre d'orgueil des services qu'il a rendus et de ceux qu'il peut rendre, se livrant sans pudeur à tous les genres de débauche; les maisons de commerce transformées en cavernes de voleurs; les fripons devenus commerçants, les commerçants devenus fripons; la cupidité la plus sordide, l'égoïsme le plus mortel : voilà le tableau de Paris."

Il manque un groupe au tableau, celui des gouvernants qui administrent toute cette misère, et ce groupe est au fond de la toile. Combien sont morts de misère ? Très probablement, beaucoup plus d'un million. — Tâchez d'embrasser d'un coup d'œil le spectacle extraordinaire qui s'étale sur les vingt-six mille lieues carrées du territoire, la multitude immense des faméliques à la ville et dans la campagne, la queue des femmes pendant trois ans dans toutes les villes, telle cité de 20 000 âmes où, en vingt-trois mois, le vingtième de la population meurt à l'hôpital, l'encombrement des indigents aux portes de chaque maison de secours, la file des civières qui entrent, la

file des cercueils qui sortent, les hospices dépouillés de leurs biens, surchargés de malades, hors d'état de nourrir leur troupeau d'enfants abandonnés, ces enfants à jeun, desséchés dans leur berceau dès les premières semaines, pâles et "le visage ridé comme celui d'un vieillard," la maladie de la faim, qui aggrave et abrège toutes les autres, les longues angoisses de la vie tenace qui persiste à travers la douleur et s'obstine à ne pas s'éteindre, l'agonie finale dans un galetas ou dans un fossé. Puis, mettez en regard le petit cercle des Jacobins survivants et triomphants, qui, ayant su se placer au bon endroit, entendent y rester, coûte que coûte. — Vers dix heures du matin, au pavillon de l'Égalité, dans la salle du Comité de salut public, on voit arriver Cambacérès, président: c'est ce gros homme circonspect et fin qui, plus tard archichancelier de l'Empire, sera célèbre par ses inventions de gourmet. A peine assis, il fait mettre dans l'âtre de la cheminée un ample pot-au-feu et placer sur la table "du bon vin, de l'excellent pain blanc, deux choses, dit un convive, que dans Paris on ne trouvait guère ailleurs." De midi à deux heures, ses collègues arrivent tour à tour, prennent un bouillon, mangent une tranche de bœuf, avalent un coup de vin, puis vont, chacun dans son bureau, servir sa coterie, placer celui-ci, faire payer celui-là, soigner leurs affaires; dans les derniers temps de la Convention, il n'y en a plus de publiques; toutes sont d'intérêt privé, personnelles. — Cependant, le député qui préside aux subsistances, Roux de la Haute-Marne, bénédictin défroqué, jadis terroriste en province, tient tête à la procession des femmes, qui, tous les jours, aux Tuileries, viennent

implorer du pain. Large, joufflu, décoratif et muni de poumons infatigables, on l'a bien choisi pour cet office; et il a bien choisi son bureau, dans les combles du palais, au sommet d'un haut escalier étroit et raide, où la queue ascendante, serrée entre les deux murailles, empilée sur elle-même, s'allonge, se tasse et devient forcément immobile: sauf les deux ou trois du premier rang, personne n'a les mains libres pour prendre le harangueur à la gorge et fermer le robinet oratoire. Impunément, indéfinement, il peut déverser ses tirades; un jour, sa faconde ronflante a coulé ainsi, du haut en bas de l'escalier, sans interruption, de neuf heures du matin à cinq heures du soir; sous cette douche continue, les auditeurs se lassent, et finissent par s'en aller. — Vers neuf ou dix heures du soir, le Comité de salut public s'assemble de nouveau, non pour délibérer sur les grandes affaires; Larevellière et Daunou prêchent en vain: chacun est trop égoïste et trop excédé; on laisse à Cambacérès la bride sur le cou. Pour lui, il aimerait mieux rester coi, ne plus tirer la charrette; mais il y a deux nécessités auxquelles il est tenu de pourvoir, sous peine de mort. "On ne suffira pas, dit-il d'un ton plaintif, à imprimer pendant la nuit les assignats qui sont indispensables pour le service de demain. Si cela continue, nous courons risque, ma foi, d'être accrochés à la lanterne. Va donc au cabinet d'Hourier-Eloi; dis-lui que, puisqu'il est chargé des finances, nous le supplions de nous faire subsister encore quinze ou dix-huit jours; alors viendra le Directoire exécutif, qui fera comme il pourra." — "Mais les subsistances? En aurons-nous pour demain?" —"Hé! hé! je n'en sais

rien; mais je vais envoyer chercher notre collègue Roux, qui nous mettra au fait." — Entre Roux, le beau parleur officiel, le dompteur goguenard et gras du maigre chien populaire. — "Eh bien, Roux, où en sommes-nous quant aux subsistances de Paris ?" — "Toujours même abondance, citoyen président; toujours deux onces de pain par tête, du moins pour la plus grande partie des sections." — "Que le diable t'emporte! Tu nous feras couper le cou avec ton abondance." — Silence; probablement, les assistants réfléchissent à ce dénouement possible. Puis l'un d'eux: "Président, nous as-tu fait préparer quelque chose à la buvette ? Après des journées aussi fatigantes on a besoin de réparer ses forces." — "Mais oui; il y a une bonne longe de veau, un grand turbot, une forte pièce de pâtisserie, et quelque autre chose comme cela." — On redevient gai, les mâchoires travaillent, on boit du champagne, il se fait des bons mots. Vers onze heures ou minuit, viennent les membres des autres comités: on signe leurs arrêtés, de confiance, sans les lire; à leur tour, ils s'attablent, et le conclave des ventres souverains digère, sans plus songer aux millions d'estomacs creux.

LA FIN DU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE.

Si la Républiqe jacobine meurt, ce n'est pas seulement parce qu'elle est décrépite et qu'on la tue, c'est

encore parce qu'elle n'est pas née viable: dès son origine, il y avait en elle un principe de dissolution, un poison intime et mortel, non seulement pour autrui, mais pour elle-même. — Ce qui maintient une société politique, c'est *le respect de ses membres les uns pour les autres*, en particulier, le respect des gouvernés pour les gouvernants et des gouvernants pour les gouvernés, par suite, des habitudes de confiance mutuelle; chez les gouvernés, la certitude fondée que les gouvernants n'attaqueront pas les droits privés; chez les gouvernants la certitude fondée que les gouvernés n'assailliront pas les pouvoirs publics; chez les uns et chez les autres, la reconnaissance intérieure que ces droits, plus ou moins larges ou restreints, sont inviolables, que ces pouvoirs, plus ou moins amples ou limités, sont légitimes; enfin, la persuasion qu'en cas de conflit le procès sera conduit selon les formes admises par la loi ou par l'usage, que pendant les débats, le plus fort n'abusera pas de sa force, et que, les débats clos, le gagnant n'écrasera pas tout à fait le perdant. A cette condition seulement, il peut y avoir concorde entre les gouvernants et les gou vernés, concours de tous à l'œuvre commune, paix intérieure, partant, stabilité, sécurité, bien-être et force. Sans cette disposition intime et persistante des esprits et des cœurs, le lien manque entre les hommes. Elle constitue le sentiment social par excellence; on peut dire qu'elle est l'âme dont l'État est le corps.

Or, dans l'État jacobin, cette âme a péri; elle a péri, non par un accident imprévu, mais par un effet forcé du système, par une conséquence pratique de la

théorie spéculative qui, érigeant chaque homme en souverain absolu, met chaque homme en guerre avec tous les autres, et qui, sous prétexte de régénérer l'espèce humaine, déchaîne, autorise et consacre les pires instincts de la nature humaine, tous les appétits refoulés de licence, d'arbitraire et de domination. — Au nom du peuple idéal qu'ils déclarent souverain et qui n'existe pas, les Jacobins ont usurpé violemment tous les pouvoirs publics, aboli brutalement tous les droits privés, traité le peuple réel et vivant comme une bête de somme, bien pis, comme un automate, appliqué à leur automate humain les plus dures contraintes, pour le maintenir mécaniquement dans la posture antinormale et raide que, d'après les principes, ils lui infligeaient. Dès lors, entre eux et la nation, tout lien a été brisé; la dépouiller, la saigner et l'affamer, la reconquérir quand elle leur échappait, l'enchaîner et la bâillonner à plusieurs reprises, ils l'ont bien pu; mais la réconcilier à leur gouvernement, jamais. — Entre eux, et pour la même raison, par une autre conséquence de la même théorie, par un autre effet des mêmes appétits, nul lien n'a pu tenir. Dans l'intérieur du parti, chaque faction, s'étant forgé son peuple idéal selon sa logique et selon ses besoins, a revendiqué pour soi, avec les privilèges de l'orthodoxie, le monopole de la souveraineté; pour s'assurer les bénéfices de l'omnipotence, elle a combattu ses rivales par des élections contraintes, faussées ou cassées, par des complots et des trahisons, par des guets-apens et des coups de force, avec les piques de la populace, avec les baïonnettes des soldats; ensuite, elle a massacré, guillotiné, fusillé, déporté les vaincus, comme

traîtres, tyrans ou rebelles, et les survivants s'en souviennent. Ils ont appris ce que durent leurs constitutions dites éternelles; ils savent ce que valent leurs proclamations, leurs serments, leur respect du droit, leur justice, leur humanité; ils se connaissent pour ce qu'ils sont, pour des frères Caïns, tous plus ou moins avilis et dangereux, salis et dépravés par leur œuvre: entre de tels hommes, la défiance est incurable. Faire des manifestes, des décrets, des cabales, des révolutions, ils le peuvent encore, mais se mettre d'accord et se subordonner de cœur à l'ascendant justifié, à l'autorité reconnue de quelques-uns ou de quelqu'un d'entre eux, ils ne le peuvent plus. — Après dix ans d'attentats réciproques, parmi les trois mille législateurs qui ont siégé dans les assemblées souveraines, il n'en est pas un qui puisse compter sur la déférence et sur la fidélité de cent Français. Le corps social est dissous; pour ses millions d'atomes désagrégés, il ne reste plus un seul noyau de cohésion spontanée et de coordination stable. Impossible à la France civile de se reconstruire elle-même; cela lui est aussi impossible que de bâtir une Notre-Dame de Paris ou un Saint-Pierre de Rome avec la boue des rues et la poussière des chemins.

Il en est autrement dans la France militaire. Là, les hommes se sont éprouvés les uns les autres et dévoués les uns aux autres, les subordonnés aux chefs, les chefs aux subordonnés, et tous ensemble à une grande œuvre. Les sentiments forts et sains qui lient les volontés humaines en un faisceau, sympathie mutuelle, confiance, estime, admiration, surabondent, et la franche camaraderie encore subsistante de l'inférieur

et du supérieur, la familiarité libre et gaie, si chère aux Français, resserrent le faisceau par un dernier nœud. Dans ce monde préservé des souillures politiques et ennobli par l'habitude de l'abnégation, il y a tout ce qui constitue une société organisée et viable, une hiérarchie, non pas extérieure et plaquée, mais morale et intime, des titres incontestés, des supériorités reconnues, une subordination acceptée, des droits et des devoirs imprimés dans les consciences, bref, ce qui a toujours manqué aux institutions révolutionnaires, *la discipline des cœurs.* Donnez à ces hommes une consigne, ils ne la discuteront pas; pourvu qu'elle soit légale ou semble l'être, ils l'exécuteront, non seulement contre des étrangers, mais contre des Français; c'est ainsi que déjà, le 13 vendémiaire, ils ont mitraillé les Parisiens, et le 18 fructidor, purgé le Corps législatif. Vienne un général illustre; pourvu qu'il garde les formes, ils le suivront et recommenceront l'épuration encore une fois. — Il en vient un qui, depuis trois ans, ne pense pas à autre chose, mais qui, cette fois, ne veut faire l'opération qu'à son profit; c'est le plus illustre de tous, et justement le conducteur ou promoteur des deux premières, celui-là même qui a fait, de sa personne, le 13 vendémiaire, et, par les mains de son lieutenant Augereau, le 18 fructidor. — Qu'il s'autorise d'un simulacre de décret, et se fasse nommer, par la minorité d'un des Conseils, commandant général de la force armée: la force armée marchera derrière lui. — Qu'il lance les proclamations ordinaires, qu'il appelle à lui "ses camarades" pour sauver la République et faire évacuer la salle des Cinq-Cents: ses grenadiers entreront, baïonnettes en

avant, dans la salle, et riront même en voyant les députés, costumés comme à l'Opéra, sauter précipitamment par les fenêtres. — Qu'il ménage les transitions, qu'il évite le nom malsonnant de dictateur, qu'il prenne un titre modeste et pourtant classique, romain, révolutionnaire, qu'il soit simple consul avec deux autres: les militaires, qui n'ont pas le loisir d'être des publicistes et qui ne sont républicains que d'écorce, ne demanderont pas davantage; ils trouveront très bon pour le peuple français leur propre régime, le régime autoritaire sans lequel il n'y a pas d'armée, le commandement absolu aux mains d'un seul. — Selon ses propres paroles, le régime qu'il apporte est "l'alliance de la philosophie et du sabre." Par philosophie, ce qu'on entend alors, c'est l'application des principes abstraits à la politique, la construction logique de l'État d'après quelques notions générales et simples, un plan social uniforme et rectiligne; or, comme on l'a vu, la théorie comporte deux de ces plans, l'un anarchique, l'autre despotique. Naturellement, c'est le second que le maître adopte, et c'est d'après ce plan qu'il bâtit, en homme pratique, à sable et à chaux, un édifice solide, habitable, bien approprié à son objet. Toutes les masses du gros œuvre, code civil, université, concordat, administration préfectorale et centralisée, tous les détails de l'aménagement et de la distribution, concourent à un effet d'ensemble, qui est l'omnipotence de l'État, l'omni-présence du gouvernement, l'abolition de l'initiative locale et privée. On n'a jamais fait une plus belle caserne, plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle,

plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine. — Dans cette caserne philosophique, nous vivons depuis quatre-vingts ans.

III. NAPOLÉON BONAPARTE.

Quand on veut s'expliquer une bâtisse, il faut s'en représenter les circonstances, je veux dire les difficultés et les moyens, l'espèce et la qualité des matériaux disponibles, le moment, l'occasion, l'urgence; mais il importe encore davantage de considérer le génie et le goût de l'architecte, surtout s'il est propriétaire, s'il bâtit pour se loger, si, une fois installé, il approprie soigneusement la maison à son genre de vie, à ses besoins et à son service. — Tel est l'édifice social construit par Napoléon Bonaparte; architecte, propriétaire et principal habitant, de 1799 à 1814, il a fait la France moderne; jamais caractère individuel n'a si profondément imprimé sa marque sur une œuvre collective, en sorte que, pour comprendre l'œuvre, c'est le caractère qu'il faut d'abord observer.

Démesuré en tout, mais encore plus étrange, non seulement il est hors ligne, mais il est hors cadre; par son tempérament, ses instincts, ses facultés, son imagination, ses passions, sa morale, il semble fondu dans un moule à part, composé d'un autre métal que ses concitoyens et ses contemporains. Manifestement, ce n'est ni un Français, ni un homme du XVIII[e] siècle· il appartient à une autre race et à un

autre âge; du premier coup d'œil, on démêlait en lui l'étranger, l'Italien, et quelque chose à côté, au delà, au delà de toute similitude ou analogie. — Italien, il l'était d'extraction et de sang, d'abord par sa famille paternelle, qui est toscane et qu'on peut suivre, depuis le XIIe siècle, à Florence, puis à San-Miniato, ensuite à Sarzana, petite ville écartée, arriérée de l'État de Gênes, où, de père en fils, elle végète obscurément, dans l'isolement provincial, par une longue série de notaires et de syndics municipaux. "Mon origine, dit Napoléon lui-même, m'a fait regarder par tous les Italiens comme un compatriote." — Sa mère, Lætitia Ramolino, de laquelle, par le caractère et la volonté, il tient bien plus que de son père, est une âme primitive que la civilisation n'a point entamée, simple et tout d'une pièce, impropre aux souplesses, aux agréments, aux élégances de la vie mondaine, sans souci du bien-être, sans culture littéraire, parcimonieuse comme une paysanne, mais énergique comme un chef de parti, forte de cœur et de corps, habituée aux dangers, exercée aux résolutions extrêmes, bref une "Cornélie" rustique, ayant conçu et porté son fils à travers les hasards de la guerre et de la défaite, au plus fort de l'invasion française, parmi les courses à cheval dans la montagne, les surprises nocturnes et les coups de fusil: "Les pertes, les privations, les fatigues, dit Napoléon, elle supportait tout, bravait tout: c'était une tête d'homme sur un corps de femme." Ainsi formé et enfanté, il s'est senti, depuis le premier jusqu'au dernier jour, de sa race et de son pays.

Devenu Français par contrainte, transplanté en

France, élevé aux frais du roi dans une école française, il se raidissait dans son patriotisme insulaire et louait hautement le libérateur Paoli, contre lequel ses parents s'étaient déclarés. « Paoli, disait-il, était un grand homme, il aimait son pays, et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui a été son adjudant, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France; il aurait dû suivre sa fortune et succomber avec lui. » — Pendant toute son adolescence, il demeure antifrançais de cœur, morose, aigri, très peu aimant, peu aimé, obsédé par un sentiment pénible, comme un vaincu toujours froissé et contraint de servir. A Brienne, il ne fréquente pas les camarades, il évite de jouer avec eux, il s'enferme pendant les récreations dans la bibliothèque, il ne s'épanche qu'avec Bourrienne et par des explosions haineuses: « Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai. » — « Corse de nation et de caractère, écrivait son professeur d'histoire à l'École militaire, il ira loin si les circonstances le favorisent. » — Sorti de l'École, en garnison à Valence et à Auxonne, il reste toujours dépaysé, hostile; ses vieilles rancunes lui reviennent; il veut les écrire et les adresse à Paoli: « Je naquis, lui dit-il, quand la patrie périssait. Trente mille Français vomis sur nos côtes, noyant le trône de la liberté dans des flots de sang, tel fut le spectacle odieux qui vint frapper mes regards. Les cris des mourants, les gémissements de l'opprimé, les larmes du désespoir entourèrent mon berceau dès ma naissance. Je veux noircir du pinceau de l'infamie ceux qui ont trahi la cause commune, les âmes viles que corrompit l'amour d'un gain sordide. »

Dès quinze ans, à l'École, puis au régiment, son

imagination s'est réfugiée dans le passé de son île; il le raconte; il y habite d'esprit pendant plusieurs années; il offre son livre à Paoli; faute de pouvoir l'imprimer, il en tire un abrégé qu'il dédie à l'abbé Raynal, et il y résume en style tendu, avec une chaude et vibrante sympathie, les annales de son petit peuple, révoltes, délivrances, violences héroïques et sanguinaires, tragédies publiques et domestiques, guets-apens, trahisons, vengeances, amours et meurtres; bref une histoire semblable à celle des clans de la Haute-Écosse. Et le style, encore plus que les sympathies, dénote en lui un étranger. Sans doute, dans cet écrit, comme dans ses autres écrits de jeunesse, il suit du mieux qu'il peut les auteurs en vogue, Rousseau et surtout Raynal; il imite en écolier leurs tirades, leurs déclamations sentimentales, leur emphase humanitaire. Mais ces habits d'emprunt qui le gênent sont disproportionnés à sa personne; ils sont trop bien cousus, trop ajustés, d'une étoffe trop fine; ils exigent trop de mesure dans la démarche et trop de ménagements dans les gestes; à chaque pas, ils font sur lui des plis raides ou des boursouflures grotesques; il ne sait pas les porter et les fait craquer à toutes les coutures; non seulement il n'a pas appris et n'apprendra jamais l'orthographe, mais il ignore la langue, le sens propre, la filiation et les alliances des mots, la convenance ou la disconvenance mutuelle des phrases, la valeur propre des tours, la portée exacte des images; il marche violemment, à travers un pêle-mêle de disparates, d'incohérences, d'italianismes, de barbarismes, et trébuche, sans doute par maladresse, par inexpérience, mais aussi par excès d'ardeur et de fougue: la

pensée surchargée de passion, saccadée, éruptive, indique la profondeur et la température de sa source. Déjà à l'École, le professeur de belles-lettres disait que, "dans la grandeur incorrecte et bizarre de ses amplifications, il lui semblait voir du granit chauffé au volcan." Si original d'esprit et de sensibilité, si mal adapté au monde qui l'entoure, si différent de ses camarades, il est clair d'avance que les idées ambiantes, qui ont tant de prise sur eux, n'auront pas de prise sur lui.

A Paris, en avril 1792, au plus fort de la lutte entre les monarchistes et les révolutionnaires, il s'occupe à découvrir "quelque utile spéculation" et songe à louer des maisons pour les sous-louer avec bénéfice. Le 20 juin, il assiste en simple curieux à l'invasion des Tuileries, et, voyant le roi à une fenêtre, affublé du bonnet rouge: "*Che coglione!*" dit-il assez haut. Puis aussitôt: "Comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille! Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec des canons, et le reste courrait encore." — Le 10 août, au bruit du tocsin, son dédain est égal pour le peuple et pour le roi; il court au Carrousel, chez un ami, et de là, toujours en simple curieux, "il voit à son aise tous les détails de la journée;" ensuite, le château forcé, il parçourt les Tuileries, les cafés du voisinage et regarde; rien de plus: chez lui, nulle envie de prendre parti, nul élan intérieur, jacobin ou royaliste. Même, son visage est si calme "qu'il excite maints regards hostiles et défiants, comme quelqu'un d'inconnu et de suspect."

Aucune des croyances politiques ou sociales qui ont alors tant d'empire sur les hommes n'a d'empire

sur lui. Avant le 9 thermidor il semblait "republicain montagnard," et on le suit pendant quelques mois en Provence, "favori et conseiller intime de Robespierre jeune, admirateur de Robespierre aîné, lié à Nice avec Charlotte Robespierre." Aussitôt après le 9 thermidor il se dégage bruyamment de cette amitié compromettante: "Je le croyais pur, dit-il de Robespierre jeune dans une lettre ostensible, mais, fût-il mon père, je l'eusse poignardé moi-meme s'il aspirait à la tyrannie." De retour à Paris, après avoir frappé à plusieurs portes, c'est Barras qu'il prendra pour patron, Barras, le plus effronté des pourris, Barras qui a renversé et fait tuer ses deux premiers protecteurs. Parmi les fanatismes qui se succèdent et les partis qui se heurtent, il reste froid et il se maintient disponible, indifférent à toute cause et dévoué seulement à sa propre fortune. — Le 12 vendémiaire au soir, sortant du théâtre et voyant les apprêts des sectionnaires: "Ah! disait-il à Junot, si les sections me mettaient à leur tête, je répondrais bien, moi, de les mettre dans deux heures aux Tuileries et d'en chasser tous ces misérables conventionnels!" Cinq heures plus tard, appelé par Barras et par les conventionnels, il prend "trois minutes" pour réfléchir, pour se décider, et, au lieu de "faire sauter les représentants," ce sont les Parisiens qu'il mitraille, en bon condottière qui ne se donne pas, qui se prête au premier offrant, au plus offrant, sauf à se reprendre plus tard, et, finalement, si l'occasion vient à tout prendre. — Condottière aussi, je veux dire chef de bande, il va l'être, de plus en plus indépendant, et, sous une apparente soumission, sous des prétextes d'intérêt public, faisant

ses propres affaires, rapportant tout à soi, général à son compte et à son profit, dans sa campagne d'Italie, avant et après le 18 fructidor, mais condottière de la plus grande espèce, aspirant déjà aux plus hauts sommets, sans autre point d'arrêt que le trône ou l'échafaud, voulant maîtriser la France et, par la France, l'Europe, toujours occupé de ses projets et cela sans distraction, dormant trois heures par nuit, se jouant des idées et des peuples, des religions et des gouvernements, jouant de l'homme avec une dextérité et une brutalité incomparables, le même dans le choix des moyens et dans le choix du but, artiste supérieur et inépuisable en prestiges, en séductions, en corruptions, en intimidations, admirable et encore plus effrayant, comme un superbe fauve subitement lâché dans un troupeau apprivoisé qui rumine. Le mot n'est pas trop fort, et il a été dit par un témoin oculaire, par un ami, par un diplomate compétent, presque à cette date: "Vous savez que, tout en l'aimant beaucoup, ce cher général, je l'appelle tout bas *le petit tigre*, pour bien caractériser sa taille, sa ténacité, son courage, la rapidité de ses mouvements, ses élans et tout ce qu'il y a en lui qu'on peut prendre en bonne part en ce sens-là."

"Je le vis pour la première fois, dit Mme de Staël, à son retour en France, après le traité de Campo-Formio. Lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prononcé lui succéda." Pourtant "il n'avait alors aucune puissance, on le croyait même assez menacé par les soupçons ombrageux du Directoire; on le voyait plutôt avec sympathie, avec des préventions favorables;

ainsi la crainte qu'il inspirait n'était causée que par le singulier effet de sa personne sur presque tous ceux qui l'approchaient. J'avais vu des hommes très dignes de respect, j'avais vu aussi des hommes féroces; il n'y avait rien, dans l'impression que Bonaparte produisit sur moi, qui pût me rappeler ni les uns ni les autres. J'aperçus assez vite, dans les différentes occasions que j'eus de le rencontrer pendant son séjour à Paris, que *son caractère ne pouvait être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir;* il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des individus à nous connus. Un tel être, *n'ayant point de pareil,* ne pouvait ni ressentir ni faire éprouver de la sympathie; *c'était plus ou moins qu'un homme;* sa tournure, son esprit, son langage, sont empreints d'une nature étrangère. Loin de me rassurer en voyant Bonaparte plus souvent, il m'intimidait tous les jours davantage. Je sentais confusément qu'aucune émotion du cœur ne pouvait agir sur lui. *Il regarde une créature humaine comme un fait ou une chose, et non comme un semblable.* Il ne hait pas plus qu'il n'aime, *il n'y a que lui pour lui;* tout le reste des créatures sont des chiffres. La force de sa volonté consiste dans l'imperturbable calcul de son égoïsme; c'est un habile joueur dont le genre humain est le parti adverse qu'il se propose de faire échec et mat. Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de *sa supériorité; elle n'avait aucun rapport avec celle des hommes instruits et cultivés par l'étude et la société,* tels que la France et l'Angleterre peuvent en offrir des exemples. Mais ses discours indiquaient *le tact des circonstances,* comme le

chasseur a celui de sa proie. Je sentais dans son âme comme une épée froide et tranchante qui glaçait en blessant; je sentais dans son esprit une ironie profonde à laquelle rien de grand ni de beau ne pouvait échapper, pas même sa propre gloire, car il méprisait la nation dont il voulait les suffrages. Tout était chez lui moyen ou but; l'involontaire ne se trouvait nulle part, ni dans le bien ni dans le mal. Nulle loi pour lui, nulle règle idéale et abstraite; il n'examinait les choses que sous le rapport de leur utilité immédiate; un principe général lui déplaisait comme une niaiserie ou comme un ennemi." —

Au commencement du gouvernement consulaire, Rœderer, juge expert et indépendant, qui voit chaque jour Bonaparte au Conseil d'État et note le soir ses impressions de la journée, reste stupéfait d'admiration: "Assidu à toutes les séances; les tenant cinq à six heures de suite; parlant, avant et après, des objets qui les ont remplies; toujours revenant à deux questions: cela est-il *juste?* cela est-il *utile?* examinant chaque question en elle-même sous ces deux rapports, après l'avoir divisée par la plus exacte analyse et la plus déliée; interrogeant ensuite les grandes autorités, les temps, l'expérience; se faisant rendre compte de la jurisprudence ancienne, des lois de Louis XIV, du grand Frédéric. Jamais le Conseil ne s'est séparé sans être plus instruit, sinon de ce qu'il lui a enseigné, du moins de ce qu'il l'a forcé approfondir. Jamais les membres du Sénat, du Corps Législatif, du Tribunat ne viennent le visiter sans emporter le prix de cet hommage en instructions utiles. Il ne peut avoir devant lui des hommes publics sans être homme d'État,

et tout devient pour lui Conseil d'État. Ce qui le caractérise entre tous, ce n'est pas seulement la pénétration et l'universalité de son intelligence, c'est aussi et surtout la flexibilité, la force et la constance de son attention. Il peut passer dix-huit heures de suite au travail, à un même travail, à des travaux divers. Je n'ai jamais vu son esprit las. Je n'ai jamais vu son esprit sans ressort, même dans la fatigue du corps, même dans l'exercice le plus violent, même dans la colère. Je ne l'ai jamais vu distrait d'une affaire par une autre, sortant de celle qu'il discute pour songer à celle qu'il vient de discuter ou à laquelle il va travailler. Les nouvelles heureuses ou malheureuses d'Égypte ne sont jamais venues le distraire du code civil, ni le code civil des combinaisons qu'exigeait le salut de l'Égypte. Jamais homme ne fut plus entier à ce qu'il faisait, et ne distribua mieux son temps entre les choses qu'il avait à faire." — Lui-même disait plus tard que "les divers objets et les diverses affaires étaient casés dans sa tête comme dans une armoire. Quand je veux interrompre une affaire, je ferme son tiroir et j'ouvre celui d'une autre. Elles ne se mêlent point l'une avec l'autre et jamais ne me gênent ni me fatiguent. Veux-je dormir? je ferme tous les tiroirs et me voilà au sommeil."

Ses collaborateurs fléchissent et défaillent sous la tâche qu'il leur impose et qu'il porte sans en sentir le poids. Étant consul, "il préside quelquefois des réunions particulières de la section de l'intérieur depuis dix heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.. Souvent, à Saint-Cloud, il retient les conseillers d'État depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du



soir, avec une suspension d'un quart d'heure, et ne paraît pas plus fatigué à la fin de la séance qu'au commencement." Pendant les séances de nuit, plusieurs membres tombent de lassitude, le ministre de la guerre s'endort; il les secoue et les réveille: "Allons! allons! citoyens, réveillons-nous, il n'est que deux heures, il faut gagner l'argent que nous donne le peuple français!" Consul ou Empereur, "à chaque ministre il demande compte des moindres détails: il n'est pas rare de les voir sortir du conseil accablés de la fatigue des longs interrogatoires qu'il leur a fait subir; il arrive souvent aux mêmes ministres de trouver encore, en rentrant chez eux, dix lettres de lui, demandant d'immédiates réponses, auxquelles tout l'emploi de la nuit peut à peine suffire." — La quantité de faits que son esprit emmagasine et contient, la quantité d'idées que son esprit élabore et produit, semble dépasser la capacité humaine, et ce cerveau insatiable, inépuisable, inaltérable, fonctionne ainsi sans interruption pendant trente ans.

Ses idées ont dans son cœur et son tempérament leur racine profonde; et cette racine souterraine, qui leur fournit leur âpre sève, est un instinct primordial, plus puissant que son intelligence, plus puissant que sa volonté même, l'instinct de se faire centre et de rapporter tout à soi, en d'autre termes, *l'égoïsme.*

C'est l'égoïsme, non pas inerte, mais actif et envahissant, proportionné à l'activité et l'étendue de ses facultés, développé par l'éducation et les circonstances, exagéré par le succès et la toute-puissance, jusqu'à devenir un monstre, jusqu'à dresser, au milieu de la société humaine, un *moi* colossal, que toute résistance

blesse, que toute indépendance gêne, et qui, dans le domaine illimité qu'il s'adjuge, ne peut souffrir aucune vie, à moins qu'elle ne soit un appendice ou un instrument de la sienne. — Déjà dans l'adolescent et même dans l'enfant, cette personnalité absorbante était en germe. "Caractère dominant, impérieux, entêté," disent les notes de Brienne. "Extrêmement porté à l'égoïsme," ajoutent les notes de l'École militaire, "ayant beaucoup d'amour-propre, ambitieux, aspirant à tout, aimant la solitude," sans doute parce que, dans une compagnie d'égaux, il ne peut être maître et qu'il est mal à l'aise là où il ne commande pas. — "Je vivais à l'écart de mes camarades, dira-t-il plus tard; j'avais choisi, dans l'enceinte de l'École, un petit coin où j'allais m'asseoir pour rêver à mon aise. Quand mes compagnons voulaient usurper sur moi la propriété de ce coin, je la défendais de toute ma force; j'avais déjà l'instinct que ma volonté devait l'emporter sur celle des autres, et que ce qui me plaisait devait m'appartenir." Remontant plus haut et jusqu'à ses premières années sous le toit paternel en Corse, il se peint lui-même comme un petit sauvage malfaisant, rebelle à tous les freins et dépourvu de conscience. "Rien ne m'imposait; je ne cragnais personne; je battais l'un, j'égratignais l'autre, je me rendais redoutable à tous. Mon frère Joseph était mordu, battu, et j'avais porté plainte contre lui quand il commençait à peine à se reconnaître." Excellent stratagème et qu'il ne se lassera jamais de répéter: ce talent d'improviser des mensonges utiles lui est inné; plus tard, homme fait, il s'en glorifie, il en fait l'indice et la mesure de "la supériorité politique,

et il se plaît à rappeler qu'un de ses oncles, dès son enfance, lui a prédit qu'il gouvernerait le monde parce qu'il avait coutume de mentir toujours."

Notez ce mot de l'oncle: il résume l'expérience totale d'un homme de ce temps et de ce pays; voilà bien l'enseignement que donnait la vie sociale en Corse; par une liaison infaillible, la morale s'y adaptait aux mœurs. En effet, telle est la morale, parce que telles sont les mœurs, dans tous les pays et dans tous les temps où la police est impuissante, où la justice est nulle, où la chose publique appartient à qui peut la prendre, où les guerres privées se déchaînent sans répression ni pitié, où chacun vit armé, où toutes les armes sont de bonne guerre, la feinte, la fraude et la fourberie, comme le fusil et le poignard; c'était le cas en Corse au XVIIIe siècle.

A table, l'enfant a écouté la conversation des grandes personnes, et, sur un mot, comme celui de l'oncle, sur une expression de physionomie, sur un geste admiratif ou sur un haussement d'épaules, il a deviné que le train courant du monde n'est pas la paix, mais la guerre, par quelles ruses on s'y soutient, par quelles violences on s'y pousse, par quels coups de main on y grimpe. Le reste du jour, abandonné à lui-même, à la nourrice Ilaria, à Saveria, la femme de charge, aux gens du peuple parmi lesquels il vagabonde, il entend causer les marins du port ou les bergers du domaine, et leurs exclamations naïves, leur franche admiration des embuscades bien dressées et des guets-apens heureux, enfoncent en lui, par une répétition énergique, les leçons qu'il a déjà prises à domicile. Ce sont là ses *leçons de choses;* à cet âge

tendre, elles pénètrent, surtout quand le naturel s'y prête, et ici le cœur les accepte d'avance, parce que l'education rencontre en l'instinct un complice.

Sur ce caractère déjà si marqué tombe un second coup de balancier qui le frappe une seconde fois de la même empreinte, et l'anarchie française grave dans le jeune homme les maximes déjà tracées dans l'enfant par l'anarchie corse; c'est que, dans une société qui se défait, les leçons de choses sont les mêmes que dans une société qui n'est pas faite. — De très bonne heure, à travers le décor des théories et la parade des phrases, ses yeux perçants ont aperçu le fond vrai de la Révolution, c'est-à-dire la souveraineté des passions libres et la conquête de la majorité par la minorité; être conquérant ou être conquis, il faut opter entre ces deux conditions extrêmes; point de choix intermédiaire. Après le 9 thermidor, les derniers voiles sont déchirés, et, sur la scène politique, les instincts de licence et de domination, les convoitises privées, s'étalent à nu; de l'intérêt public et du droit populaire, nul souci; il est clair que les gouvernants sont une bande, que la France est leur butin, qu'ils entendent garder leur proie envers et contre tous, par tous les moyens, y compris les baïonnettes. — Dans les armées, surtout dans l'armée d'Italie, depuis que le territoire est délivré, la foi républicaine et l'abnégation patriotique ont fait place aux appétits naturels et aux passions militaires. Pieds nus, en haillons, avec quatre onces de pain par jour, payés en assignats qui n'ont point cours sur le marché, officiers et soldats veulent avant tout sortir de misère; "les malheureux, après avoir soupiré pendant trois ans au

sommet des Alpes, arrivent à la terre promise; ils veulent en goûter." Autre aiguillon, l'orgueil exalté par l'imagination et le succès; ajoutez-y le besoin de se dépenser, la fougue et le trop-plein de la jeunesse: ce sont presque tous de très jeunes gens, et ils prennent la vie à la façon gauloise ou française, comme une partie de plaisir et comme un duel. Mais, se sentir brave et montrer qu'on l'est, affronter les balles par gaillardise et défi, courir d'une bonne fortune à une bataille et d'une bataille à un bal, s'amuser et se risquer à l'excès, sans arrière-pensée, sans autre objet que la sensation du moment, jouir de ses facultés surexcitées par l'émulation et le péril, ce n'est plus là se dévouer, c'est se donner carrière, et, pour tous ceux qui ne sont pas des étourdis, se donner carrière, c'est faire son chemin, monter en grade, piller afin de devenir riche, comme Masséna, conquérir afin de devenir puissant, comme Bonaparte. — Sur ce terrain, entre le général et son armée, dès les premiers jours, l'entente est faite, et, après un an de pratique, elle est parfaite. De leurs actes communs, une morale se dégage, vague dans l'armée, précise dans le général; ce qu'elle entrevoit, il le voit; il considère le monde comme un grand festin offert à tout venant, mais où, pour être bien servi, il faut avoir les bras longs, se servir le premier et ne laisser aux autres que ses restes.

Cela lui semble si naturel qu'il le dit tout haut, et devant des hommes qui ne sont pas ses familiers, devant Nicot, un diplomate, devant Melzi, un étranger. "Croyez-vous, leur dit-il après les préliminaires de Léoben, croyez-vous que ce soit pour faire la gran-

deur des avocats du Directoire, des Carnot, des Barras, que je triomphe en Italie ? Croyez-vous aussi que ce soit pour fonder une république ? Quelle idée! une république de trente millions d'hommes! Avec nos mœurs, nos vices! où en est la possibilité ? C'est une chimère dont les Français sont engoués, mais qui passera avec tant d'autres. Il leur faut de la gloire, les satisfactions de la vanité; mais la liberté, ils n'y entendent rien. Voyez l'armée: les succès que nous venons de remporter, nos triomphes ont déjà rendu le soldat français à son véritable caractère. Je suis tout pour lui. Que le Directoire s'avise de vouloir m'ôter le commandement, et il verra s'il est le maître. Il faut à la nation un chef, un chef illustre par la gloire, et non pas des théories de gouvernement, des phrases, des discours d'idéologue auxquels les Français n'entendent rien... Quant à votre pays, monsieur de Melzi, il y a encore moins qu'en France d'éléments de républicanisme, et il faut encore moins de façons avec lui qu'avec tout autre. Au reste, mon intention n'est nullement d'en finir si promptement avec l'Autriche. La paix n'est pas dans mon intérêt. Vous voyez ce que je suis, ce que je puis maintenant en Italie. Si la paix est faite, si je ne suis plus à la tête de cette armée que je me suis attachée, il me faut renoncer à ce pouvoir, à cette haute position où je me suis placé, pour aller faire ma cour au Luxembourg à des avocats. Je ne voudrais quitter l'Italie que pour aller jouer en France un rôle à peu près semblable à celui que je joue ici, et le moment n'est pas encore venu; la poire n'est pas mûre."

Son expédition d'Égypte n'a pas d'autre motif. Que, dans l'état présent de la France et de l'Europe, l'expédition soit contraire à l'intérêt public, que la France se prive ainsi de sa meilleure armée et offre sa plus grande flotte à une destruction presque certaine, peu importe, pourvu que, dans cette aventure énorme et gratuite, Bonaparte trouve l'emploi dont il a besoin, un large champ d'action et les victoires retentissantes qui, comme des coups de trompette, iront par delà les mers renouveler son prestige: à ses yeux, la flotte, l'armée, la France, l'humanité n'existent que pour lui et ne sont faites que pour son service. — Si, pour le confirmer dans sa persuasion, il faut encore une leçon de choses, l'Égypte la fournira; là, souverain absolu, à l'abri de tout contrôle, aux prises avec une humanité inférieure, il agit en sultan et il s'accoutume à l'être.

Devenu Consul, puis Empereur, il applique en grand sa théorie, et, sous sa main, l'expérience fournit chaque jour à la théorie de nouvelles vérifications. — A son premier geste, les Français se sont prosternés dans l'obéissance, et ils y persistent comme dans leur condition naturelle, les petits, paysans et soldats, avec une fidélité animale, les grands, dignitaires et fonctionnaires, avec une servilité byzantine. — De la part des républicains, nulle résistance; au contraire, c'est parmi eux qu'il a trouvé ses meilleurs instruments de règne, sénateurs, députés, conseillers d'État, juges, administrateurs de tout degré. Tout de suite, sous leurs prêches de liberté et d'égalité, il a démêlé leurs instincts autoritaires, leur besoin de commander, de primer, même en sous-ordre, et, par

surcroît, chez la plupart d'entre eux, les appétits d'argent ou de jouissance. —

Enfin, nous voici devant sa passion dominante, devant le gouffre intérieur que l'instinct, l'éducation, la réflexion, la théorie ont creusé en lui, et où s'engloutira le superbe édifice de sa fortune: je veux parler de son ambition. Elle est le moteur premier de son âme et la substance permanente de sa volonté, si intime qu'il ne la distingue plus de lui-même et que parfois il cesse d'en avoir conscience. "Moi, disait-il à Rœderer, je n'ai pas d'ambition; ou, si j'en ai, elle m'est si naturelle, elle m'est tellement innée, elle est si bien attachée à mon existence qu'elle est comme le sang qui coule dans mes veines, comme l'air que je respire." — Aussi avide que jalouse, cette ambition, qui s'indigne à la seule idée d'un rival, se sent gênée à la seule idée d'une limite; si énorme que soit le pouvoir acquis, elle en voudrait un plus vaste; au sortir du plus copieux festin, elle demeure inassouvie. Le lendemain du couronnement, il disait à Decrès: "Je suis venu trop tard, il n'y a rien à faire de grand; ma carrière est belle, j'en conviens; j'ai fait un beau chemin. Mais quelle différence avec l'antiquité! Voyez Alexandre: après avoir conquis l'Asie et s'être annoncé au peuple comme fils de Jupiter, à l'exception d'Olympias, qui savait à quoi s'en tenir, à l'exception d'Aristote et de quelques pédants d'Athènes, tout l'Orient le crut. Eh bien! moi, si je me déclarais aujourd'hui le fils du Père Éternel et que j'annonçasse que je vais lui rendre grâces à ce titre, il n'y a pas de poissarde qui ne me sifflât sur mon passage. Les peuples sont

trop éclairés aujourd'hui; il n'y a plus rien à faire." — Un diplomate qui l'a fréquenté longtemps et observé sous tous les aspects résume son caractère dans ce mot définitif: "Il se considérait comme un être isolé dans le monde, fait pour le gouverner et pour diriger tous les esprits à son gré."

C'est pourquoi quiconque approche de lui doit renoncer à sa volonté propre et devenir un instrument de règne: "Ce terrible homme, disait souvent Decrès, nous a tous subjugués; il tient toutes nos imaginations dans sa main, qui est tantôt d'acier, tantôt de velours; mais on ne sait quelle sera celle du jour, et il n'y a pas moyen d'y échapper: elle ne lâche jamais ce qu'elle a une fois saisi." — Propriétaire exploitant des hommes et des choses, des corps et des âmes, pour en user et abuser à discrétion, jusqu'à épuisement, sans en devoir compte à personne, il arrive, au bout de quelques années, à dire, aussi couramment et plus despotiquement que Louis XIV lui-même, "mes armées, mes flottes, mes cardinaux, mes conciles, mon sénat, mes peuples, mon empire." — A un corps d'armée qui s'ébranle pour marcher au feu: "Soldats, j'ai besoin de votre vie et vous me la devez." — Au général Dorsenne et aux grenadiers de la garde: "On dit que vous murmurez, que vous voulez retourner à Paris, à vos maîtresses; mais détrompez-vous, je vous retiendrai sous les armes, jusqu'à quatre-vingts ans: vous êtes nés au bivac et vous y mourrez."

Plus tard, à Sainte-Hélène, il s'attendrira, en paroles, sur "ce peuple français qu'il a tant aimé." La vérité est qu'il l'aime comme un cavalier aime

son cheval; quand il le dresse, quand il le pare et le pomponne, quand il le flatte et l'excite, ce n'est pas pour le servir, mais pour se servir de lui en qualité d'animal utile, pour l'employer jusqu'à l'épuiser, pour le pousser en avant, à travers des fossés de plus en plus larges, et par-dessus des barrières de plus en plus hautes: encore un fossé, encore cette barrière; après l'obstacle qui semble le dernier, il y en aura d'autres, et, dans tous les cas, le cheval restera forcément à perpétuité ce qu'il est déjà, je veux dire une monture, et une monture surmenée. — À la fin de 1812 la grande armée gît dans la neige: le cheval a manqué des quatre pieds. Par bonheur, ce n'est qu'un cheval fourbu; "la santé de sa Majeste n'a jamais été meilleure:" le cavalier ne s'est point fait de mal; il se relève, et, ce qui le préoccupe en cet instant, ce n'est pas l'agonie de sa mouture crevée, c'est sa propre mésaventure, c'est sa réputation d'écuyer compromise, c'est l'effet sur le public. "Vos souverains, dit-il à M. de Metternich, nés sur le trône, peuvent se laisser battre vingt fois et rentrer dans leurs capitales; moi, je ne le puis pas, parce que je suis un soldat parvenu." En effet son despotisme en France est fondé sur sa toute-puissance en Europe. Sa chimère impériale a dévoré des millions d'hommes: entre 1804 et 1815, il a fait tuer plus de 1 700 000 Français nés dans les limites de l'ancienne France, auxquels il faut ajouter probablement 2 millions d'hommes nés hors de ces limites et tués pour lui, à titre d'alliés, ou tués par lui, à titre d'ennemis.

NOTES.

Numbers in heavy type (**1**, etc.) refer to page; those in smaller type (1, etc.) to lines (as numbered on each page). Edgr. = Edgren's French Grammar (latest edition); Wh. = Whitney's Practical French Grammar.

ix.—1. **que**, expletive: Edgr. § 266. *a*; Wh. § 98.

14. The territory of France is divided into 87 *départements;* these into *arrondissements* (districts); these into *cantons;* and these finally into *communes*. The heads of these various divisions are, respectively, the prefect, the sub-prefect, the canton council, and the mayor.

16. **Concordat**, the Concordate, or agreement between the Pope and France for the regulation of ecclesiastical matters.

16. **Code**, the code or collection of French laws (chiefly *Code Napoléon* of 1804).

17. **Institut**, the Institute of France, now comprising five academies of arts and sciences.

x.—18. **cour de comptes**, 'exchequer.'

18. **en**, 'as a, like a': Edgr. § 214. 1; Wh. 207. *e*.

18, 19. **j'étais devant**, 'I was before,' i.e. I faced *or* studied.

1.—5. **préférence**, 'preferment.'

9. **assises**, 'assizes,' here 'domineering parties.'

12–16. The numbers are inexact, in so far as the ecclesiastics amount only to 120,000.

2.—1. **à ce titre**, 'as such' (i.e. as founders of France).

6, 7. **le tiers état**, 'the third estate', i.e. the people, the commons (all save the privileged classes).

3.—7, 8. **généralité**, district of taxation; **élection**, court of taxation (i.e., of the assessors of subsidies).

11. **maréchaussée**, 'mounted police.'

4.—11. **Calonne**, Minister of Finance 1783–87.

29. **ne**, expletive: Edgr. § 386; Wh. § 170. *c*.

31. **trouve pour entrave** ('find as an obstacle'), 'is hampered by.'

5.—4. **Mme de Pompadour**, the notable mistress of Louis XV., and the purveyor of his gaieties.

5. **d'Argenson**, Minister of Foreign Affairs 1744–48; has left important Memoires of the French Court.

15. **Necker** was made Minister of Finance 1777, and dismissed 1781 after a publication on the finances of France, which produced a great sensation. He was again called to the same office and to that of Minister of State 1788, and gained great popularity by recommending the calling of the States General, but was again dismissed 1789, because he hesitated when the Court determined to nullify the resolution of the Third Estate.

27. **tient salon**, 'entertains high society.'

6.—12. **Versailles**, the famous residence of the French court, 11 miles from Paris.

25. **Cent Suisses** or **Cent-Suisses**, a body of hundred Swiss, forming part of the royal guard. They perished in the defence of the Tuileries 1792, in memory whereof the famous "lion monument," modelled by Thorvaldsen, was sculptured on a rock at Lucerne.

7.—23. **l'entrée familière**, 'the family reception.'

23. **enfants de France**, i.e. the king's children.

29. **le duc de Penthièvre**, illegitimate son of Louis XIV.

31. **Mesdames**, the king's eldest daughter, and the wife of his eldest brother.

8.—10. **l'entrée des brevets**, the reception of the Knights of the Holy Ghost.

20, 21. **grand aumônier**, 'great almoner,' i.e. the king's chaplain who distributed alms for him, and said the mass; **les aumôniers de quartier**, 'the quarterly almoners,' i.e. the royal chaplains who served three months by turns.

9.—32. **le cordon bleu**, 'the blue cord,' with its cross attached, was the badge of the Order of the Holy Ghost.

10.—10, 11. **quæsumus, deus omnipotens** (Lat.), 'We pray, O Lord Almighty!'

17. **Frédéric II,** viz. of Prussia, Frederick the Great.

12.—21. **distinguât** (subj., Edgr. § 323. C. *a*; Wh. 135. *b*) **mieux,** 'distinguished better,' here in sense of 'adapted better his manner to.'

13.—27. **détente,** 'relaxation' (of stiff manners or etiquette), i.e. 'ease and grace.'

29. **de Talleyrand,** the subtle diplomatist of the Republic, Napoleon, and the Bourbons.

14.—7. **se dégrossir,** 'to be (become) polished.'

7. **Lord Chesterfield** (1694–1773), English statesman and author, distinguished by brilliancy of wit and elegance of manners.

19. **Gustave III,** King of Sweden (1771–92), was a great admirer and imitator of French manners.—His fleet was temporarily defeated by the Russians 1788.

15.—15, etc. The quoted lines are from George Sand's *Récits de ma grand'mère.* The grandmother is speaking of her own husband, whom she had married at thirty, when he was sixty-two.

17.—15. "**une espèce,**" 'a specimen' = 'an ill-bred person, a boor.'

27. **de mise,** 'fashionable, acceptable.'

18.—4. "**l'homme sensible,**" 'the sensitive man,' i.e. Rousseau, whose partly sensible, but largely sentimental works stirred up great enthusiasm and sham speculation at the time.

29. **entre deux madrigaux,** 'between two madrigals' (pastoral verses), i.e. while pausing to muse between two madrigals.

19.—5. **poufs au sentiment,** sort of head-dresses expressing the wearer's sentiments.

15. **à tout le moins,** 'at the very least.' (*tout* adv., Edgr. § 292. 2; Wh. § 116. *c.*)

25. **Trianon,** a château near Versailles, was a favorite resort of Marie Antoinette (wife of Louis XVI).

30. **Mme Adelaïde,** the eldest daughter of Louis XV.

20.—5. **le comte d'Artois,** brother of Louis XVI.

17. **où ce monde finit,** 'when this world (= state of society) is coming to an end' (i.e. is about to be engulfed by the Revolution).

21.—1. **le bataillon encyclopédique**, i.e. the collaborators of the Cyclopedia (35 vols., Paris 1751–80), edited by Diderot and d'Alembert.

17. Rousseau lived an erring life, wholly under the control of his spasmodic feeling, until his death, 1778.

22.—4. **Chatterton**, the highly gifted English poet and adventurer, who put an end to his own life (1770) before he reached his 18th year.

4. **Werther**, the hero of Goethe's 'Das Leiden des jungen Werthers,' a sentimental youth who, in love with his friend's wife, committed suicide.

28. **L'Émile ou de l'Éducation**, one of Rousseau's most known productions (publ. 1764).

23.—16. **après coup** ('after the right moment'), 'when it is too late.'

24.—14. **Molière**, the greatest of French writers of comedies.

30. **En fait de**, 'as regards.'

26.—16. **Law** (1671–1729), Comptroller-General of the finances of France, and famous for his credit operations and planning of a national bank.

23. **St. Domingo**, or Hayti, belonged to France at the time.

28. **Arthur Young**, English traveller and writer (Travels in France 1786–89).

27.—28, 32. **Fleury** (1653–1743): André-Hercule de, Prime Minister of Louis XV.; Joly de, Minister of Finance under Louis XVI.

29.—8. **était de**, 'was, amounted to' (Edgr. § 211. *c*; Wh. V. 1–4).

10. **ç'a** for *ce a*.

13. **Terray**, Minister of Finance.

19. **M. de Loménie**, Minister of Finance 1787.

30.—31. **frac uni**, 'frack coat' (as not cut with skirts behind only, like the dress coat).

31.—9. **Le marquis de Mirabeau**, the father of the Count M. of revolutionary fame.

32.—18. **La maréchale de Luxembourg** (1707–87), famous for her beauty and haughtiness.

19. **Laharpe** (1739–1803), French poet and literary critic of renown.

33.—14. **tête baissée**, 'head down,' i.e. 'blindly, headlong, at all hazards.'

34.—25, 26. **Le Discours**, etc., and **le Contrat social** (treating of the 'social contract' made by the sovereign people), two famous works published by Rousseau, resp. 1755 and 1762.

35.—21. **Mallet Dupan** (1749–1800), Swiss author.

32. **Marat** (1744–93), the bloodthirsty member of the Convention.

36.—13. **en sujet**, cf. note p. X. 18.

37.—2. **cahiers**, resolutions (distributed in the form of *cahiers*, 'copy-books,' to each member of an assembly).

8. **Montesquieu** (1689–1755), the famous author of 'L'esprit des lois' (1748), a philosophical treatise on laws generally.

39.—17. **La Bruyère** (1644–96), French author of celebrity, published in 1687 his great work 'Les caractères de Théophraste, traduits du Grec, avec les caractères ou les mœurs de ce siècle.'

40.—9 Louis XV. died 1765.

41.—15. **au jour le jour**, 'for the day', i.e. from hand to mouth.

42.—9. **s'en prendre à**, 'blame, accuse': Edgr. § 250. *c*; Wh. § 85. *b*.

43.—5. **gabelou**, 'gabeler, tax-gatherer' (term of contempt).

45.—1. **de même**, 'so also.'

46.—8. **l'Assemblée**, the National Assembly of France, succeeding (1789) the States-General convoked the same year by Louis XVI.

47.—20. **fermier**, 'farmer' (i.e. cultivator of leased ground).

48.—7. **plus**, 'no more': Edgr. § 388.

49.—9. **pénètrent depuis deux ans**, 'have the last two years been penetrating': Edgr. 304. *b*; Wh. § 118. *d*.

50.—8. The capture of the Bastile, the famous state prison in Paris, on the 14th of July, 1789, by the mob, changed the current of events in France.

23. **faux-saunier**, 'salt smuggler.'

51.—16. **requis**, from **requérir**, here 'summon before the law.'

53.—26. **bien mieux**, 'better yet.'

27. **Jacquerie**, 'Jacquerie' (originally, rising of the peasants

—nicknamed *Jacques*, 'Jacobs, dullards'—against the nobles in 1358), 'peasant revolts, mob rule.'

28. **Camille Desmoulins** (1761–94), young popular leader who led the masses to storm the Bastile.

54.—5. **la Terreur**, 'the Reign of Terror' (epoch of the French Revolution, 1793–94).

17. Cf. p. **5.** 15.

19. **une Saint-Barthélemy**, referring to the massacre of French Protestants in Paris on the night of St. Bartholomew's Day, 1572.

24. **hôtel de ville**, 'hôtel de ville, city hall' (here the magnificent hall of Paris).

29. **Polichinelle**, 'merry-andrew' (Ital. word).

55.—19. **fougues de cervelle**, 'phantoms of the brain, wild fancies.'

21. **faubourg Saint-Antoine**, the part of the city where the Bastile lay.

56.—13. **barrières**, 'bars, toll-gates,' where customs or town-dues (*octrois*) were paid.

13–16. **St. Antoine** and **St. Honoré**, on the right side of the Seine; **St.-Marcel** and **St.-Jaques**, on the left side.

28. **la dernière plèbe**, 'the lowest mob.'

30. **des Lazaristes**, 'of the Lazarist monks' (in the north part of the city).

57.—12. **la Force**, 'the jail' (near the Bastile).

13. **Garde-Meuble**, 'the royal storeroom' (near the Tuileries).

58.—8. **Dussaulx** exalted these acts in his book 'L'œuvre des sept jours.'

60.—21. **l'homme voit rouge**, 'man sees the red color,' i.e. be comes infuriated, like the bull when it sees the red cloth flaunted in its eyes.

63.—1. All these escaped, however.

24. **vœu**, 'vow,' here (political) conviction.

64.—1. **Lafayette**, who served in the Revolutionary War of America, was (1789), made commander of the National Guards.

21. **les cotes surchargées**, 'the overcharged quota,' i.e. the unreasonable taxation.

65.—4. **l'Abbaye**, the military prison at Abbaye.

66.—9. **Saint-Georges**, one of the finest violin-players of the time.

10. **Garat**, one of the best tenor-singers of the time.

16. **telle quelle**, 'such as it was.'

67 (heading). **Jacobins**, 'Jacobins,' members of a political club of great influence during the Revolution. The club, which met in the Jacobin Convent in Paris (hence 'The Jacobin Club'), concerted measures to control the proceedings of the National Assembly, and later the Legislative Assembly, and extended its influence over the whole country. Its power reached its height during the National Convention 1792. The Jacobins brought about the death of the king, the destruction of the Girondist party, the storm of the lowest classes against the *bourgeoisie*, and the Reign of Terror over all France. But the fall of Robespierre, one of its leaders, 1794, gave the deathblow to the Jacobin Club.

69.—32. **en fait bon marché**, 'puts little value on it' (viz., *ce cadeaux*), 'considers it of little worth.'

71.—21. **à moins de**, 'save in the case of.'

27–8. **Soustalot . . Saint-Just**, all prominent members of the Jacobin Club.

73.—7. **le club de Troyes**, one of the affiliated clubs that were formed over all France.

11. **Girondins**, 'Girondists' (who formed the moderate republican party).

11. **Montagnards**, members of the most radical republican party; **le Montagne**, 'the Mountain' (so called because it occupied the highest seats in the Convention).

13. **Marat** (1744–93), member of the Jacobin Club, and one of the most infamous characters of the Revolution.

15. **Robespierre** (1721–94), like Marat, a Jacobin, and second only to him in cruelty.

77.—20. **Rétif de la Bretonne**, writer and chronicler.

23. **tireurs de bois flotté**, 'raft-draggers' (on canals and streams).

24. **trains**, here 'trains' of boats or rafts.

25. **Nièvre and Yonne**, confluences of the Loire and the Seine, respectively.

78.—14. **St. Domingo**, or Hayti, had suffered greatly through internal revolutions.

17. **le fort de la Halle**, 'porter, sack-carrier.'

30. **Danton** (1759–94), with Marat and Robespierre, one of the leaders of the extreme revolutionary party, and, like his associates, of a cruel and corrupt nature, but capable of much heroic audacity.

79.—12. **Villeroi**, with Fleury the educator of Louis XV.

80.—3. **le bataillon des Enfants-Trouvés** formed a part of the National Guard (the name because this battalion was made up of young men once foundlings).

16. **sans-culotte**, 'sans-culotte' (i.e. 'breechless fellow),' name of reproach given to the extreme republican party, as some think, because they used pantaloons instead of the aristocratic breeches, or, according to others, because that name was first applied to the women who had forced their way into the Assembly.

25. **l'Américain**, because he had served as volunteer in Hayti.

32. On the 6th of October, 1798, the royal family, amidst great crowds, went from Versailles to Paris.

81.—7. Rossignol was made commander in the expedition against the revolters of *Vendée*.

10. **porte-parole**, 'messenger, representative.'

11. **la Commune**, 'the Commune,' established (1792–4) by a usurpation on the part of representatives chosen by the Communes. Its rule is known as the 'Reign of Terror.'

21. **Girondins**; cf. p. **78.** 11. **Pétion, Manuel**, members of revolutionary party. **Danton**, p. **78.** 30.

82.—4. **La Marseillaise**, the national hymn of France, composed in 1792 by Rouget de l'Isle, an officer, at Strassbourg.

5. **la Carmagnole**, a popular song of 1792, composed as the French took the city of Carmagnole in Piedmont.—**Ca ira** ('that will pass'), the refrain of many songs, especially those breathing revenge on the aristocrats.

11. **Charles IX** (1560–74) was forced by Catherine de Medici to instigate the massacre of St. Bartholomew's, 1572.

13. **Damiens** tried to assassinate Louis XV., and was tortured to death.

32. **les démagogues de Platon,** 'Plato's demagogues; in his discourse on the State (*Politeia*), where he scourges unbridled democracy.

84.—14. **acquis,** here 'knowledge.'

85.—22. **Commune**; cf. p. **81.** 11.

87.—17. **nous sortons du ruisseau,** 'we come from the gutter.'

88.—25. **Saint-Firmin,** an ancient cloister in Paris.

20. **Billaud-Varennes,** writer on politics, and one of the most hard hearted of the Jacobin party. Died in exile 1819.

89.—17. **égoutier,** 'sewer-worker or cleaner' (**égout,** 'gutter').

18. **équarrisseur,** one employed in cutting up dead animals, transl. 'slaughterer.' (**équarrir,** 'square, cut in squares.')

19. **mettre du cœur au ventre,** 'keep up the courage.'

24. **le démon de Dante**: in Dante's Divine Comedy, Satan devises horrid punishments for all sinners.

29. **Carmagnole**; cf. p. **82.** 5. This song began thus: 'Madame Veto (i.e. royal power) avait promis De faire égorger tout Paris. Mais son coup a manqué, Grace a nos canoniers. Dansons la carmagnole. . .'

29. **font lever,** 'rouse, wake early.'

90.—19. **Mme de Lamballe,** daughter-in-law of the Duke of Penthièvre (p. **7.** 29).

91.—23. **les reclus de la justice ordinaire,** 'those condemned by the common law.'

24–7. **la Conciergerie,** the state prison; **le Châtelet, la tour Saint-Bernard,** prisons; **Bicêtre,** prison and insane hospital; **la Salpétrière,** house of correction.

94 (heading).—**Marat, Danton, Robespierre** formed, as already noted, a sort of triumvirate of the Jacobin Reign of Terror. **Marat** (1744–93), the most execrable character of the three, was assassinated by Charlotte Corday. **Danton** (1759–94), a bold and powerful demagogue, was guillotined when suspected of moderation. **Robespierre** (1758–94), a cold, vainglorious man of no depth, was likewise beheaded when his influence waned.

95.—3. **flux intarissable d'écriture,** 'incurable disease of writing.'

4. **tétanos de la volonté**, 'lockjaw of the will,' i.e. 'rigid incorrigibility of the will.'

96.—21. **fous lucides**, 'madmen with lucid moments, lunatics.'

97.—22. **cheval dè meule**, 'treadmill horse, lever horse.'

26. **Sieyès** (s heard), 1748–1826, a prominent actor in the Revolution, and later member of the Consulate, published in 1789 a pamphlet *Qu'est ce que le tiers état?* which obtained for its author an immense popularity.

99.—8. **Hébert**, one of the most profligate characters of the Revolution, and editor of the Jacobin paper *Le Père Duchesne.*

9. **Rabelais** (1483?–1553), the greatest of French humorists.

100.—30. **Mably** (1709–85), **Raynal** (1713–96), historical writers.

101.—8, 9. **thermidor** = July 27th (1794), historically memorable as the date of Robespierre's fall, and the termination of the Reign of Terror.

The National Convention instituted a new calendar. Year I. began Sept. 22, 1792, the date of the Repùblic. Each year was divided into 12 months of 30 days each (with 5 additional days for republican festivities), and these months were named from some characteristic of the season. Thus: **Vendémaire**, 'Wine-month;' **Brumaire**, 'Fog-month; **Trimaire**, 'Frost-month; **Nivôse**, 'Snow-month;' **Pluviôse**, 'Rain-month;' **Ventôse**, 'Wind-month;' **Germinal**, 'Germ-month;' **Floréal**, 'Flower-month;' **Prairial**, Field-month;' **Messidor**, 'Harvest-month;' **Thermidor**, 'Heat-month;' **Fructidor** 'Fruit-month' = 22d September—21st September.

21. **rhétoricien**, 'student in rhetorics.'

102.—4. **Arras**, the city where Robespierre was born.

32. **accent artésien**, 'Artois accent.' (Robespierre was born in Arras, the capital of the department Pas de Calais = the old province **Artois**, of which he was a representative.)

103.—16. **cantique**, 'cant, religious twaddle.'

24. **tout d'une pièce**, 'solidly, consistently.'

26. **Desmoulins**, a political enthusiast, who could not sympathize with the extremest measures of the Jacobins. He was consequently brought to the scaffold along with Danton.

26. **Barnave**, a leader of the extreme party in the earlier stages of the Revolution, later became inclined to a more moderate

course. He was impeached for correspondence with the Court, and guillotined 1793.

30. **les Dantonistes**, the followers of Danton, were executed 1795, as too moderate.

104.—11. **on l'entend en sourdine** ('one hears it in a suppressed tone,' i.e.) 'it murmurs gently; it is secretly betrayed.'

16. **qui affleure et perce**, 'rising to the surface and breaking forth.'

22. **Fabricius**, the incorruptible Roman, of whom Pyrrhus said, "The sun will sooner be drawn from its course than Fabricius from the road of virtue."

23. **succursale**, 'branch,' i.e. the affiliated Jacobin Club.

109.—20. **bon gré mal gré**, 'willing or unwilling, whether or no.'

110.—13. **Montagnard**; cf. p. **73.** 11.

14. **Thermidor**; cf. p. **101.** 8.

112.—5. **pluviôse**; cf. p. **101.** 8.

23. **Ventôse**; cf. p. **101.** 8.

28. **Germinal**; cf. p. **101.** 8.

113.—8. **prairial**; cf. p. **101.** 8.

114. 22. **Au fond de la toile**, 'at the background of the picture' (literally 'the canvas.')

121.—15. **le 13 vendémaire** (5th of Oct. 1795). On that day, Napoleon dispersed, with a terrible cannonade, the National Guard, as it attempted, 30,000 strong, to force its way into the Tuileries, where the Convention was sitting.

16. **le 18 fructidor** (4th of Sept. 1797). On that day three members of the Directory, by a *coup d'état*, making Barras dictator, saved the republic from the machinations of the Royalists. This *coup d'état* was executed by Augereau, one of the most brilliant and intrepid of Napoleon's generals.

25. **Augereau**; cf. note above.

121.—32. **la salle des Cinq-Cents**, at St. Cloud, was invaded 1799, by the soldiers of Napoleon, and the deputies forced to leave it.

122.—25. **code civil**; cf. p. **ix.** 16.

25. **Concordat**; cf. p. **ix.** 16.

26. **préfectorale**; cf. p. **ix.** 14.

124.—17. **non seulement . . . cadre** ('he is not only out of the line, but out of the frame' i.e.) 'he is not only extraordinary, but also wholly original.'

125.—22. **Cornélie**, Cornelia, the excellent mother of the Gracchi, of Roman fame.

24. **l'invasion française.** The Corsicans under General Paoli had made themselves independent of their masters, the Genoese, 1755. The Genoese then surrendered their claims to the French, who captured Corsica in 1768–69. Napoleon was born 1769, a few months after his family had sworn French allegiance.

126.—3. **Paoli**; cf. preceding note.

12. **Brienne.** Napoleon entered at the age of ten the Military School at Brienne (dep. of Aube, France), as a king's pensioner.

15. **Bourrienne**, schoolmate of Napoleon, later his general and confidant.

128.—17. **Che coglione** (Italian), 'What a dolt!'

120.—I. **9 thermidor**, cf. p. **101.** 8.

9. **Robespierre jeune**, follower of his famous older brother, and, with him, guillotined 1794.

11. **Barras** (1755–1829), rising republican, who had contributed to the downfall of Robespierre.

19. **sectionnaires**, electors of the 48 'sections' or wards of Paris, of whom a part, on the 13 vendémiaire (Oct. 5, 1795), as royalistic, revolted against the Convention.

19. **Junot**, later one of Napoleon's distinguished generals.

130.—3. **le 18 fructidor**; cf. p. **121.** 16.

25. **Mme. de Staël** (1766–1817), the celebrated authoress, daughter of Necker (p. **5**, 15).

27. **le traité de Campo-Formio** (Oct. 17, 1797) concluded the war with Austria.

131.—22. **n'aime, ne expletive**: Edgr. § 386; Wh. § 170. *c*.

132.—14. **Roederer**, councillor of state and prominent journalist.

29. **le Tribunat**, 'the Tribunate' (an assembly called under the constitution of year VIII. to concur in formulating the law).

135.—26. **Joseph** was a year older than Napoleon.

136.—32. **leçons de choses**, 'object-lessons.'

138.—14. **se donner carrière**, 'indulge one's fancies.'

17. **Masséna**, one of Napoleon's ablest generals, best known for his extortions, which brought him great riches.

139.—1. **Carnot** (1753–1823), the father of the late president of France.—For the use of **les**, cf. Edgr. § 190. *b*; Wh. § 42. *e*.

2. **Barras**; cf. p. **120.** 11.

139.—28. **Luxembourg**, palace on the left shore of the Seine, in which the Convention and the Directory assembled.

140.—1. Napoleon's expedition to Egypt (1798–99) was not a mere vain glorious adventure, but rather the result of a deeply laid plan to crush England by intercepting its East-Indian trade. (See Edgren's *Thiers: L'Expédition de Bonaparte en Egypte.*)

141.—21. **Decrès**, admiral who had distinguished himself at Aboukir.

142.—2. **Un diplomate**, viz., Metternich, distinguished Austrian diplomatist.

31. "**ce . . . aimé.**" These words are quoted from the inscription over Napoleon's tomb in the Hôtel des Invalides, which reproduces his own words in his testament written at St. Helena: "*Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.*"

143.—12. **A la fin de 1812**, referring to Napoleon's retreat from Moscow in the winter of 1812.

FRENCH TEXT-BOOKS

PUBLISHED BY

HENRY HOLT & CO., NEW YORK.

These books are bound in cloth unless otherwise indicated.

GRAMMARS AND READERS.

Bôcher-Otto French Conversation Grammar. 12mo. 489 pp.
—— **Progressive French Reader.** With notes and vocabulary. 12mo. 291 pp.
Borel's Grammaire Française. À l'usage des Anglais. *Entirely in French.* Revised by E. B. COE. 12mo. 450 pp.
Delille's Condensed French Instruction. 18mo. 143 pp.
Eugène's Student's Comparative French Grammar. Including French-English Exercises. Revised by L. H. BUCKINGHAM, Ph.D. 12mo. 284 pp.
—— **Elementary French Lessons.** Revised and edited by L. H. BUCKINGHAM, Ph.D. 12mo. 126 pp.
Fisher's Easy French Reading. Historical tales and anecdotes, with foot-note translations of the principal words. 16mo. 253 pp.
Gibert's French Manual. A Pronouncing Grammar for the Young. 12mo. 112 pp.
Joynes's Minimum French Grammar and Reader. Prepares beginners for the independent reading of a complete narrative or play. 16mo. 275 pp.
Joynes-Otto First Book in French. A primer for very young pupils. 12mo. 116 pp. Boards.
—— **Introductory French Lessons.** 12mo. 275 pp.
—— **Introductory French Reader.** With notes and Vocab. 163 pp.
Julien's Petites Leçons de Conversation et de Grammaire. 12mo. 222 pp.
—— **Practical Conversational Reader in French and English.** Sq. 12mo. 182 pp.
Otto. *See Bôcher-Otto and Joynes-Otto.*
Pylodet's Beginning French. Exercises for children in Pronouncing, Spelling, and Translating. 16mo. 180 pp. Boards.

Descriptive Educational Catalogue sent free.

GRAMMARS AND READERS (*Continued*).

Pylodet's Beginner's French Reader. For children. With vocabulary. 16mo. 235 pp. Boards.
—— **Second French Reader.** With vocabulary. Ill'd. 12mo. 277 pp.
Whitney's French Grammar. 12mo. 442 pp. Half roan.
—— **Practical French.** Taken from the author's larger Grammar, and supplemented by conversations and idiomatic phrases. 12mo. 304 pp.
—— **Brief French Grammar.** 16mo. 177 pp.
—— **Introductory French Reader.** With notes and Vocabulary. 16mo. 256 pp.

COMPOSITION AND CONVERSATION.

Alliot. *See Compends of Literature, below.*
Aubert's Colloquial French Drill. Part I. 16mo. 66 pp. Part II. 118 pp.
Bronson's Exercises in Every-day French. Composition. 16mo.
Fleury's Ancient History. Told to children. Arranged for Translation back into French by SUSAN M. LANE. 12mo. 112 pp.
Gasc's The Translator. English into French. 12mo. 222 pp.
Jeu des Auteurs. 96 Cards in a Box.
Parlez-vous Français? A pocket phrase-book, with hints for pronunciation. 18mo. 111 pp. Boards.
Riodu's Lucie. Familiar Conversations in French and English. 12mo. 128 pp.
Sadler's Translating English into French. 12mo. 285 pp.
Witcomb & Bellenger's French Conversation. Followed by the Summary of French Grammar, by DELILLE. 18mo. 259 pp.

NATURAL METHOD.

Méras' Syntaxe Pratique de la Langue Française. *Revised Edition.* 12mo. 210 pp.
—— **Légendes Françaises.** Arranged as further exercises for *Méras' Syntaxe Pratique.* 3 vols. 12mo. Boards.
Vol. I. *Robert Le Diable.* xiii + 33 pp.
Vol. II. *Le Bon Roi Dagobert.* xiii + 37 pp.
Vol. III. *Merlin L'Enchanteur.* 94 pp.

Moutonnier's Les Premiers Pas dans l'Étude du Français. 197 pp.
—— **Pour Apprendre à Parler Français.** 12mo. 191 pp.

Stern & Méras' Étude Progressive de la Langue Française. 12mo. 288 pp.

Descriptive Educational Catalogue sent free.

COMPENDS AND HISTORIES OF FRENCH LITERATURE.

(The Critical and Biographical portions as well as the Selections are entirely in French.)

Alliot's Les Auteurs Contemporains. Selections from About, Claretie, Daudet, Dumas, Erckmann-Chatrian, Feuillet, Flammarion, Gambetta, Gautier, Guizot, Hugo, Sand, Sarcey, Taine, Verne, and others, with notes and brief biographies. 12mo. 371 pp.

—— **Contes et Nouvelles.** Suivis de Conversations, d'Exercices de Grammaire. 12mo. 307 pp.

Aubert's Littérature Française. Moyen-Age, Renaissance, Le XVIIe Siècle. Selections from Froissart, Rabelais, Montaigne, Calvin, Descartes, Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine, Boileau, Racine, Fénelon, La Brùyere, etc., etc. With foot-notes, biographies, and selected critical estimates. 16mo. 338 pp.

Fortier's Histoire de la Littérature Française. A compact and comprehensive account, up to the present day. 16mo. 362 pp. Cloth.

Pylodet's La Littérature Française Classique. Biographical and Critical. Langue d'Œil, Abailard, Héloïse, Fabliaux, Mystères, Joinville, Froissart, Villon, Rabelais, Montaigne, Ronsard, Richelieu, Corneille, etc. 12mo. 393 pp.

—— **Théâtre Française Classique.** Taken from the above. 12mo. 114 pp. Paper.

—— **La Littérature Française Contemporaine.** XIX[e] Siècle. Selections in Prose and Verse from 100 authors, including About, Augier, Balzac, Béranger, Chateaubriand, Cherbuliez, Gautier, Hugo, Lamartine, Mérimée, De Musset, Sainte-Beuve, Sand, Sardou, Scribe, Mme. de Staël, Taine, Toepfer, De Vigny. With selected biographical and literary notices. 12mo. 310 pp.

See also Choix de Contes under Texts.

DICTIONARIES.

Bellows' French and English Dictionary for the Pocket 32mo. 600 pp.

—— Cheaper Edition. Larger print. 12mo 600 pp. Half roan.

Gasc's New Dictionary of the French and English Languages. 8vo. French-English part, 600 pp. English-French part, 586 pp. One volume.

Gasc's Improved Modern Pocket Dictionary. French-English part, 261 pp. English-French part, 387 pp. One Volume.

Descriptive Educational Catalogue sent free.

TEXTS.

About. *See Choix de Contes Contemporains.*
Achard's Clos Pommier. 206 pp. Paper. *See also De Maistre.*
Æsop's Fables. In French, with Vocabulary. 237 pp. Cloth.
Balzac's Eugénie Grandet. With portrait. Ed. by Prof. E. BERGERON of Chicago University. 16mo. pp. Cloth.
Bayard et Lemoine; Le Niaise de Saint-Flour. Modern Comedy. 12mo. 38 pp. Paper.
Bishop's Choy-Suzanne. A French version by THEO. DE BENTZON of this story of a California engineer's camp. With notes and introduction by the author. 16mo. 64 pp. Boards.
Bédollière's Mère Michel et son Chat. With Vocabulary. 12mo. 138 pp. Cloth.—The same. Paper.
Carraud's Les Goûters de la Grand'mère. With a list of difficult phrases. 12mo. 95 pp. Paper. *See Segur.*
Chateaubriand, Pages Oubliées de. Contains Aventures du dernier Abencérage and Selections from Atala, Voyage en Amérique and Mélanges Littéraires. Ed. by Prof. SANDERSON of Harvard. 16mo. pp. Cloth.
Choix de Contes Contemporains. Stories by Daudet (5), Coppée (3), Theuriet (1), About (3), Gautier (2), and De Musset (1). Ed. by Dr. O'CONNOR of Columbia. 12mo. 300 pp. Cloth.
—— The same. Paper.
Clairville's Les Petites Miséres de la Vie Humaine. Modern Comedy. 12mo. 35 pp. Paper.
Coppée. *See Choix de Contes Contemporains.*
Corneille's Le Cid. *New Edition.* By Prof. E. S. JOYNES. 12mo. 114 pp. Paper.
—— **Cinna.** Ed. by Prof. JOYNES. 87 pp. Paper.
—— **Horace.** Ed. by LÉON DELBOS. 78 pp. Paper.
Curo. *See Souvestre.*
Daudet, Contes de. Eighteen stories, including La Belle Nivernaise. Ed. by Prof. A. G. CAMERON of Yale. With portrait of Daudet. 16mo. 321 pp. Cloth.
—— **La Belle Nivernaise.** Ed. by Prof. CAMERON. 79 pp. Bds. *See also Choix de Contes Contemporains.*
Drohojowska. *See Souvestre.*
Erckmann-Chatrian; Le Conscrit de 1813. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 236 pp. Cloth.—The same. Paper.
—— **Le Blocus.** Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 258 pp Cloth.—The same. Paper.
—— **Madame Thérèse.** Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 216 pp Cloth.—The same. Paper.

TEXTS (*Continued.*)

Fallet's Princes de l'Art. 334 pp. Cloth.—The same. Paper.
Feuillet's Roman d'un Jeune Homme Pauvre. *Novel.* Ed. by Prof. OWEN of Univ. of Wisc. 12mo. 204 pp. Cloth.
—— **Roman d'un Jeune Homme Pauvre.** *Play.* Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 100 pp. Boards.
—— **Le Village.** Play. 12mo. 34 pp. Paper.
Féval's 'Chouans et Bleus.' Ed. by C. SANKEY. 12mo. 188 pp. Cloth.—The same. Paper.
Fleury's L'Histoire de France. Racontée à la Jeunesse. 16mo. 372 pp. Cloth.
Foa's Contes Biographiques. With vocabulary. 189 pp. Cloth.
—— The same. Paper.
—— **Petit Robinson de Paris.** With vocabulary. 166 pp. Cloth.
—— The same. Paper.
De Gaulle's Le Bracelet, bound with Mme. De M.'s **La Petite Maman.** Plays for Children. 12mo. 38 pp. Paper.
Gautier. *See Choix de Contes.*
De Girardin's La Joie Fait Peur. Modern Play. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 46 pp. Paper.
History. *See Fleury, Lacombe, and Thiers.* The publishers also issue a French History in English by Miss YONGE.
Hugo's Hernani. Romantic Tragedy. Ed. by Prof. HARPER of Princeton. 16mo. pp. Cloth.
—— **Ruy Blas.** Romantic Tragedy. Ed. by RENA MICHAELS. 12mo. 117 pp. Cloth.
—— **Selections.** Ed. by Prof. WARREN of Adelbert. Gringoire in the Court of Miracles, Allegory of a Man lost Overboard, Waterloo, Pursuit of Jean Valjean and Cosette, The Struggle of the Man with the Cannon, and 14 poems. With portrait of Hugo. 16mo. 244 pp. Cloth.
De Janon's Recueil de Poésies A l'usage de la Jeunesse Américaine. 16mo. 186 pp. Cloth.
Labiche (et Delacour), La Cagnotte. Comedy. 83 pp. Paper.
—— **(et Martin), La Poudre aux Yeux.** Modern Comedy. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 59 pp. Paper.
—— **(et Delacour), Les Petits Oiseaux** Modern Comedy. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 70 pp. Paper.
Lacombe's Petite Histoire du Peuple Français. Ed. by JULES BUÉ. 12mo. 212 pp. Cloth.
La Fontaine's Fables Choisies. Ed. by L. DELBOS. 119 pp. Bds.
Leclerq's Trois Proverbes. 3 Little Comedies; *Le Bal, L'Esprit de Désordre, L'Humoriste.* 12mo. 62 pp. Paper.

TEXTS (*Continued*).

Literature, Compends and Histories of. *See separate heading.*

Macé's Bouchée de Pain. (L'Homme.) With vocabulary. 260 pp. Cloth.—The same. Paper.

De Maistre's Voyage Autour de ma Chambre. 117 pp. Paper.

—— **Les Prisonniers du Caucase.** Bound with **Achard's Clos Pommier.** 12mo. 206 + 138 pp. Cloth.

Mazeres' Le Collier de Perles. Comedy. With Vocab. 56 pp. Paper.

Mérimée's Colomba. Ed. by Prof. A. G. CAMERON of Yale. With portrait. 16mo. 230 pp. Cloth.—The same. Boards. *In preparation.*

Molière's L'Avare. Ed. by Prof. E. S. JOYNES. 132 pp. Paper.

—— **Le Bourgeois Gentilhomme.** Ed. by L. DELBOS. 140 pp. Paper.

—— **Le Misanthrope.** *New Edition.* Ed. by Prof. E. S. JOYNES. 12mo. 130 pp. Paper.

Musiciens Célèbres. Biographies. 12mo. 271 pp. Cloth.

—— The same. Paper.

De Musset's Un Caprice. Modern Comedy. 12mo. 56 pp. Paper.

—— *See also Choix de Contes.*

De Neuville's Trois Comédies pour Jeunes Filles. I. Les Cuisinières. II. Le Petit Tour. III. La Malade Imaginaire. 12mo. 134 pp. Paper.

Poems, French and German, for Memorizing. (N. Y. Regents' Requirements). 15 in each language. 35 pp. Paper.

—— *See also Hugo Selections, De Janon and Pylodet.*

Porchat's Trois Mois sous la Neige. 12mo. 160 pp. Cloth.

—— The same. Paper.

Pressensé's Rosa. With vocabulary. By L. PYLODET. 12mo. 285 pp. Cloth.—The same. Paper.

Pylodet's Gouttes de Rosée. Petit Trésor poétique des Jeunes Personnes. 18mo. 188 pp. Cloth.

—— **La Mère l'Oie.** Poésies, énigmes, chansons, et rondes enfantines. *Ill'd.* 8vo. 80 pp. Boards.

Racine's Athalie. *New Edition.* Ed. by Prof. E. S. JOYNES. 12mo. 117 pp. Paper.

—— **Esther.** Ed. by Prof. E. S. JOYNES. 12mo. 66 pp. Paper.

—— **Les Plaideurs.** Ed. by LÉON DELBOS. 12mo. 80 pp. Paper.

Saint-Germain's Pour une Épingle. Legend. With vocabulary. 12mo. 174 pp. Cloth.—The same. Paper.

Sand's Petite Fadette. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 205 pp. Cloth.

—— The same. Paper.

—— **Marianne.** Ed. by THEO. HENCKELS of Harvard. 12mo. 90 pp. Paper.

TEXTS *(Continued).*

Sandeau's La Maison de Penarvan. Modern Comedy. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 72 pp. Paper.

—— **Mlle de la Seiglière.** Modern Drama. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 99 pp. Paper.

Scribe's Les Doigts de Fée. Modern Comedy. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 111 pp. Paper.

—— **(et Mélesville), Valérie.** Modern Drama. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 39 pp. With vocabulary. Paper.

—— **(et Legouvé), La Bataille de Dames.** Modern Comedy. Ed. by Prof. F. BÔCHER. 12mo. 81 pp. Paper.

Ségur's Les Petites Filles Modèles, bound with **Carraud's Les Goûters de la Grand'mère.** With list of difficult phrases. 12mo. 98 + 95 pp. Cloth. *See Carraud.*

Ségur's Les Petites Filles Modèles. 12mo. 98 pp. Paper.

Siraudin's (et Thiboust) Les Femmes qui Pleurent. Modern Comedy. 12mo. 28 pp. Paper.

Souvestre's La Loterie de Francfort, bound with **Curo's La Jeune Savante.** Comedies for Children. 12mo. 47 pp. Paper.

—— **Un Philosophe sous les Toits.** Journal d'un Homme Heureux. With table of difficulties. 137 pp. Cloth.—The same. Paper.

—— **Le Testament de Mme. Patural,** bound with **Drohojowska's La Demoiselle de St. Cyr.** Plays for Children. 54 pp. Paper.

La Vieille Cousine, bound with **Les Ricochets.** Plays for Children. 12mo. 52 pp. Paper.

Theuriet. *See Choix de Contes.*

Thiers' Expédition de Bonaparte en Égypte. Ed. by Prof. EDGREN of the University of Nebraska. 16mo. pp. Cloth.

Toepfer's Bibliothèque de Mon Oncle. Ed. by P. B. MARCOU of Harvard. 16mo. pp.

Vacquerie's Jean Baudry. Play. Ed. by Prof. BÔCHER. 72 pp. Paper.

Verconsin's En Wagon. Comedy. Original text, with a close English version on opposite pages. 12mo. 44 pp. Paper.

—— **C'était Gertrude.** Comedy. Original text, with a close English version on opposite pages. 12mo. 54 pp. Paper.

Verne's Michel Strogoff. With portrait. Abridged with summaries of omissions. Ed. by Dr. E. S. LEWIS of Princeton. 129 pp. Clo.

Walter's Seventeenth-Century French Letters. Ed. by Prof. WALTER of the University of Michigan. 16mo. Cloth.

Descriptive Educational Catalogue sent free.